LES

AVENTURES

D'UN ÉMIGRÉ FRANÇAIS

DE 1830.

II.

Typographie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.

M. VIOLETTE,

OU

AVENTURES

D'UN JEUNE ÉMIGRÉ FRANÇAIS DE 1830,

Par le capitaine MARRYAT,

Auteur de *Pierre Simple, Jacob Fidèle*, etc., etc.;

TRADUITES PAR J. ROBAGLIA.

TOME SECOND.



PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE,

Rue Jacob, 30.

MDCCCXLV.

VOYAGES ET AVENTURES

D'UN

JEUNE ÉMIGRÉ FRANÇAIS.

CHAPITRE XXIV.

Pendant ma convalescence, ma tente, ou, pour mieux dire, la pelouse sur laquelle elle était dressée, fut un espèce de rendez-vous général où les guerriers et les anciens de la tribu se réunissaient pour fumer et raconter les histoires des temps passés. Je rapporterai au lecteur celles qui me parurent les plus remarquables. Un vieux chef dit un jour :

« Je vous parlerai du premier skhote-nahpishuan (canot de feu) que j'ai vu. Depuis, l'herbe s'est desséchée quinze fois dans la prairie, et je suis devenu vieux et faible. Alors j'étais un guerrier, et nombreuses sont les chevelures que j'ai enlevées sur les rives orientales de la Sabine. Alors les visages pâles qui vivaient dans les prairies étaient bons. Nous les combattions parce que nous étions ennemis, mais ils ne nous volaient jamais rien, et nous ne leur volions rien non plus.

» Eh bien donc! vers cette époque, au prin-

temps, nous étions à la chasse du bison. Les Caddoes, qui sont maintenant une petite tribu de chiens affamés, étaient alors une grande et puissante nation qui s'étendait depuis les Cross-timbers jusqu'à la grande rivière de l'est. Mais c'étaient des joueurs et des ivrognes ; ils vendaient toutes leurs pelleteries pour de la *shoba wapo* (eau de feu), et, quand ils retournaient chez eux, ils empoisonnaient leurs squaws et abrutissaient leurs enfants. Bientôt ils n'eurent plus rien à vendre, et comme ils ne pouvaient plus se passer de *shoba wapo*, ils commencèrent à voler. Ils volaient les chevaux et les bœufs des visages pâles, et ils disaient : Ce sont les Comanches qui l'ont fait. Quand ils tuaient des trappeurs ou des voyageurs, ils allaient trouver les Yankees dans leurs forts, et ils leur disaient : Allez aux wigwams des Comanches, et vous y verrez les chevelures de vos amis suspendues à de longues perches ; mais comme tout cela n'était pas vrai, nous ne nous en inquiétions nullement.

» Un jour enfin, le mauvais esprit des Caddoes leur inspira la pensée d'aller aux villages des Comanches pendant que ceux-ci seraient à la chasse, et d'en emporter tout ce qu'ils pourraient. Ils partirent en effet, entrant sur le sentier de guerre comme des renards et des hibous, pendant la nuit. A leur arrivée, ils ne trouvèrent que des squaws, des vieilles femmes et des petits enfants ;

mais ces femmes et ces enfants étaient Comanches ; ils combattirent avec courage, tuèrent beaucoup de Caddoes avant d'abandonner leurs huttes, et vinrent nous joindre sur notre terrain de chasse. Notre grand chef m'ordonna de partir avec cinq cents guerriers, et de ne revenir que lorsque les Caddoes n'auraient plus de foyers, plus d'abris, que lorsqu'ils seraient réduits à errer dans les prairies comme le daim et les loups affamés.

» Je suivis la piste des ennemis, et brûlai d'abord leurs grands villages des Cross-timbers, puis je les poursuivis dans les marais et au milieu des roseaux de l'est où ils étaient cachés parmi les longs lézards d'eau (les alligators). Pour nous échapper, ils traversèrent la Sabine et allèrent chercher un asile sur le territoire des Yankees où ils avaient un autre village, le plus grand et le plus riche de tous. Nous les suivîmes, et à mille milles de notre pays, sur les bords même de leur rivière dont les eaux étaient teintes en rouge par l'argile du sol, nous campâmes autour de leurs wigwams, et nous préparâmes à vaincre.

» Nous étions dans la saison ténébreuse, quand il pleut nuit et jour ; la rivière était haute, la terre humide, et nos jeunes braves grelotaient même sous leur couvertures. Le soir, j'aperçus, loin vers le sud, au-dessus d'un des coudes du fleuve, une fumée noire et épaisse qui surgis-

sait comme un grand pin au milieu des nuages ; je l'observai attentivement ; elle s'avançait vers nous, et comme la nuit devenait de plus en plus sombre, on voyait que la marche de l'étrange apparition était éclairée par des étincelles de feu. Bientôt on entendit des bruits semblables à ceux des montagnes quand elles sont secouées par les mauvais esprits ; les sons étaient imposants, solennels, réguliers comme les battements du cœur d'un guerrier, et de temps à autre un cri aigu et perçant fendait l'air et éveillait dans les forêts d'autres voix terribles. Elle s'avançait, et les daims, les ours et les panthères épouvantés passaient rapidement au milieu de nous, fuyant le redoutable inconnu. Elle s'avançait, et je ne tardai pas à voir distinctement le monstre et ses deux larges bouches vomissant du feu comme les montagnes brûlantes de l'ouest. Quoique la pluie tombât par torrents, nous pouvions tout voir ; c'était un long poisson, ayant la forme d'un canot, et dont les flancs étaient parsemés d'une multitude d'yeux aussi brillants que les étoiles du ciel.

» Je ne vis personne avec le monstre ; il était seul, fendant les eaux et les battant avec ses jambes, ses bras ou ses nageoires. Au sommet de son corps, qui était très élevé, il y avait une hutte carrée ; je crus pendant un instant y voir un homme, mais c'était une illusion, ou peut-

être l'âme du monstre guettant de sa cachette la proie qu'il pourrait saisir. Heureusement, l'obscurité était grande, très grande, et comme nous étions dans une cavité, le long du rivage, l'horrible chose passa devant nous sans nous apercevoir.

» Les Caddoes poussèrent un grand cri de terreur et d'angoisse. Le cœur leur avait défailli. Nous, au contraire, nous restâmes silencieux, car nous étions des Comanches et des guerriers. Je sentais cependant en moi quelque chose d'étrange, et mes pieds semblaient avoir pris racine à l'endroit où j'étais. Un homme, après tout, n'est qu'un homme, et lutter avec un esprit est au-dessus des forces même d'une peau rouge. Le cri des Caddoes épouvanta le monstre; ses flancs s'ouvrirent et lancèrent sur le village d'éffroyable *anim tekis* (coups de tonnerre). J'entendis le craquement des troncs d'arbres et le déchirement des peaux qui couvraient les huttes, et quand la fumée fut entièrement dissipée, il resta une forte odeur de poudre, et le monstre était loin, bien loin, ne laissant d'autres traces de son passage que les gémissements des blessés caddoes et les lamentations de leurs squaws.

« Moi et mes jeunes hommes revînmes à nous; nous entrâmes dans le village et attaquâmes les guerriers. Ils étaient trop abattus pour pouvoir se défendre; mais comme c'étaient des voleurs,

nous ne nous fîmes aucun scrupule de les exterminer. Nous retournâmes à nos wigwams, chacun de nous emportant de nombreuses chevelures. Depuis cette époque, les Caddoes n'ont plus été une nation. Ils errent du nord au sud, et de l'est à l'ouest ; ils ont des cabanes en écorce d'arbre, ou bien ils s'abritent dans les terriers des chiens de prairie, avec les hibous et les serpents ; mais ils n'ont ni huttes, ni wigwams, ni villages. Puisse ce sort être celui de tous les ennemis de notre grande nation ! »

Ce fait est historique. Au moment où les Comanches attaquaient le dernier village des Caddoes, situé sur le bord de la rivière Rouge, le bateau à vapeur *le Castor* explorait cette rivière pour la première fois jusqu'à environ quatre-vingts milles au-dessus de l'établissement français de Nachitochy. En voyant passer cette masse étrange, les pauvres sauvages poussèrent des cris de terreur, et le bateau, soit qu'il craignît une attaque, soit de gaîté de cœur, tira quatre coups de canon à mitraille sur le village dont il n'était éloigné que d'une centaine de mètres.

Ce qui suit est le récit d'évènements arrivés du temps de Mosh-Khota (le Bison), qui était un grand chef à l'époque où l'infortuné Lasalle, cherchant à découvrir l'embouchure du Mississipi, fit naufrage sur la côte du Texas.

« C'était du temps d'un chef, d'un grand chef,

fort, rusé et sage, d'un chef illustré par mille exploits audacieux. Son nom était Mosh-Khota.

» Il y a bien long-temps! aucun visage pâle n'habitait la terre de l'abondance (traduction du mot indien Texas) ; nos grand-pères venaient de la recevoir du grand Esprit, et étaient arrivés du soleil couchant, à travers les grandes montagnes, pour en prendre possession. Nous étions une grande nation, nous le sommes encore, et nous le serons toujours. Dans ce temps-là, notre tribu s'étendait aussi tout le long des rives occidentales du grand fleuve (le Mississipi), car aucun visage pâle ne s'y était encore établi; nous étions un grand peuple gouverné par un chef puissant. La terre, les arbres, les rivières, l'air savent son nom. Y a-t-il un seul lieu dans les montagnes et dans les prairies où le nom de Mosh-Khota n'ait pas été prononcé et glorifié? Il n'y en a pas un.

» Dans ce temps-là, des étrangers belliqueux, au visage pâle, brisèrent leurs grands canots sur nos côtes du sud, et débarquèrent sur la plage. Ils étaient armés de gros fusils et de longues carabines, mais ils n'avaient rien à manger. C'étaient les Mohe-Mate-Kosh-Ehoj (les Français). Leur chef était un homme bon, un guerrier et un grand voyageur. Il était parti du territoire septentrional des Algonquins pour aller, à travers la grande eau salée, chercher dans des terres lointaines beaucoup de bonnes choses dont les peaux

rouges avaient besoin : des couvertures bien chaudes pour dormir, des pierres pour faire du feu, des haches pour couper les arbres, et des couteaux pour écorcher l'ours et le bison. C'était un homme bon, et il aimait les Indiens, car eux aussi étaient bons, et les bons s'aiment toujours les uns les autres.

» Il rencontra Mosh-Khota. Les étrangers avaient faim; leur voix était douce; ils étaient en trop petit nombre pour être redoutables, bien que leur courage semblât grand contre l'adversité, car ils chantaient et riaient au milieu de leurs souffrances. Nos guerriers ne pensèrent donc pas à les combattre. Nous leur donnâmes des aliments et les aidâmes à tirer de l'eau les planches de leur grand canot, et à bâtir le premier wigwam qui ait jamais été habité dans le Texas par les visages pâles. Ils restèrent parmi nous pendant deux lunes, chassant le bison avec nos jeunes hommes; puis leur chef, accompagné de ses plus braves guerriers, partit dans quelques-uns de nos petits canots pour voir s'il ne pourrait pas entrer dans le graud fleuve en suivant la côte vers le soleil levant. Il fut absent pendant quatre lunes; et, quand il revint, il avait perdu la moitié de ses hommes par la maladie, la faim et la fatigue. Mosh-Khota lui dit de ne pas s'abandonner au désespoir, et promit aux visages pâles de les conduire au grand fleuve aussitôt que le prin-

temps serait arrivé. Durant plusieurs autres lunes, nous vécûmes tous ensemble en braves et en frères. Ce fut d'eux que les Comanches reçurent leurs premières carabines et leurs premiers couteaux. Était-ce bon? était-ce mauvais? qui le sait? La lance et les flèches tuaient le bison aussi bien que le plomb et la poussière noire (la poudre), et les squaws enlevaient sans couteau la peau du daim et du castor. Comment faisaient-elles? personne ne le sait maintenant, mais elles le faisaient pourtant, quoiqu'elles n'eussent pas encore vu les couteaux pointus et tranchants des visages pâles.

» Cependant beaucoup des étrangers ne tardèrent pas à s'ennuyer de rester si loin de leurs wigwams. Chaque matin leur chef regardait pendant des heures entières vers le soleil levant, comme si les yeux de son âme pouvaient voir à travers l'immensité des prairies. Il devint sombre comme un homme des actions ténébreuses (un *médecine*); et un jour, emmenant avec lui la moitié de sa bande, il commença une longue piste à travers les prairies, les marais et les rivières, tant il craignait de mourir loin de son wigwam! Et pourtant il mourut, non de maladie ou de faim, mais sous le couteau d'un autre visage pâle, et il fut le premier étranger des terres lointaines dont les ossements blanchirent sans sépulture au milieu du désert. Souvent la brise du soir mur-

mure son nom dans les prairies du sud, car c'était un brave, et il est hors de doute qu'il fume maintenant le calumet auprès de son grand Manitou.

» Il partit donc. Dans ce temps-là, le bison et le daim étaient abondants; et les visages pâles, sachant que chaque jour les rapprochait des forts de leur nation, quoiqu'ils en fussent encore loin, bien loin, continuèrent gaîment leur piste, et arrivèrent à la rivière aux nombreuses fourches (la rivière Trinité).

» Le chef au visage pâle avait un fils avec lui. C'était un noble jeune homme, beau à voir, agile, fort et courageux. Les Comanches l'aimaient; deux de ses guerriers, au contraire, le détestaient, et Mosh-Khota lui avait conseillé de s'en méfier; mais, jeune et généreux, incapable lui-même de méchanceté ou de couardise, il ne voulut pas les soupçonner chez les autres, et surtout chez des hommes de sa couleur et de sa nation, qui avaient partagé ses fatigues et ses dangers, ses joies et ses chagrins. Or, ces deux guerriers dont notre grand chef avait parlé étaient des hommes très méchants, très-cupides, et de plus ils étaient ambitieux. Ils pensaient qu'en tuant leur chef et son fils, ce seraient eux qui commanderaient. Un soir, pendant qu'ils étaient tous à manger le repas de l'amitié, des gémissements furent entendus : un meurtre avait été commis. Quelques guerriers se

levèrent; ils virent leur chef mort et les deux traîtres qui venaient vers eux. La vengeance fut prompte, prompte comme celle de la panthère; les deux lâches guerriers furent tués.

» Il y eut alors, entre les visages pâles, un grand combat dans lequel beaucoup d'eux perdirent la vie. Le jeune homme et quelques autres braves échappèrent à leurs ennemis, et au bout de deux lunes atteignirent les Arkansas où ils trouvèrent des amis et plusieurs Makota-Konayas (robes noires). Ceux qui avaient assassiné leur chef étaient des êtres méchants et venimeux; c'étaient des reptiles, et ils furent tous exterminés par nos ancêtres. L'autre moitié des visages pâles, qui était restée en arrière dans son wigwam de bois, suivit notre tribu à ses grands villages, devint Comanche et prit des squaws. Ses enfants et ses petits-enfants ont formé une bonne et brave nation; leur visage est plus pâle que celui des Comanches, mais leur cœur est le même, et souvent, sur nos terrains de chasse, ils se réunissent à nos chasseurs, partagent leurs repas et s'accordent avec eux comme avec des frères. C'est la nation des Wakoes, peu éloignée vers le Sud, sur la piste des Cross-timbers. Mais qui ne connaît pas les Wakoes? les enfants mêmes savent le chemin de leurs huttes hospitalières. »

Cet épisode est historique. Dans les premiers mois de 1684, quatre vaisseaux partirent de la

Rochelle pour coloniser le Mississipi. Ils portaient 280 personnes, et étaient commandés par Lasalle, qui emmena son neveu Moranget avec lui. L'expédition fut retenue à Saint-Domingue pendant deux ans, et lorsqu'elle remit à la voile, elle manqua l'embouchure du Mississipi et entra dans la baie de Matagorda où elle fit naufrage.

« Là, dit Bancroft dans son histoire d'Amérique, sous le soleil de juin, avec du bois coupé au loin et traîné pendant une lieue sur l'herbe de la prairie, les colons se préparèrent à construire un abri. Lasalle était l'architecte, équarrissait lui-même les poutres, et faisait les tenons et les mortaises. »

C'est cet établissement qui a fait considérer le Texas comme étant une partie de la Louisiane.

Les Indiens se montraient bienveillants; Lasalle partit dans leurs canots pour chercher le Mississipi. Au bout de quatre mois, il revint couvert de haillons, ayant perdu trente hommes, et sans avoir pu trouver la fatale rivière.

L'éloquent historien américain lui rend un noble témoignage; il dit :

« Lasalle, à son retour, apprit que ses gens s'étaient révoltés et avaient détruit une partie des provisions de la colonie. Le ciel et la terre semblaient conjurés contre lui; il avait perdu tout espoir de fortune et de renommée; sa colonie était réduite à une centaine d'hommes parmi les-

quels le mécontement avait fait naître des projets criminels ; l'Européen le plus proche était sur la rivière Pamuco, et le Français le moins éloigné sur les rives septentrionales du Mexique; son indomptable force de volonté ne l'abandonna pas au milieu de ces rudes épreuves ; il résolut de s'acheminer à pied vers ses compatriotes du nord, et de renouveler ses tentatives de colonisation. »

J'emprunte une autre page de Bancroft qui est plus explicite que les chroniqueurs comanches.

« En janvier 1687, Lasalle laissa soixante hommes au fort Saint-Louis, et partit pour le Canada avec le reste de ses gens. Chargeant leur bagage sur les chevaux sauvages du Cenis, qui trouvaient partout leur pâture dans les prairies; chaussés de souliers faits du cuir non tanné du bison; n'ayant que des peaux pour s'abriter contre la pluie; suivant, à défaut d'autres routes, la piste du bison; se conciliant la faveur des sauvages par le courage confiant de leur chef, les voyageurs remontèrent les courants d'eau jusqu'aux premières chaînes des montagnes, et, cheminant à travers des plaines et des bosquets magnifiques, au milieu des daims et des bisons, tantôt passant à gué des petits ruisseaux limpides, tantôt faisant un pont sur un torrent en abattant unarbre gigantesque, ils franchirent le bassin du Colorado, et atteignirent dans le haut pays une des branches de la rivière Trinité.

» Parmi les voyageurs, se trouvaient deux hommes nommés Duhaut et l'Archevêque, qui avaient placé leurs capitaux dans l'entreprise. Duhaut s'était fait remarquer depuis longtemps par son esprit séditieux; avare, impatient de tout frein et exaspéré par les souffrances, il avait conçu une haine profonde pour celui qu'il appelait l'auteur de sa ruine. Ces deux hommes étant un jour à la chasse avec Moranget lui cherchèrent querelle et l'assassinèrent.

« Surpris de ne pas voir revenir son neveu, Lasalle partit le 20 mars pour aller le chercher. Sur le bord de la rivière, il remarqua des aigles qui planaient dans l'air comme ils ont coutume de le faire quand ils voient un corps mort. Il tira un coup de fusil pour donner l'alarme. Avertis par le bruit, Duhaut et l'Archevêque traversèrent la rivière. Le premier se cacha dans l'herbe de la prairie; Lasalle dit au second : Où est mon neveu? Dans ce moment, Duhaut fit feu, et Lasalle tomba mort sans prononcer une seule parole. — Tu es abattu maintenant, grand pacha, cria l'un des conspirateurs, tu es abattu! Et ils dépouillèrent leur victime, et la laissèrent dans la prairie, nue et sans sépulture, exposée à la voracité des bêtes sauvages. »

Telle fut la fin de ce hardi aventurier. Aucun de ses compatriotes ne le surpassait en force de volonté et en grandeur de conception, en variété

de connaissances et en prompte adaptation du génie à toutes les circonstances imprévues, en magnanimité sublime qui se résignait à la volonté du ciel, mais qui triomphait de l'affliction par l'énergie inébranlable avec laquelle elle poursuivait l'exécution de ses projets. Il avait gagné l'amitié du gouverneur du Canada, l'estime de Colbert, la confiance de Seignelay, la faveur de Louis XIV. Après avoir commencé la colonisation du Haut-Canada, il avait complété la découverte du Mississipi depuis les chutes du St-Antoine jusqu'à son embouchure, et on se souviendra de lui dans tous les temps comme du père de la colonisation dans la grande vallée centrale de l'ouest. »

Une petite troupe, composée en tout de sept hommes, parmi lesquels se trouvaient le frère et le fils de Lasalle, obtint des Indiens un guide pour la conduire aux Arkansas. Passant à gué les torrents, franchissant les ravins, traversant les rivières sur des radeaux ou sur des bateaux faits en peaux de bison, les Français, après avoir enterré un de leurs compagnons dans le désert, arrivèrent, le 24 juillet, sur une des branches du Mississipi. Là, une grande croix, plantée sur une île, frappa leurs regards. Jamais chrétiens ne virent cet emblème avec une émotion plus profonde que celle qu'ils éprouvèrent. Auprès de la croix était une cabane faite en troncs d'arbre; deux

Français l'habitaient. Un missionnaire, nommé Tonti, avait descendu la rivière jusqu'à cet endroit, et, douloureusement désappointé de ne pas trouver Lasalle, y avait établi un poste.

Comme le lecteur peut le voir, il n'y a pas beaucoup de différence entre nos histoires imprimées et les traditions orales des Comanches.

CHAPITRE XXV.

L'expédition texienne contre Santa-Fé eut lieu pendant ma convalescence. Comme la vérité sur cet évènement a été soigneusement cachée, je rapporterai les faits tels qu'ils se sont réellement passés. Je puis d'autant mieux le faire, que mes renseignements, recueillis chez les Indiens, qui étaient parties désintéressées, ont plus tard été pleinement corroborés par un gentilhomme irlandais, qui, trompé par les apparences, s'était joint à l'expédition.

Cinq cents hommes se rassemblèrent à Austin; à en croire le gouvernement texien, c'était dans les intentions les plus pacifiques : ce n'était qu'une caravane destinée à rouvrir les relations commerciales; mais, malgré ces belles protestations, le véritable but était de surprendre les Mexicains pendant la trève qui avait été convenue.

Bien que le bruit eût été répandu partout que ce n'était qu'une caravane, l'expédition, quand

elle quitta Austin, avait un tout autre aspect. Les hommes avaient été pourvus d'uniformes; des généraux, des colonels, des majors, se croisaient dans toutes les directions, et la troupe sortit de la capitale du Texas tambours battants et enseignes déployées.

Trompés par les Texiens, espérant trouver en eux une protection, et étant loin de s'imaginer qu'ils s'associaient à une grande bande de brigands, car on ne pouvait pas donner d'autre nom à ces pillards sans foi ni loi, quelques Européens respectables suivirent l'expédition, les uns pour faire des recherches scientifiques, les autres pour visiter un pays neuf et inexploré.

La troupe faisait une figure passable à sa sortie de la capitale; mais, au bout de quelques heures de marche, toute gêne et toute discipline disparurent.

Quoique le gibier abondât dans le pays et qu'on en tuât à chaque instant de gaîté de cœur, l'imprévoyance des Texiens était telle qu'ils furent obligés de recourir à leur porc salé et à leurs autres provisions; et comme, dans l'espace de trente jours, on consomma quarante grands tonneaux de whisky, on peut hardiment supposer qu'à chaque halte de nuit le camp n'offrait qu'une scène de désordre et d'ivrognerie.

Pendant les derniers jours de marche à travers le pays giboyeux, ils avaient tué plus de cent bi-

sons, et cependant, trois jours après avoir quitté les prairies et être entrés dans les déserts arides du nord, leurs provisions étaient épuisées, et ils furent contraints de manger leurs misérables chevaux.

Les horribles souffrances qu'ils éprouvèrent sont au-dessus de toute description; ils devinrent si faibles et si complètement incapables de se défendre qu'une demi-douzaine de Mexicains bien montés auraient pu les exterminer. Toutefois, malgré leur misère, et quoique la nécessité leur fît une loi de se concilier les Indiens, leur propension au meurtre et au vol était si forte qu'ils ne purent la surmonter dès qu'il se présenta une occasion de la satisfaire. Ils tombèrent sur un petit village wakoe, dont les guerriers et les chasseurs étaient absents, et, non contents d'enlever les comestibles qu'ils pouvaient emporter, ils s'amusèrent à mettre le feu aux magasins indiens et à fusiller les enfants, et ne se retirèrent que lorsque le village ne fut plus qu'un monceau de cendres brûlantes. Cet acte de lâcheté leur fut fatal. Constamment harcelés par les guerriers wakoes, ils avaient perdu un grand nombre de chevelures, quand, plus tard, pour échapper à la juste et impitoyable vengeance des belliqueux ennemis qu'ils s'étaient suscités, ils se rendirent à une petite troupe mexicaine qu'ils rencontrèrent.

Tel fut le sort de l'expédition texienne. Mais il

y a une autre partie de l'histoire dont on a beaucoup parlé aux États-Unis, c'est l'histoire de la captivité des Texiens et des souffrances qu'ils éprouvèrent dans leur marche de Santa-Fé à Mexico. M. Daniel Webster en a fait une question gouvernementale, et M. Pakenham, ambassadeur britannique à Mexico, a employé toute l'influence que lui donnait sa position pour obtenir la liberté d'une demi-douzaine d'Anglais qui s'étaient joints à l'expédition, pensant, d'après ce que disaient les Texiens, qu'elle était simplement commerciale.

Or, pour être juste, il faut écouter maintenant la version mexicaine qui est la vraie, autant que je puis en juger par ce que j'ai vu et entendu sur les lieux, et par quelques documents mexicains qui sont encore en ma possession.

La veille de leur reddition, les Texiens, qui, depuis treize jours, avaient souffert tous les tourments de la faim, rencontrèrent inopinément un troupeau de plusieurs milliers de moutons appartenant au gouvernement mexicain. Ce troupeau était gardé par une famille mexicaine, domiciliée dans un petit chariot couvert, qui la transportait d'un lieu à l'autre toutes les fois qu'il fallait changer de pâturage. Les plus grands troupeaux dans ce pays ne sont gardés que par un petit nombre d'hommes, aidés par des chiens qui ont une aptitude toute particulière pour protéger et gui-

der les bêtes qui leur sont confiées. Ces chiens ne courent pas çà et là, ne mordent et n'aboient jamais, marchent tranquillement vers la bête qui s'écarte, la prennent par l'oreille, et la reconduisent au milieu de ses compagnes. Les moutons n'ont pas peur de ces chiens, et n'ont aucun motif d'en avoir. Ces précieux auxiliaires proviennent du croisement de la race de Terre-Neuve et de celle du Saint-Bernard. Ils sont très gros et d'une sagacité remarquable.

Si les Texiens eussent demandé une centaine de moutons (1) en offrant de les payer en espèces ou en marchandises, ils les eussent obtenus immédiatement; mais, dès qu'on aperçut le troupeau, un des chefs de l'expédition cria en jurant : « C'est une propriété mexicaine! C'est de bonne prise, sus! mes garçons, sus! et soyez sans pitié! » Un des pauvres bergers mexicains fut tué d'une balle qui lui traversa la tête. Les autres, se jetant au milieu des rangs épais des moutons épouvantés, parvinrent à s'éloigner hors de portée de carabine. Alors commença un massacre général; les Texiens ne cessèrent de tirer que lorsque la prairie fut couverte des cadavres de leurs victimes dans une étendue de plusieurs milles. Cette grande victoire, toutefois, fut chèrement achetée; les chiens défendirent courageuse-

(1) Un mouton coûte environ 60 centimes.

ment la propriété confiée à leurs soins; ils dédaignèrent de fuir, et, avant qu'on pût tous les tuer, ils déchirèrent en pièces une demi-douzaine de Texiens, et firent de cruelles morsures à une autre demi-douzaine. Inutile de dire que la nuit se passa en réjouissances; les dangers et les fatigues, les longueurs et les privations de la marche, tout fut oublié, et on ne parla que du riche butin qu'on espérait pouvoir bientôt faire.

Ces espérances étaient illusoires. Les Mexicains n'avaient pas pris le change; ils avaient appris quel était le véritable but de l'expédition, et avaient envoyé des partis en avant pour observer ses mouvements. Vingt-quatre heures après le massacre des moutons, un de ces partis, composé d'une centaine d'hommes, fit son apparition; toute l'ardeur du soir précédent s'était éteinte; les Texiens envoyèrent un parlementaire et se rendirent à discrétion à la petite troupe mexicaine.

Les nations européennes ont, en général, mauvaise opinion du soldat mexicain. Cette opinion est erronée, et n'est basée que sur les relations mensongères des Texiens. Quoique ennemi des Mexicains, je dois dire qu'individuellement personne n'est plus brave qu'eux. Ils ne manient peut-être pas les armes à feu aussi bien que les Texiens, mais ils leur sont bien supérieurs en courage.

Les Mexicains poussent jusqu'à l'absurdité l'orgueil inhérent à la race espagnole ; là est la principale cause de leurs défaites. Leurs officiers, presque tous enfants de vieilles familles nobles, n'apprennent rien, ne connaissent rien de la tactique militaire, et ne savent qu'une chose : mourir bravement.

Les Texiens ont fait grand bruit de la bataille de Saint-Jacinta; le fait est qu'il n'y a pas eu du tout de bataille. Santa-Anna, qui a de grands talents militaires, commandait les Mexicains et jouissait de toute leur confiance; une indisposition subite le força d'entrer dans une ferme voisine où il fut pris par quelques Texiens qui le conduisirent à leur camp.

Ayant perdu leur général, et sachant qu'il n'y avait personne capable de le remplacer, les Mexicains découragés battirent en retraite; mais, depuis, ils ont prouvé aux Texiens qu'ils ne considèrent pas cette retraite comme une bataille perdue ; l'Angleterre et d'autres nations européennes ont jugé à propos de reconnaître le Texas, mais le Mexique ne l'a pas reconnu et ne le reconnaîtra pas.

L'expédition contre Santa-Fé eut lieu dans l'automne de 1841. L'armée mexicaine entra dans le Texas au printemps de 1842, et emporta tout devant elle depuis San-Antonio de Bejar jusqu'au Colorado; mais les Texiens ayant envoyé des

émissaires dans le Yucatan pour l'inciter à se déclarer indépendant, l'insurrection de cette province força l'armée Mexicaine à rétrograder dans cette direction ; l'insurrection étouffée, elle retourna au Texas, reprit possession de San-Antonio de Bejar, et fit un grand nombre de prisonniers importants.

Santa-Anna avait l'intention de revenir dans le Texas au printemps de l'année suivante, mais de nouveaux troubles dans le Yucatan l'en empêchèrent. Le Texas, par conséquent, est dans une situation bien précaire. Sa population décroît de jour en jour, et tous les habitants respectables ont déjà quitté le pays. Inutile de dire que la dette nationale du Texas, montant maintenant à treize millions de dollars, pourrait bien finir par être un placement peu profitable pour les créanciers (1).

Mais, pour revenir à l'expédition de Santa-

(1) Le lecteur trouvera peut-être étonnant que Santa-Anna, une fois remis en liberté, ne soit pas rentré dans le Texas avec des forces imposantes. Il ne l'a pas fait par une raison bien simple. Bustamente visait à lui succéder dans la présidence ; l'absence du général lui laissa le champ libre pour intriguer. Quand on apprit dans la capitale que Santa-Anna avait été fait prisonnier, force fut d'élire un nouveau président. Bustamente n'avait jamais été très populaire; mais, ayant promis aux Yankees établis dans les ports de mer de ne rien tenter contre le Texas s'il était

Fé, les Texiens furent désarmés et conduits à un petit village appelé Anton Chico où ils demeurèrent jusqu'à l'arrivée des ordres du général Armigo, gouverneur de la province.

On ne peut pas supposer que, dans un petit village qui avait pour seuls habitants une centaine de bergers du gouvernement, il fût possible de fournir à plusieurs centaines d'hommes à demi morts de faim toutes les nécessités et toutes les superfluités de la vie. Les Texiens accusent les Mexicains de les avoir affamés à Anton-Chico, oubliant que chaque Texien avait

élu, ces Yankees l'aidèrent non-seulement de leur influence, mais de leur argent.

Quand Santa-Anna revint à Mexico, il avait perdu le pouvoir, et son successeur repoussa tous ses projets contre le Texas. Bustamente était un homme entièrement dépourvu d'énergie, et voyait sans s'émouvoir les nombreuses attaques des Texiens sur les frontières du Mexique. Toutefois, en apprenant que les Texiens, au mépris des lois des nations, envoyaient une expédition contre Santa-Fé, au moment même où ils faisaient des ouvertures de paix, les Mexicains reprochèrent à Bustamente son coupable manque d'énergie. Se croyant à l'abri de toute révolution, le président répondit par des mesures rigoureuses, et les soldats exaspérés mirent Santa-Anna à leur tête et le forcèrent de reprendre la présidence. Bustamente s'enfuit à Paris. L'expédition de Santa-Fé fut défaite, et, comme nous l'avons vu, le président Santa-Anna envahit le Texas au commencement de sa dictature (mars 1842).

la même ration de vivres que le soldat mexicain.

Les Texiens naturellement eurent recours à leur premier mensonge : à les entendre ils étaient des trafiquants que les Indiens avaient attaqués et pillés; mais, malheureusement pour eux, le carnage des moutons et le lâche massacre des bergers ne pouvaient être passés sous silence, et, comme le gouverneur Armigo le leur fit très justement observer, — s'ils étaient trafiquants, ils étaient des assassins; s'ils n'étaient pas trafiquants, ils étaient prisonniers de guerre.

Après une pénible marche de quatre mois, les prisonniers arrivèrent dans la vieille capitale du Mexique. Là, les étrangers, en petit nombre, qui avaient suivi l'expédition dans l'ignorance de son but, furent immédiatement remis en liberté et les Texiens furent, les uns envoyés aux mines pour extraire le métal qu'ils avaient été si désireux d'acquérir, les autres livrés à la police pour être employés au balayage des rues.

Beaucoup de gazettes américaines ont rempli leurs colonnes de toutes sortes d'histoires relatives à cette expédition; une longue énumération des cruautés commises par les Mexicains a été donnée, et on a fait un appel à la sympathie du public américain pour secourir les malheureux qui étaient parvenus à s'échapper. Je prendrai dans le *Picayune*, journal de la Nouvelle Orléans,

un seul exemple de l'impudence avec laquelle la vérité peut être pervertie, et me contenterai de rétablir les faits.

M. Kendal dit :

» Vers le coucher du soleil, ceux d'entre nous qui étaient à la tête de la colonne tressaillirent en entendant deux coups de fusil tirés rapidement l'un après l'autre. Nous nous tournâmes pour voir ce que c'était, et nous apprîmes qu'un pauvre malheureux nommé Golpin, qui s'était joint à l'expédition avec un petit assortiment de marchandises, avait été fusillé à l'arrière-garde uniquement parce qu'il était trop faible et trop malade pour continuer la route. Un des gardes avait promis de lui laisser monter sa mule pendant une courte distance, et Golpin devait lui donner en paiement son unique chemise. Au moment où il l'ôtait, Salasar, l'officier commandant, ordonna à un soldat de le fusiller. La première balle ne fit que blesser le pauvre homme, mais la seconde le tua instantanément, et il tomba le visage encore couvert de sa chemise. Golpin était citoyen des États-Unis, et était arrivé au Texas peu de temps avant le départ de l'expédition. C'était un homme doux, inoffensif, et de la constitution la plus délicate. Pendant la plus grande partie de notre marche, il avait été obligé de monter dans un des chariots. »

Cette histoire est assurément très pathétique; mais voici quelques lignes extraites de l'*Abeille*, autre journal de la Nouvelle-Orléans :

« Janvier 1840. — Horrible meurtre. — Hier, à la plantation de Guillaume Reynolds, a été commis un de ces actes qui révoltent la nature humaine. Henry Golpin, l'inspecteur, créole et fortement soupçonné d'être quarteron, avait depuis quelque temps agi d'une manière inconvenante envers madame Reynolds et ses filles. Il y a quelques jours, Guillaume Reynolds écrivit de St-Louis pour annoncer qu'il serait de retour à la fin de la semaine. Golpin craignant que les dames ne se plaignissent de sa conduite et ne le fissent renvoyer, les empoisonna en versant dans leur café du jus de certaines baies. La mort fut instantanée. Une jolie mulâtresse âgée de 16 ans, qui avait été élevée avec les jeunes demoiselles et qui était restée attachée à leur service, entra dans la chambre où les cadavres étaient encore raides, et trouva le scélérat occupé à leur enlever leurs joyaux et à enfoncer des armoires qu'il savait contenir quelques milliers de dollars en espèces et en papier. Il tenta d'abord de séduire la jeune fille, et offrit de l'enlever et de l'épouser; mais elle le repoussa avec indignation, et, s'arrachant de ses mains, elle s'enfuit pour appeler du secours, Golpin alors saisit brusquement une carabine, ouvrit la fenêtre, et tira sur la pauvre fille

qui tomba raide morte, les tempes traversées par une balle, au moment où elle courait vers les huttes des nègres.

» Le gouverneur et lapolice de la première et de la seconde municipalité offrent mille dollars de récompense à celui ou à ceux qui livreront entre les mains de la justice le lâche assassin qui s'est évadé. »

Voilà l'*homme doux, inoffensif, de la constitution la plus délicate, citoyen des États-Unis*, que M. Kendal voudrait nous donner comme martyr de la barbarie Mexicaine. Il était tellement connu pour un scélérat, que, pendant la marche à travers les prairies, il n'avait eu de relations qu'avec deux ou trois de ses compagnons, et que tous les autres l'avaient évité. Je dirai maintenant pourquoi il a été fusillé.

Deux jours après avoir quitté Santa-Fé, les prisonniers passèrent la nuit dans un tout petit village. Quatre hommes sous la surveillance d'un soldat, furent logés dans chaque maison ; mais Golpin et un autre coquin de son espèce furent laissés, sans garde, chez un petit débitant d'*aguardiente*. L'hôte était absent et sa vieille femme était seule. C'était une bonne et hospitalière créature, qui pensait que la religion lui faisait un devoir d'administrer aux pauvres prisonniers tous les secours en son pouvoir. Elle leur donna du linge de son mari, leur lava les pieds avec de l'eau tiède

mêlée de whisky, et leur servit un souper abondant.

Avant qu'ils allassent se coucher, elle leur fit du punch et leur donna une petite bouteille de liqueur, en leur disant de la cacher pour s'en servir en route. Le matin suivant, le son du tambour appela les prisonniers sur la place pour le départ. Golpin entra dans la chambre de son hôtesse, et demanda impérieusement une plus grande quantité de liqueurs. Or, la pauvre femme avait déjà beaucoup fait, car, dans ces contrées méditerranées où il n'y pas de distilleries, la liqueur est horriblement chère et coûte de 16 à 20 dollars le gallon. Elle refusa donc doucement mais avec fermeté ; sur quoi, Golpin enleva du clou où elle était suspendue une grosse et lourde clé qu'il savait être celle du caveau où la liqueur était renfermée, et comme la vieille femme voulait la reprendre, il se débarrassa d'elle en lui brisant le crâne avec une barre de fer qu'il trouva dans la chambre. Après cet acte abominable, il ouvrit la porte du caveau, et cacha dans les plis de sa couverture et de celle de son camarade autant de bouteilles qu'ils purent en emporter ; puis, fermant la porte de la rue, ils allèrent rejoindre leurs compagnons.

Deux heures après, arriva le mari. Ayant vainement frappé à sa porte, il finit par l'enfoncer et vit le cadavre tout brisé de sa pauvre femme.

Un voisin lui parla des deux hôtes texiens. Le malheureux alla faire sa déposition à l'alcade qui lui dit de monter un cheval frais et de le suivre. A midi, ils avaient rejoint les prisonniers. L'officier commandant eut bientôt découvert quels étaient les hommes qui avaient logé chez la vieille femme ; on les trouva entourés d'un groupe de Texiens qui s'égayaient avec la liqueur volée. Le camarade de Golpin, craignant pour soi-même, raconta toutes les circonstances de l'assassinat, et l'assassin fut, en conséquence, exécuté.

CHAPITRE XXVI.

Les Paunis-Pictes, qui résident sur les rives septentrionales de la rivière Rouge, descendent des Shoshones et des Comanches. Ils avaient toujours été en paix avec leurs ancêtres, mais cette année ils commirent quelques déprédations sur le territoire septentrional des Comanches.

Selon la coutume, les chefs attendirent plusieurs lunes qu'une réparation fût offerte ; mais comme aucune ne vint, ils craignirent que les Pictes, influencés par des agents américains, n'eussent oublié leur ancienne amitié et ne fussent devenus leurs ennemis. On résolut, en conséquence d'entrer sur le sentier de guerre, et d'obtenir justice par la force si on ne pouvait pas l'avoir autrement.

La route que nous eûmes à parcourir pour arriver à la ville des Pictes était âpre, montagneuse et coupée de profondes rigoles; aussi nos chevaux étaient-ils harassés quand au bout de dix jours nous atteignîmes une petite prairie située à six milles de la rivière, sur le bord opposé à celui où était le principal village pauni.

Le ciel se couvrit alors de nuages, et un orage mêlé de coups de tonnerre mit nos meilleurs guerriers dans l'impossibilité de voir leur chemin. Une halte fut, en conséquence, ordonnée, et, malgré une pluie diluvienne, nous dormîmes profondément jusqu'au matin. En nous réveillant, nous aperçûmes sur notre gauche quelques centaines de chevaux qui semblaient être des chevaux domestiques, et sur lesquels beaucoup d'entre-nous crurent voir des guerriers. Quatre hommes partirent immédiatement en reconnaissance, et nous fîmes nos préparatifs d'attaque; mais, nous étant approchés peu à peu, il y eut un grand mouvement dans le troupeau, et nous vîmes distinctement qu'il n'avait aucun conducteur.

Nous continuâmes notre route, et, au lever du soleil, nous arrivâmes sur le bord de la rivière. Il était couvert de centaines de canots, qui tous portaient des branches vertes à leurs proues et des drapeaux blancs à leurs poupes. Une députation traversa la rivière et vint inviter nos princi-

paux chefs à se rendre au village pour parler aux Paunis Pictes, qui désiraient rester les frères de leurs amis les Comanches. Cette invitation fut acceptée, et Gabriel, Roche et moi en profitâmes. Le village est admirablement protégé contre toute attaque : en face, la rivière Rouge, qui là est limpide et transparente, roule ses eaux profondes; derrière, des rochers s'élèvent perpendiculairement à une hauteur de 2,000 pieds, et on ne peut y monter qu'avec des échelles et des cordes, ou par les marches qui ont été taillées dans le roc.

Les wigwams, au nombre de mille, s'étendent dans un espace de quatre milles sur un terrain d'alluvion, fertile et bien cultivé. Les champs, défendus par des barrières, étaient couverts de potirons, de melons, de fèves, etc. Entre la montagne et la rivière, de chaque côté du village, des plantations épaisses de prunier épineux présentaient aux hommes et aux bêtes un obstacle infranchissable, de sorte que l'attaque n'était possible que de front, en forçant le passage de la rivière, opération très dangereuse en face d'un ennemi aussi brave que les Paunis, qui, bien qu'ils ne se servent dans leurs chasses que de la lance et de l'arc, possèdent un grand nombre de carabines.

Nous entrâmes dans la hutte du grand conseil et y fûmes reçus avec une urbanité parfaite par

le grand chef Wetara-Sharoj, qui, après nous avoir assigné des places près de lui, donna le signal pour l'introduction des anciens de la tribu. Je fus très étonné de voir parmi eux deux hommes blancs revêtus de brillants uniformes militaires; mais, comme les cérémonies étaient commencées, et qu'il est dans les habitudes indiennes de se montrer indifférent, quelque chose qu'on éprouve, je ne bougeai pas. Le vénérable chef pauni s'avança au milieu de la hutte, au moment où le porte-pipe allumait le calumet de paix, et adressa la parole aux Comanches :

« Ma vue est vieille, car j'ai vu cent hivers, et cependant je puis reconnaître ceux qui ont été une fois des amis. Je vois parmi vous Opishka Koaki, et le chef d'une grande nation, Pemey-Katey (la Longue-Carabine), et le sage Habnee (le vieux Castor).

» Vous êtes des amis; nous vous aurions tout d'abord offert le calumet de paix, mais vous êtes venus comme ennemis, et tant que vous croirez avoir des motifs de l'être, il serait bas et indigne d'un Pauni d'implorer et de mendier ce qu'il pourrait peut-être conquérir par son courage. Toutefois, les Comanches et les Paunis ont été trop longtemps amis pour tomber les uns sur les autres, comme le loup affamé tombe sur le bison blessé. Il faudrait un motif bien grave pour qu'ils combattissent les uns contre les autres, et, si ce

motif venait, ce serait une guerre d'extermination; car, quand un homme rompt avec un ancien ami, il devient plus acharné dans sa vengeance que lorsqu'il combat un étranger. Que les braves Comanches me fassent entendre leurs griefs, et toutes les réparations compatibles avec la dignité d'un chef pauni seront faites plutôt que de risquer une guerre entre des frères qui pendant si longtemps ont chassé ensemble, qui pendant si longtemps ont combattu l'ennemi commun. J'ai dit. »

Opishka Koaki m'ordonna d'allumer le calumet de paix comanche, et, s'avançant vers la place laissée vacante par le vieux chef, répondit :

« J'ai entendu des paroles d'une grande sagesse. Un Comanche aime et respecte toujours la sagesse, et j'aime et je respecte toujours mon père Wetara-Sharoj. Je lui dirai les griefs de nos guerriers; mais auparavant, comme nous sommes venus en ennemis, il est juste que nous offrions les premiers la pipe de paix. Prends-la, chef, car il faut que nous soyons amis. Je te dirai nos griefs, et je laisserai à la justice du grand Pauni le soin de les effacer, et de réparer le dommage causé par ses jeunes hommes à une nation amie. »

La pipe fut acceptée et la conférence continua. Voici de quoi il s'agissait. Une nuit, cent chasseurs paunis avaient eu leurs chevaux *estampédés* par des Indiens ennemis. Après avoir cheminé à

pied pendant cinq jours, ils étaient arrivés sur le territoire septentrional des Comanches, et avaient vu un troupeau de chevaux et de bœufs. Ils n'y auraient pas touché; mais peu après ils avaient rencontré un parti très nombreux de leurs ennemis invétérés les Kiowas, par lesquels ils avaient été serrés de si près qu'ils avaient été forcés de retourner vers les chevaux comanches et de les prendre pour s'échapper. — Jusque-là tout était bien; dans une position pareille, les Comanches eussent agi de même sur le territoire des Paunis; mais ce qui les avait irrités, c'est que les cent chevaux ainsi empruntés dans un moment de nécessité n'avaient pas été rendus, quoique ceux qui les avaient pris fussent revenus au village depuis deux lunes.

Les Paunis, apprenant que nous n'avions pas d'autres sujets de plainte, nous dirent amicalement que les liens d'une longue fraternité ne devaient pas être rompus pour si peu de chose. Ils venaient d'envoyer dix de leurs hommes avec cent de leurs plus beaux chevaux pour remplacer ceux qui avaient été pris et qui avaient un peu souffert de leur fuite précipitée devant les Kiowas. Nous ne les avions pas rencontrés, parce qu'ils avaient pris une autre route que nous. L'assemblée fut dissoute, et les Comanches qui étaient restés de l'autre côté de la rivière furent invités

à venir au village, où ils furent traités avec la plus grande hospitalité,

Gabriel et moi accostâmes les étrangers dont le costume avait excité mon étonnement. Il se trouva qu'ils étaient à ma recherche, et ils me dirent qu'ils étaient depuis longtemps chez les Paunis, et qu'ils seraient venus chez les Comanches pour conférer avec moi sur certaines matières politiques s'ils n'eussent pas connu l'antipathie profonde des chefs de cette tribu pour tous les habitants des États-Unis.

Ces hommes étaient des émissaires des Mormons, secte nouvelle fondée aux États-Unis par un certain Joseph Smith. Autour de l'étendard de ce chef ambitieux et entreprenant, était accourue de tous les côtés une multitude de prosélytes qui avaient colonisé une vaste étendue de terrain sur les rives orientales du Mississipi, et y avaient établi un pouvoir civil, religieux et militaire, aussi opposé à la constitution des États-Unis que dangereux pour cette république.

Pour l'accomplissement de ses projets futurs, le nouveau prophète désirait établir des relations de paix et d'amitié avec tous les Indiens occidentaux. Il avait envoyé, à cet effet, des messagers parmi les diverses tribus à l'est des montagnes Rocheuses, et, ayant appris par de trappeurs de Saint-Louis que des étrangers domiciliés depuis longtemps chez les Shoshones de l'océan Pacifi-

que se trouvaient alors chez les Comanches, il avait ordonné à ses émissaires de chercher à nous voir et à concerter avec nous les mesures à prendre pour former contre les Américains et les Texiens une ligue générale, offensive et défensive de toutes les nations comprises entre le Mississipi et les mers occidentales.

Ce n'était pas une proposition à laquelle on pût répondre immédiatement. J'obtins des Comanches la permission d'emmener les deux étrangers, et nous partîmes tous ensemble. Rapporter ce qui se passa entre les émissaires mormons et moi serait inutile; je me contenterai de dire qu'après une résidence de trois semaines avec nous, ils furent reconduits chez les Paunis. Gabriel me conseilla et je résolus d'aller conférer moi-même avec les principaux chefs mormons, décidé intérieurement, si notre entrevue n'était pas satisfaisante, à pousser jusqu'en Europe pour chercher à établir des relations directes entre les Shoshones et une compagnie de négociants.

Un grand nombre de Comanches se préparaient à faire leur migration annuelle à l'est du Texas. Gabriel, Roche et moi nous joignîmes à eux, et, après avoir échangé les adieux les plus affectueux avec le reste de la tribu et avoir reçu des présents d'une grande valeur, nous partîmes en nous dirigeant vers le lac Salin où la fourche méridionale de la rivière Brasos prend sa source. Là, nous ren-

contrâmes nos vieux amis les Wakoes, qui nous apprirent qu'une bande de soixante à soixante-dix Yankees ou Texiens, le corps peint à l'indienne, pour qu'on mît toutes leurs atrocités sur le compte des sauvages, rôdaient aux environs des fourches supérieures de la rivière Trinité, et commettaient toutes sortes de déprédations.

Si étrange que ce brigandage puisse paraître, il existe depuis longtemps. Il y a toujours eu aux États-Unis un grand nombre d'individus qui, pour échapper à la vindicte des lois, ont cherché un asile hors de la civilisation. Ces fugitifs, tous gens de sac et de corde, s'assemblent par petites bandes, vont hardiment chez les sauvages, se marient et vivent parmi eux; et, après un certain laps de temps, retournent sous un nom supposé dans quelque État éloigné où ils jouissent impunément des richesses qu'ils ont acquises par le vol et par le meurtre.

C'est là l'histoire de *presque tous* les pionniers occidentaux dont le courage et les vertus ont été si vantés par les écrivains américains.

Leur nombre croissant, ces pionniers formèrent une société de pirates de terre ou de boucaniers, et firent des incursions jusqu'au cœur des établissements français et espagnols de l'ouest, où, arrivant à l'improviste, ils surprenaient la population et enlevaient un grand butin. Lorsque ces établissements eurent été incorporés aux États-

Unis, les pionniers changèrent leur système de pillage, et, sous le nom de *Buggles* des frontières infestèrent les États du Mississipi et du Tenessee; ils y firent de tels ravages que le gouvernement envoya contre eux plusieurs expéditions, dont aucune toutefois ne réussit parce que les principaux magistrats de ces États étaient tous membres de la confrérie.

L'accroissement de la population força les *Buggles* à adopter d'autres moyens. Aujourd'hui, ils s'habillent et se peignent comme les sauvages, et attaquent les caravanes du Mexique. Il en résulte que les trafiquants, trompés par les apparences, attribuent l'attaque à quelque tribu qui, au moment où elle avait lieu, était peut-être éloignée de cinq à six cents milles.

Jamais cette piraterie terrestre n'a été poussée aussi loin qu'à présent. Des bandes de cinquante à soixante pionniers volent des chevaux, des bœufs et des esclaves dans les parties occidentales des Arkansas et de la Louisiane, et les vendent dans le Texas où ils ont leurs agents; puis, se déguisant en guerriers indiens, ils attaquent les plantations texiennes et en emmènent de grands troupeaux de chevaux et de bœufs qu'ils conduisent vers le Missouri à travers les gorges solitaires des montagnes de l'Arkansas, ou vers les districts des Attalapas et des Opelousas, dans la Louisiane occidentale, à travers les lacs et les

marécages qui s'étendent le long des bords de la rivière Sabine.

C'était d'une bande de cette espèce que les Wakoes nous avaient parlé.

Nous quittâmes les Wakoes et, après trois jours de marche, traversâmes les Brasos près d'une riche mine de cuivre qui a été exploitée pendant des siècles par les Indiens qui employaient et qui emploient encore ce métal pour la pointe de leurs lances et de leurs flèches.

Une autre marche de trois jours nous mena à une des fourches de la Trinité. Là, nous rencontrâmes deux compagnies d'éclaireurs texiens commandées par un certain capitaine Hunt qui avait été envoyé du bas de la rivière pour protéger les plantations septentrionales. Avec lui se trouvaient cinq Américains qui, dégoûtés du Texas, avaient profité de cette escorte pour retourner aux Arkansas. Apprenant que j'y allais aussi, ils me proposèrent de faire route ensemble, et j'y consentis d'autant plus volontiers que, d'après nos arrangements, Gabriel et Roche ne devaient m'accompagner que jusqu'à la rivière Rouge (1).

(1) Le lecteur trouvera peut-être singuliers que les Comanches étant toujours en guerre avec le Texiens, ils n'aient pas immédiatement attaqué la troupe de Hunt; mais nous n'étions qu'un *parti de chasse*, c'est à dire, que notre

Le lendemain matin, Hunt et deux à trois officiers subalternes vinrent me voir pour me parler de l'affaire suivante : une compagnie agricole avait obtenu du gouvernement texien une concession de terre sur les fourches supérieures de la Trinité, et vingt-cinq à trente familles s'y étaient établies avec un nombreux bétail, des chevaux, des mules et des ânes d'une très belle race. Le soir même que je rencontrai les éclaireurs texiens, une bande de brigands avait attaqué et saccagé l'établissement, et ne s'était retirée qu'après avoir massacré soixante à soixante-dix hommes, femmes ou enfants, et avoir incendié toutes les habitations. Tous les cadavres étaient horriblement mutilés et scalpés, et comme les assaillants étaient peints à l'indienne, les colons qui avaient eu le bonheur de se sauver et de gagner le camp texien prétendaient que les maraudeurs étaient des Comanches.

Je le niai vigoureusement, et mes amis indiens firent comme moi. Nous nous acheminâmes tous avec la troupe texienne vers Lewisbourg, théâtre

bande était composée de jeunes chasseurs qui n'avaient pas encore été admis parmi les guerriers. Dans les *partis de chasse*, il y a presque toujours pour chaque huit chasseurs, un vieux guerrier chargé de leur enseigner toutes les ruses de la chasse indienne. Ces partis emmènent souvent avec eux leurs Squaws et leurs enfants, et ne combattent que lorsqu'ils y sont forcés.

du massacre. Au premier coup d'œil jeté sur les cadavres gisants çà et là, je fus convaincu que l'acte avait été commis par des hommes blancs. Le chef comanche put à peine contenir son indignation, et, s'avançant tout près du capitaine Hunt, lui dit sévèrement :

« Baisse-toi, visage pâle de Texien, et regarde avec tes yeux ouverts. Sois honnête, si tu le peux, et confesse que tu reconnais par ta propre vue que ce crime appartient à des hommes blancs. Quel Comanche a jamais scalpé des femmes et des enfants ? Baisse-toi, dis-je, et vois la honte de ta couleur et de ta race, race de loups qui se dévorent entre eux, race de jaguars qui tuent la femelle après l'avoir violentée. Baisse-toi et vois.

» On a abusé lâchement et atrocement du corps des jeunes femmes. Vois-tu? Tu sais fort bien que l'Indien est trop noble et trop fier pour s'avilir au point de ressembler à un Texien ou à une bête brute. »

Vingt de nos Comanches partirent sur les pistes, et, dans la soirée, amenèrent au camp trois prisonniers. C'étaient d'insignes coquins, parfaitement connus de tous les soldats du capitaine Hunt. Celui-ci, malgré leur déguisement indien, les identifia immédiatement, mais refusa de les punir et de faire d'autres poursuites, disant qu'il avait reçu des ordres pour agir contre les pillards indiens, mais non contre des hommes blancs.

« Eh bien ! s'il en est ainsi, s'écria le chef comanche, retire-toi à l'instant avec tes gens, retire-toi cette nuit même, ou autrement la brise du soir répèterait tes paroles à mes jeunes hommes, et ils donneraient une leçon de justice aux Texiens. Va-t-en, si tu tiens à ta chevelure ; justice sera faite par les Indiens ; il est temps qu'ils se la fassent eux-mêmes, puisque les visages pâles ont peur les uns des autres. »

Hunt fut assez sage pour se retirer sans répliquer, et, le matin suivant, les Indiens, armés de cordes et de baguettes, fustigèrent sévèrement les brigands pour les punir d'avoir osé faire usage de la peinture et du cri de guerre comanches. Cette première partie de leur châtiment terminée, on lava leur peinture, et le chef nous dit : « Ils sont trop vils pour recevoir la mort d'un guerrrier ; jugez-les d'après nos lois ; justice doit être faite. »

Si grande que fût la responsabilité qui nous était imposée, nous l'acceptâmes, et jugeâmes les coupables d'après les lois des États-Unis et du Texas. Ils furent condamnés à être pendus, et au coucher du soleil la sentence fut exécutée.

CHAPITRE XXVII.

Nous restâmes plusieurs jours à l'endroit où nous étions campés, pour reposer nos chevaux et les mettre en état de supporter les fatigues du

voyage que nous étions sur le point de faire à travers les solitudes âpres et marécageuses de la partie nord-est du Texas.

Trois jours après l'exécution des prisonniers, quelques-uns de nos Indiens, en revenant de chasser le bison, nous apprirent que plusieurs compagnies texiennes, fortes de deux cents hommes, s'avançaient vers nous avec un grand nombre de chariots uniquement chargés de munitions de guerre et de bouche, et que par conséquent elles étaient, selon toutes les probabilités, en campagne contre les Indiens des Cross-timbers.

Nous étions campés sur une forte position et nous ne pensâmes nullement à battre en retraite. Loin de là, nous attendîmes l'armée texienne, bien résolus à lui donner une bonne frottée si elle osait tenter de nous molester. Nous fîmes bonne garde pendant la nuit, mais il n'y eut aucune alarme. Le matin suivant, deux heures avant le lever du soleil, nous vîmes la petite armée faire halte à une distance de deux milles de l'autre côté d'une rivière qu'elle devait nécessairement traverser pour venir à nous. Une troupe de Comanches se porta immédiatement en avant pour disputer le passage; mais, quelques pavillons blancs ayant été déployés par les Texiens, on permit à cinq d'entre eux de passer à la nage sans être inquiétés.

Les personnages qu'on avait laissé passer étaient le capitaine Hunt, plus haut mentionné, un cer-

tain colonel Hookley, deux interprètes, et le général Smith, commandant en chef de l'armée texienne. Ce dernier, jadis boucher dans l'Indiana, y avait été condamné à être pendu pour avoir assassiné sa femme, et s'était réfugié dans le Texas après s'être échappé de prison. Comme les Indiens respectent toujours les parlementaires, les Comanches conduisirent ces messieurs au camp.

Le général Smith, dès qu'il fut en présence du chef comanche, commença une harangue ampoulée qui ne disait pas un mot du motif qui l'avait amené, mais dans laquelle il voulut bien nous apprendre qu'il était le plus grand général du pays; que tous les autres officiers étaient des imbéciles; qu'il avait avec lui une quantité innombrable de guerriers forts et courageux qui n'avaient pas d'égaux dans le monde, etc., etc., et il continua pendant une demi-heure, et ne cessa que lorsque, l'haleine lui manquant, il fut forcé de s'arrêter.

Après un silence de quelques minutes, il demanda au chef comanche ce qu'il avait à répondre à tout cela. Le chef le regarda en face et dit avec le plus ineffable mépris : « Que répondrais-je? Je n'ai entendu que les paroles d'un sot injuriant d'autres sots; j'ai entendu le hurlement du loup bien longtemps avant que le bison ne fût blessé. Il ne peut pas y avoir de réponse là où il n'y a pas

de demande. Parle, si tu le peux; dis ce que tu désires, ou bien va-t-en d'où tu es venu, de peur que le plus grand guerrier du Texas ne soit fouetté par les squaws et par les enfants. »

L'ex-boucher fut grandement irrité du manque d'éducation et de bonnes manières du *pauvre diable de sauvage* ; toutefois, il daigna arriver au fait. « D'abord, ayant appris du capitaine Hunt ce qui s'était passé à Lewisbourg et que les Comanches avaient retenu les prisonniers, il désirait qu'on les lui rendît; ensuite, il lui fallait les trois jeunes visages pâles qui étaient avec les Comanches (Gabriel, Roche et moi); c'étaient trois voleurs qui s'étaient échappés de prison et il voulait les avoir pour les châtier; après tout, ce n'étaient que trois vagabonds, de damnés étrangers, et des étrangers n'avaient rien à faire dans le Texas; ainsi donc il les lui fallait. Troisièmement et finalement, il fallait lui livrer les cinq Américains qui avaient quitté le capitaine Hunt pour se joindre à nous; il les soupçonnait fort d'être des coquins et des traîtres; autrement, ils ne seraient pas allés avec les Indiens; il voulait faire une enquête sévère sur toute cette affaire; ainsi donc les Comanches n'avaient qu'à se décider promptement, car il était très pressé.

Je dois ajouter ici que les cinq Américains, bien qu'à moitié ruinés par les vols des Texiens, avaient encore quatre à cinq cents dollars en bons billets

de banque et en espèces, et qu'outre cela, chacun d'eux possédait une montre en or, des sacoches bien garnies, une bonne selle et un excellent cheval de voyage.

Le chef répliqua : « Maintenant je puis répondre, car j'ai entendu des paroles qui signifient quelque chose, bien que je sache que ce sont de gros mensonges. Je te dirai d'abord que tu n'auras pas les prisonniers qui ont assassiné les gens de ta couleur, car ils sont pendus là-bas aux grands arbres, et ils y resteront jusqu'à ce que les vautours et les corbeaux aient déchiqueté leur chair. Je te dirai secondement que les trois jeunes visages pâles sont ici et répondront eux-mêmes s'ils veulent ou s'ils ne veulent pas te suivre ; mais je vois que ta langue peut exprimer de gros mensonges, car je sais qu'ils ne se sont jamais mêlés avec les visages pâles du sud. Quant aux cinq Yankees, nous ne pouvons pas te les livrer, parce qu'ils sont nos hôtes et parce que notre hospitalité les protégera tant qu'ils ne nous auront pas quittés volontairement. J'ai dit. »

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que le général et ses quatre compagnons furent entourés par vingt Comanches, qui les reconduisirent vers la rivière un peu brusquement, je dois le dire. Le plus grand général du pays jurait vengeance ; mais comme ses guides ne le comprenaient pas, il eut le bonheur de conserver sa lan-

gue pour mentir et jurer dans un temps plus opportun.

Ayant rejoint ses gens, il les fit rétrograder d'environ un mille, apparemment pour faire ses préparatifs d'attaque. Dans la soirée, Roche, accompagné de quatre Indiens, traversa la rivière à quelques milles au-dessus de notre camp, pour aller observer les mouvements des Texiens. Cette reconnaissance eut le malheur de rencontrer une dizaine d'ennemis qui étaient à la chasse. Une escarmouche s'engagea; le cheval de Roche fut tué d'un coup de carabine et roula sur son maître. Un Comanche sauta immédiatement à terre, dégagea mon ami de la position dangereuse dans laquelle il se trouvait, et bien, que les Texiens chargeassent dans ce moment, le fit monter sur son propre cheval en lui disant de fuir. Roche était tellement étourdi de sa chute que toute réflexion lui était impossible: autrement son naturel généreux ne lui aurait pas permis de se sauver aux dépens de la noble créature qui se sacrifiait ainsi pour lui. Quoi qu'il en fût, il partit au galop, et son libérateur, recevant le choc des assaillants, en tua deux et tomba criblé de balles (1). La détonation des carabines rappela Roche à lui-même;

(1) Les lois de l'hospitalité sont si sacrées chez les Indiens que pour sauver la vie d'un hôte, ils sacrifieraient celles de douze des leurs. En se dévouant pour Roche, le Comanche pensait ne faire que son devoir.

il rallia les trois Indiens qui lui restaient, se précipita avec furie sur les chasseurs, se prit corps à corps avec l'un d'eux et l'éventra d'un coup de couteau, tandis que les Comanches, ayant lancé heureusement leurs lassos, galoppaient à travers la plaine, traînant après eux trois cadavres meurtris.

Les autres Texiens s'enfuirent à toute bride vers leur camp et y donnèrent l'alarme. Roche prit sa selle et ses fontes, rappela ses compagnons, et se retira, emportant le cadavre de son généreux sauveur. Une heure après, ils étaient de retour, et, sur leur rapport, nous résolûmes d'attaquer les Texiens cette nuit même.

Nous partîmes vers dix heures, divisés en trois bandes de soixante-dix hommes chacune, en nombre par conséquent à peu près égal à celui des Texiens. Roche, qui était hors d'état de combattre, resta au camp avec quinze Indiens et les cinq Américains; deux des bandes descendirent vers la rivière pour la traverser à la sourdine, et la troisième, commandée par Gabriel et moi, alla opérer son passage deux milles plus haut. Le passage effectué, chaque bande laissa, à tout évènement, ses chevaux sous la garde de cinq hommes, et s'avança silencieusement. Notre plan était de surprendre l'ennemi et de l'attaquer en même temps en tête et en queue. Nous réussîmes au-delà de notre attente. Les Texiens étant, comme

d'habitude, tous plus ou moins ivres, se gardaient si mal que nous atteignîmes leurs bivouacs sans qu'on donnât l'alarme. Nous poussâmes le cri de guerre, et nous précipitâmes au milieu des dormeurs. Maints et maints d'entre eux furent égorgés dans leur lourd sommeil d'ivresse. Ceux qui se réveillèrent et qui eurent le temps de saisir leurs armes combattirent avec un courage que, certes, ils n'auraient pas eu s'ils n'eussent pas encore été à moitié ivres. Le vaillant général Smith, le brave des braves, s'enfuit au commencement même de la bagarre. Le capitaine Hunt tomba sous le tomahowk du chef comanche. Cent Texiens furent tués et scalpés; les autres prirent la fuite. Le reste de la nuit se passa à poursuivre les fuyards, qui ne s'arrêtèrent qu'à un coude de la rivière dans une position tellement forte qu'il eût été imprudent de les y attaquer. Nous les y laissâmes, et, après avoir rassemblé tous les chevaux, et recueilli le butin qui valait la peine d'être emporté, nous mîmes le feu aux chariots ennemis et retournâmes à notre camp.

En m'éloignant, je ne pus m'empêcher de jeter de temps à autre un regard en arrière. Le spectacle était vraiment magnifique; des centaines de barils pleins de graisse, de porc salé, de genièvre et de whisky étaient en flammes et avaient déjà mis le feu à l'herbe et aux buissons environnants.

A peine avions-nous traversé la rivière que la brise du matin s'éleva. La conflagration alors s'étendit de toutes parts et gagna rapidement l'endroit où les Texiens s'étaient réfugiés ; les flammes s'élancèrent vers eux avec tant de furie et si brusquement que tous simultanément, hommes et chevaux, se précipitèrent dans l'eau pour échapper au dévorant élément. Beaucoup d'entre eux furent noyés dans les tourbillons, et ceux qui parvinrent à atteindre la rive opposée étaient trop faibles et trop misérables pour pouvoir penser à autre chose qu'à regagner, si cela était possible, les établissements méridionaux.

Bien que nous fussions protégés contre l'atteinte immédiate des flammes par les eaux de la rivière sur les bords de laquelle nous étions campés, la chaleur était devenue si intense que nous fûmes obligés de nous éloigner vers l'ouest. Arrivés à notre nouvelle station, nous examinâmes notre butin. Les munitions et les armes exceptées, il se réduisait à bien peu de chose. L'expédition texienne était, à ce qu'il paraît, composée de bien pauvres hères, car on ne trouva pas, dans tous leurs sacs et dans tous leurs coffres, une seule aune de toile, une seule chemise, un seul pantalon.

Parmi les chevaux pris, trente à quarante furent immédiatement reconnus par les Comanches pour être leur propriété, découverte qui ne les étonna nullement, vu que l'année précédente les

Texiens, qui les avaient invités à un conseil, leur avaient volé un grand nombre de ces animaux.

Gabriel, Roche et moi refusâmes naturellement toute part dans le butin, et, comme le temps m'était devenu précieux, nous dîmes adieu a nos amis Comanches, et continuâmes notre voyage en compagnie des cinq américains.

Dans le combat que je viens de raconter, les Comanches avaient eu neuf hommes tués et quarante blessés. Deux mois après, je lus dans un journal américain un récit bien singulier de cette même affaire. C'était un rapport du général Smith, commandant des forces centrales du Texas, où il rendait compte d'une expédition contre les sauvages, dans laquelle les vaillants soldats de la jeune république avaient fait des prouesses merveilleuses. Ce rapport disait : Que le général Smith, ayant appris par l'infortuné capitaine Hunt que cinq cents sauvages avaient détruit la ville naissante de Lewisbourg et massacré tous ses habitants, s'était rendu en toute hâte, avec ses braves compagnons, dans le voisinage du théâtre de la catastrophe ; que là, durant la nuit, et lorsque les Texiens, accablés de fatigue, étaient sur le point de se livrer au repos, ils avaient été attaqués par toute l'armée indienne, qui avait avec elle une vingtaine de métis, de trappeurs français et de trafiquants anglais ; que, malgré les désavantages de leur position, les Texiens avaient repoussé les

attaques réitérées des Comanches, et leur avaient fait éprouver de si grandes pertes que, lorsque le jour parut, les cadavres de deux mille sauvages couvraient la prairie, et que les Texiens étaient littéralement fatigués de tuer. Que les Texiens n'avaient perdu que trente à quarante hommes, qui, étant presque tous des émigrés récemment arrivés des États-Unis, étaient des gens de peu d'importance; que, dans la journée, la puanteur était devenue tellement insupportable que le général Smith avait fait mettre le feu à la prairie, traversé la rivière, et s'était retiré à petites marches, sachant qu'il serait inutile de poursuivre les Comanches dans les prairies sauvages du nord. Un seul Texien notable avait péri : c'était le brave et infortuné capitaine Hunt; de sorte qu'en résumé, si on prenait en considération le nombre des ennemis, la république pouvait regarder cette affaire comme le plus glorieux fait d'armes qui eût lieu depuis la déclaration d'indépendance.

Le rapport remplissait trois colonnes compactes, et, pour finale, l'ex-boucher faisait un appel aux généreux enfants des États-Unis et du Texas, si connus par leur amour pour la liberté, et se plaignait amèrement des cabinets de Saint-James et des Tuileries qui, jaloux de la prospérité et de la gloire du Texas, avaient évidemment envoyé des agents (des trappeurs et des métis) pour exciter les sauvages, le tout par jalousie,

envie et haine du nom sans tache et de l'honneur de la grande république américaine du Nord.

Trois de nos compagnons américains étaient nés en Virginie et les deux autres dans le Maryland. Leur histoire était celle d'un grand nombre de leurs compatriotes. Trois d'entre eux avaient étudié le droit, un la théologie et l'autre la médecine. Ne trouvant pas à exercer leur profession chez eux, ils étaient partis pour l'Ouest afin de chercher fortune dans les nouveaux États; mais là, tout était dans une telle anarchie qu'ils n'avaient pas même pu y gagner de quoi vivre. Ils s'étaient avancés plus loin vers l'ouest et avaient fini par arriver au Texas, pays, leur disait-on, né d'hier, mais où l'on pouvait acquérir des richesses immenses. Arrivés dans ce paradis si vanté, leurs chances de succès s'y trouvèrent moindres que celles qu'ils auraient eues dans leur pays. Les avocats découvrirent qu'en calculant au plus bas, dix mille hommes de loi des États de l'est avaient émigré dans le Texas. Le président, les secrétaires d'État, les constables, les aubergistes, les généraux, les simples soldats, les matelots, les porte-faix, les voleurs de chevaux, avaient tous commencé par être hommes de loi ou avaient fait leurs études pour le barreau.

Le docteur ne tarda pas à se convaincre que l'apologue de la cigogne et du loup avait été expressément écrit pour ceux qui pratiquaient

la médecine dans le Texas; car, dès qu'il avait guéri un malade, ou, en d'autres termes, dès qu'il lui avait enlevé l'os du gosier, on refusait de le payer, et il devait s'estimer très heureux de ne pas recevoir dans le corps, en guise d'honoraires, cinq à six pouces de la lame d'un couteau bowie. Outre cela, chaque visite lui coûtait un mouchoir de poche et sa boîte à tabac quand il en avait une. Je dois faire remarquer ici que le vol du mouchoir est une plaisanterie très fréquente dans le Texas, et j'en suis d'autant plus étonné qu'aucun habitant mâle de cette terre promise n'emploie jamais ce meuble à son vrai usage, préférant se servir de la paire de mouchettes que la nature lui a fournie.

Quant au théologien, il s'aperçut bientôt que la religion était une marchandise fort peu recherchée dans le pays, et qu'au lieu de songer à l'y introduire, il aurait tout aussi bien fait d'envoyer une cargaison de patins aux Indes occidentales ou un approvisionnement de cochons aux musulmans. Les mérites du système volontaire n'avaient pas encore été appréciés dans le Texas, et, quand il prêchait, il prêchait dans une solitude complète, vu qu'il n'avait pas même un clerc pour lui donner les réponses.

Chemin faisant, ces cinq chercheurs d'Eldorado se montrèrent de joyeux compagnons. Ils avaient tous une élasticité de caractère qui ne

leur permettait pas d'engendrer la mélancolie. Le prédicateur s'était mis en tête d'aller à Rome pour convertir le pape qui, après tout, était un vieux bon vivant; le docteur voulait aller à Édimbourg, où ses talents transcendants devaient nécessairement le faire nommer président du collége de chirurgie. Un des avocats avait résolu de concourir pour la législature ou de tenir un cabaret. Le second avait l'intention de se joindre aux Mormons qui étaient, suivant lui, une réunion d'adroits coquins, et le troisième pensait à aller en Chine pour enseigner au céleste frère du soleil à manier la carabine kentuckienne et à rosser les Anglais. Quelques personnes m'ont reproché de trop m'abandonner à des idées chimériques, mais bien certainement mes projets comparés à ceux d'un Yankee, courant après la fortune, sembleraient conçus par la raison même.

Nos nouveaux compagnons avaient chacun quelque historiette texienne à raconter, qu'ils déclaraient être le tour le plus infâme et le plus *piquant* du monde. Un des avocats, assigné devant un magistrat, s'était vu présenter un faux billet de banque de 50 dollars, qu'on l'accusait d'avoir donné en paiement de son compte hebdomadaire au commis de Tremont-House (le principal hôtel de Galveston). Or, il avait souvent rêvé de cinquantaines, de centaines et mêmes de milliers de dollars; mais son guignon avait été tel qu'il n'a

vait jamais possédé un billet de banque d'une somme au-dessus de dix dollars, sauf un seul billet de 20 dollars de la glorieuse banque de Cairo, dont son père lui avait fait présent lorsqu'il lui avait paternellement conseillé d'aller chercher fortune dans les États de l'ouest.

Soit dit en passant, les aventures de ce billet devraient être écrites en lettres d'or; car, grâce à lui, le voyageur mangea, dormit et but gratis, depuis Louisville jusqu'à St-Louis; tous les aubergistes ayant préféré perdre le loyer d'un lit et le prix d'un repas, plutôt que de courir la chance de donner de la bonne monnaie pour du mauvais papier.

Il va sans dire que l'avocat jura en toute sûreté de conscience que le billet de 50 dollars ne lui avait jamais appartenu; mais l'aubergiste et deux témoins jurèrent que c'était lui qui l'avait donné, et il fut condamné à en restituer le montant et à payer les frais. Toutefois, on lui permit de s'en aller, parce que, toute vérification faite, on reconnut qu'il était insolvable. Or, la prison n'avait pas été construite pour de tels vagabonds, mais bien pour les employés du gouvernement, qui y avaient fixé leur domicile, circonstance qui fit dire au très petit nombre d'honnêtes gens restés dans Galveston que, si les portes de la prison étaient fermées la nuit, ce serait un grand avantage pour la ville.

Trois jours après, un pauvre capitaine bostonien fut assigné pour ce même billet, et il fut obligé de payer, bien qu'il n'eût jamais mis le pied dans l'hôtel Tremont.

On a inventé à Galveston un nouveau commerce très lucratif, appelé le commerce de chiffons. Il consiste dans la vente et dans l'achat de faux billets de banque dont on attribue la mise en circulation à tout étranger soupçonné d'avoir de l'argent. Le magistrat et le demandeur partagent le butin. Je rapporterai, à ce sujet, un fait bien connu en France et aux États-Unis : huit jours après son arrivée à Houston, le marquis de Saligny, chargé d'affaires de France, fut assigné devant un magistrat, et, sur les serments des parties réclamantes, fut déclaré coupable d'avoir passé pour 700 dollars de faux billets de banque à un spéculateur en terre. Il paya ; mais comme il n'avait jamais eu en sa possession que de l'or français et des billets de la banque de France, il se plaignit à son gouvernement, et cet échantillon de la probité texienne fut la principale cause de la brusque rupture des négociations qui avaient été entamées, pour un emprunt de sept millions de dollars, entre M. Lafitte et le général Hamilton, chargé d'affaires du Texas en France et en Angleterre.

CHAPITRE XXVIII.

Nous étions entrés dans une région pareille à celle que nous avions parcourue lorsque nous allions du pays des Wakoes à celui des Comanches. La prairie était fréquemment entrecoupée de crevasses dont le fond était complètement à sec. Nous ne pouvions nous procurer de l'eau qu'une fois toutes les vingt-quatre heures, et encore était-elle si chaude et si fangeuse que nos pauvres chevaux mêmes ne la buvaient qu'avec une extrême répugnance. Ils étaient, toutefois, plus heureux que nous sous le rapport de la nourriture; car l'herbe était tendre, savoureuse, et humectée pendant la nuit par une rosée abondante, tandis que nous nous commencions à pâtir de la faim pour tout de bon.

Nous avions espéré pouvoir tuer beaucoup de bisons, et nous nous étions promis de nous régaler de leurs bosses succulentes ; mais, quoique nous fussions alors au milieu des pâturages favoris de ces animaux, nous n'en avions rencontré aucun ; nous n'avions pas même trouvé un hérisson, un serpent, une grenouille, et, un soir, la faim nous pressa tellement, que, pour adoucir nos tiraillements d'estomac, nous fûmes obligés de mâcher du tabac et des morceaux de cuir, et que nous résolûmes, si le lendemain au coucher du

soleil, notre position n'était pas améliorée, de tirer au sort à qui tuerait son cheval. Il nous fut impossible de dormir, et comme toutes les lamentations n'auraient remédié à rien, le prédicateur nous régala d'une histoire texienne, pour pomper, ainsi qu'il le dit lui-même, l'air superflu hors de son corps. Voici cette histoire dans les propres termes du narrateur:

« Eh! bien donc, je descendais la rivière Wabash (l'Indiana), quand, ainsi que cela arrive neuf fois sur dix, le bateau à vapeur échoua, et échoua si solidement qu'il n'y avait pas d'espoir de le remettre à flot avant la prochaine inondation. Eh! bien donc, je pris ma valise, marchai pendant deux cents verges ayant de l'eau jusqu'aux genoux, et gagnai le rivage qui était couvert d'arbres touffus et plein de serpents à sonnettes, de ronces, d'épines et de toiles d'araignée si fortes que je dus les couper avec mon nez pour m'ouvrir un passage. Je voulus d'abord marcher le long de la rivière, mais je m'enchevêtrai tellement dans les vignes sauvages et dans les ronces que je pensai n'avoir rien de mieux à faire que de tourner le dos au fleuve jusqu'à ce que j'eusse atteint une éminence que je pouvais apercevoir à travers les clairières faites au milieu des arbres par la foudre et par les orages. Malheureusement, entre l'éminence et le terrain solide sur lequel je me trouvais, il y avait un large fond de rivière, et à

peine me fus-je avancé d'une cinquantaine de verges que je m'embourbai. Il me fallut beaucoup de temps pour me tirer de mon trou fangeux, où j'étais aussi bien emprisonné qu'un cochon dans une étable d'Arkansas; j'en sortis enfin, et cherchai ma valise que j'avais laissé tomber. Elle avait disparu, mais je pus voir le chemin qu'elle avait pris, car, à environ deux verges du cercle béant d'où je m'étais échappé, il y en avait un autre tout petit, dans lequel l'objet de ma recherche, bien que confortablement léger, s'était enfoncé profondément, ce qui viendrait à l'appui du dicton de l'Indiana: qu'il n'y a pas de conscience si légère qui ne puisse s'enfoncer au fond de la Wabash. Quoi qu'il en soit, je ne m'inquiétai pas beaucoup de la perte de ma valise, qui ne contenait qu'une vieille chemise de couleur et une douzaine de sermons de ma composition, que je savais par cœur pour les avoir répétés une centaine de fois.

» Forcé de rester à l'endroit où j'étais, je coupai un bâton, et, pour charmer mes ennuis, me mis à l'enjoliver en sifflant. Pendant cette intéressante occupation, j'aperçus sur la rivière, à environ trois cents verges au-dessus de moi, un de ces grands radeaux, construits à peu près comme l'arche de Noé, sur lesquels le fermier Wabash embarque sa cargaison de femmes, de puces, de cochons, de poules, de grains, de

whisky, de rats, de moutons et de nègres volés. De fait, — la cargaison toute entière se compose presque toujours d'objets volés, sauf les femmes et les enfants dont le possesseur ne serait pas fâché de se débarrasser, mais qui s'attachent à lui, tant qu'il a de l'eau-de-vie à boire, des cochons à soigner et des culottes à racommoder, comme la mouche des prairies s'attache au cheval.

» Le radeau approcha du rivage et j'y entrai. Son propriétaire était le général John Meyer de Vincennes, et il avait avec lui ses trois fils, le colonel, le major et le juge. Ils me prêtèrent une espèce de chose qui, maintes années auparavant, avait été, selon toutes les probabilités, une couverture de cheval; je m'en enveloppai, après avoir ôté mes vêtements qu'un des jeunes gens étendit pour les faire sécher, et comme je ne pus me rhabiller et recouvrer l'usage de mes poches qu'à la tombée de la nuit, je dus, pendant tout le temps, tenir constamment à la main mon portefeulle qui renfermait toute ma fortune, réduite alors à trente dollars.

» Le général fut prodigue de son eau wabash (nom du whisky dans l'ouest), et me dit qu'il m'accorderait le passage gratis jusqu'à la Nouvelle-Orléans, si je pouvais me contenter de son modeste ordinaire de porc salé bien gras, quatre fois par jour, et de café (c'est ainsi qu'on appelle dans tous les États-Unis une décoction de son

brûlé et de grains de maïs). Le whisky devait être *ad libitum*.

» Pensant que ces conditions n'étaient pas trop onéreuses, je les acceptai, et l'hospitalier général ne tarda pas à me confier ses plans pour l'avenir. Il était allé maintes fois au Texas; il aimait le Texas; c'était un pays libre, un pays selon son cœur; il avait ramassé tout ce qui lui appartenait (il aurait pu ajouter ce qui appartenait à beaucoup d'autres) et descendait à la Nouvelle-Orléans, afin d'y échanger ses cochons et ses grains contre des marchandises qui le mettraient en position de s'établir au Texas avec sa famille, d'une manière convenable. Lui ayant demandé quelle était la cause d'une certaine odeur abominable qui empestait la cabane, il m'apprit que, dans un petit réduit adjacent, il avait enfermé une douzaine de nègres fugitifs pour la capture desquels il recevrait une bonne récompense.

» Le lendemain matin, nous voguâmes très confortablement, et je n'eus à me plaindre que des puces et d'autres vermines qui ne me laissèrent pas un moment de repos. Trois jours après, nous entrâmes dans l'Ohio, et le courant étant très fort, je me félicitai de ma bonne fortune en pensant que j'arriverais à la Nouvelle-Orléans en moins de quarante jours sans bourse délier. A la nuit, nous n'étions plus qu'à trois ou quatre milles du

confluent de la rivière avec le Mississipi, et nous nous arrêtâmes. Comme il faisait une chaleur étouffante dans la cabane, et que le pont était occupé par les cochons, je proposai d'aller dormir à terre, sous un arbre. Le général dit que c'était un fameux plan. Nous vidâmes une demi douzaine de tasses de vrai whisky-yankee n° 1, prîmes nos couvertures et débarquâmes. Après avoir allumé un grand feu, le général, le colonel, le major et le juge s'étendirent par terre pour dormir, et je suivis leur exemple dès que j'eus proprement plié mon habit que j'attachai sur un buisson en compagnie de mon chapeau et de mes bottes; car j'étais devenu coquet et désirais faire bonne figure à la Nouvelle-Orléans; pendant toute la journée, je n'avais fait que penser aux grasses et riches veuves qui, vous le savez, sont notre seule ressource à nous autres prédicateurs.

» Eh bien donc! mes songes ne furent que la continuation de mes pensée du jour; je rêvai que j'étais marié et propriétaire d'une grande plantation de sucre, que j'avais un bon lit bien moelleux, et que ma pieuse femme me tâtait tout le corps avec ses douces mains, probablement pour voir si mon cœur battait vite et si j'avais de bons rêves. Quel malheur que je ne me sois pas éveillé! J'aurais sauvé mes dollars, car la main dont je rêvais était celle de l'hospitalier général à la recherche de mon porte-feuille. La matinée était

très avancée quand j'ouvris les yeux. Quel fut mon étonnement! Les dormeurs étaient partis et avec eux étaient partis le radeau, mon habit, mon chapeau, mes bottes, et, ainsi que je ne tardai pas à m'en apercevoir, mon argent. J'avais été laissé seul, n'ayant pour toute ressource qu'une vielle couverture de mackinaw pleine de graisse. En regardant autour de moi, en haut et en bas, je vis mon porte-feuille que le généreux général m'avait humainement laissé pour y mettre d'autres billets de banque, — quand je les aurais. Je lui donnai un coup de pied, et je me serais bien certainement jeté à l'eau la tête la première, si je n'eusse pas entendu fort à propos le sifflement d'un bateau à vapeur descendant la rivière. »

Dans ce moment, le prédicateur interrompit sa narration par l'observation suivante : « Eh! mais, je ne pensais pas avoir parlé si longtemps; regardez donc vers l'est, il fait presque jour. »

Et effectivement l'horizon de la prairie était bordé de cette teinte rouge qui est toujours le précurseur de l'aube dans ces immenses et planes solitudes. Tous nos compagnons s'étaient endormis, et nos chevaux regardaient vers l'Orient, reniflaient l'air, et frappaient la terre de leurs pieds comme pour exprimer leur impatience de quitter une région aussi inhospitalière. Je répondis au prédicateur :

« Il est maintenant trop tard pour penser à dormir ; remuons le feu, et veuillez continuer votre histoire. »

Nous ajoutâmes du combustible à celui qui était presque consumé, et, ayant secoué nos couvertures qui étaient chargées de rosée, mon compagnon continua son récit :

« Eh ! bien donc, *je calcule* qu'il se passa plus d'une demi-heure avant que le bateau à vapeur ne fût en vue, et comme le chenal de la rivière était tout près du rivage, je fus bientôt ramassé. Le bateau allait à Saint-Louis. N'ayant pas un *cent* pour payer mon passage, je fus obligé, en compensation, de raconter mon aventure. Tout le monde se mit à rire, tout le monde déclara que la plaisanterie était excellente, et que le général Meyer était un adroit coquin. On me dit que je le rencontrerais indubitablement à la Nouvelle-Orléans, mais que cela ne me servirait de rien. Tout le monde connaissait Meyer et sa pauvre famille, mais il était si adroit qu'on ne pouvait rien lui faire.

» Eh ! bien donc, le commis du bateau était un bon garçon ; il me prêta un vieil habit et cinq dollars. Le maître-d'hôtel m'apporta une vieille paire de pantouffles et quelqu'un me donna une vieille casquette. Tout cela était bien, mais ma chance devint encore meilleure. J'avais été ruiné parce qu'un bateau à vapeur avait échoué, le même ac-

cident, en se renouvelant, me mit sur mes jambes. Nous nous enterrâmes dans un lit de vase au moment même où nous tournions la pointe méridionale de l'Illinois. C'était un évènement si commun que personne ne s'en inquiéta beaucoup, si ce n'est un Philadelphien qui allait au Texas, et qui était très pressé d'y arriver, et cela n'était pas étonnant: j'appris plus tard qu'il s'était enfui de la banque dont il était caissier avec 60,000 dollars.

« Eh! bien donc, nous étions embourbés; la patience était nécessaire, les lamentations étaient inutiles; nous dinâmes d'aussi bon appétit que si rien ne fût arrivé, et, après avoir diné, quelques braves garçons se mirent à jouer pour tuer le temps. Ils n'étaient pas maladroits assurément, mais je pouvais leur rendre des points. — Quel malheur que nous n'ayons pas de cartes dans ce moment! Il y aurait du plaisir à être le premier introducteur de ce jeu dans les prairies occidentales.—Eh! bien donc, je regardai jouer, et peu à peu je m'ennuyai de n'être que spectateur, mon nez et mes doigts me démangeaient; je tortillais mon billet de cinq dollars dans tous les sens, quand un malin, me prenant pour un pigeon, me proposa très poliment de me plumer, mais ce fut moi qui le plumai, en moins de rien, je lui gagnai 80 dollars dans une séance, et, quand nous quittâmes le jeu pour le thé, je sentis que j'avais acquis de l'importance et même du mérite; car l'ar-

gent donne l'un et l'autre. Je jouai avec un tel bonheur pendant toute la nuit, que, lorsque je me retirai pour me coucher, je me trouvai possesseur de quatre cent cinquante dollars, d'une montre et une épingle en or et d'une boîte à tabac en argent. Tout est utile dans ce monde, même un bateau échoué. Maintenant je me résigne à tout et ne murmure contre rien.

» Le lendemain, passa un autre bateau à vapeur qui nous recueillit. C'était un de ces légers navires qui spéculent sur le malheur, qui courent après les bateaux échoués comme le loup après le daim blessé, et qui profitent de l'embarras des voyageurs pour les écorcher. Le prix du passage de Cincinnati à Saint-Louis était de dix dollars; nous en dûmes payer vingt-cinq pour la traversée qui nous restait à faire, c'est-à-dire pour un jour de voyage, mais cela m'était bien égal.

» Un homme des Arkansas qui n'avait plus d'argent me vendit pour quinze dollars sa valise, une belle redingote, deux chemises propres et un chapeau. J'achetai d'un autre une élégante culotte noire toute neuve faite à Boston, de sorte que quand je débarquai à Saint-Louis, je fis une excellente figure, logeai à l'hôtel des Planteurs, et réalisai une bonne somme en prêchant trois sermons sur les vanités de ce monde et sur la gravité du péché qu'on commet en s'abandonnant au désespoir. Eh! bien donc, pour couper court,

mais, à propos, il faut que quelque chose aille de travers dans la prairie, regardez donc nos chevaux comme ils paraissent inquiets ; n'entendez-vous rien ?

Nos chevaux, en effet, commençaient à manifester la plus grande agitation ; pensant que leur instinct les avertissait qu'il y avait des loups dans le voisinage, je les attachai plus près de notre bivouac, et ensuite appliquai mon oreille contre la terre pour tâcher d'attraper quelque son.

» Je n'entends d'autre bruit, dis-je, que celui produit par la brise du matin passant à travers l'herbe desséchée. Nos chevaux ont senti des loups, mais ceux-ci n'approcheront pas de notre feu.

Le prédicateur, qui avait une grande foi dans ma nature indiano-blanche, reprit le fil de son récit.

» Pour couper court, je ne parlerai pas de mon voyage à la Nouvelle-Orléans et à Galveston, je me contenterai de dire que j'étais un prédicateur comme il faut, abondamment pourvu d'argent, et que les Texiens, président, généraux, etc., etc. daignaient manger mes diners, bien qu'ils ne voulussent pas écouter mes sermons. Les femmes même me regardaient d'un œil très doux et très caressant, car je possédais deux malles et du linge en quantité, et j'avais eu la précaution, avant de quitter la Louisiane, de me débarrasser de

mon papier-monnaie et de l'échanger contre des espèces.

» J'aurais pu épouser n'importe qui, depuis la vieille mère du président jusqu'à la fille de comptoir de la taverne; j'avais de l'argent, par conséquent les sourires pleuvaient sur moi. Un jour, je rencontrai le général John Meyer: l'impudent drôle vint droit à moi, me secoua la main d'une manière tout-à-fait cordiale et s'informa comment je m'étais porté depuis qu'il avait eu le plaisir de me voir. C'était plus qu'un homme, même de ma robe, ne pouvait supporter. Je lui reprochai son infâme abus d'hospitalité à mon égard, et j'ajoutai que j'exigeais la restitutions de l'argent qu'il m'avait si cavalièrement volé pendant mon sommeil. Le général parut tout étonné de ma réclamation et de mes reproches, puis il se précipita sur moi son couteau bowie à la main, en m'appelant menteur, drôle, gredin, et il m'aurait sans nul doute assassiné s'il n'en eût été empêché par un grand et vigoureux gaillard à qui, une heure auparavant, j'avais prêté, ou plutôt donné cinq dollars, moitié par peur, moitié par compassion pour sa misère.

» Le lendemain, je partis pour Houston, où je m'établis et où je prêchai les vieilles femmes, les enfants et les nègres, pendant que la population mâle blanche se grisait, jurait et se battait devant la porte de l'église. Un mois après mon ar-

rivée, un *constable* m'arrêta en vertu d'un mandat obtenu contre moi par ce vaurien de Meyer. Conduit devant le magistrat, je fus confronté avec ma partie adverse et avec cinq coquins de son espèce qui jurèrent tous qu'ils m'avaient vu prendre le portefeuille du général, que celui-ci avait oublié sur la table du comptoir de Tremont-House. Le magistrat dit que, par respect pour ma robe, il ne pousserait pas l'affaire jusqu'au bout; mais qu'il fallait que je restituasse immédiatement les deux cents dollars que Meyer disait que je lui avais volés, et que je payasse, en outre, cinquante dollars pour les frais. En vain protestai-je de mon innocence, on ne me laissa que l'alternative de payer ou d'aller en prison.

» Connaissant le caractère des gens au milieu desquels je vivais, sachant qu'aucun tribunal ne me rendrait justice, et réfléchissant qu'une fois en prison, on me prendrait non-seulement les deux cent cinquante dollars mais encore tout ce que je possédais, je pensai que le parti le plus sage était de me soumettre. Le jour même, je partis pour aller établir mon domicile dans une partie du Texas; mais je dus y renoncer. Les Texiens, ma foi, sont une vilaine engeance! » — « Et Meyer, dis-je, qu'est-il devenu?»

— « Oh! répliqua le prédicateur, c'est une autre histoire. Eh! bien, il retourna à la Nouvelle-Orléans, où, de complicité avec ses trois fils, il

assassina le caissier de la législature. Il s'enfuit avec vingt mille dollars, mais il fut rattrapé, jugé, condamné et pendu avec toute son intéressante progéniture, et le vieux bourreau nègre de la Nouvelle-Orléans eut l'honneur de faire, dans un seul jour, une étroite connaissance avec un général, un colonel, un major et un juge. »

— « Comment ! votre conversation n'est pas terminée ? s'écria, en bâillant, le docteur qui venait de s'éveiller. De quoi diable avez-vous pu parler pendant toute cette sainte nuit ? Eh ! mais, il fait jour. »

Ce disant, il tira sa montre, la regarda, l'appliqua à son oreille, pour voir si elle ne s'était pas arrêtée, et s'écria : Tiens ! il n'est qu'une heure et demie. Le prédicateur tira aussi sa montre et répéta : il est une heure et demie. Dans ce moment la brise fraîchit, et j'entendis le bruit sourd et lointain qui, dans l'ouest, annonce un tremblement de terre ou une *estampedo* de troupeaux de bétail sauvage et d'autres animaux. Nos chevaux aussi s'apercevaient de quelque danger, car ils étaient devenus furieux et faisaient tous leurs efforts pour rompre les lassos qui les attachaient.

« Debout ! criai-je, debout ! Gabriel, Roche, debout! debout! étrangers, vîte, sellez vos bêtes, notre salut est dans une prompte fuite ; la prairie est en feu et les bisons arrivent sur nous. »

Tous se levèrent vivement, sans dire une seule parole. Chacun sentait le danger de sa position. Nos chevaux furent sellés en un clin d'œil, et, une minute après, nous galopions impétueusement à travers la prairie, laissant la bride sur le cou de nos coursiers pour qu'ils pussent suivre leur instinct. Notre précipitation fut telle que toutes les couvertures, excepté celle de Gabriel, furent abandonnées ; les avocats ne pensèrent nullement à leurs sacoches, et le prédicateur oublia ses fontes et sa carabine.

Après une heure de course non ralentie, nous sentîmes la terre trembler derrière nous et entendîmes au loin un sourd mugissement accompagné de rugissements et de cris aigus ; l'atmosphère devint lourde et accablante ; des flammes, plus rapides que le vent, se firent voir à l'horizon, exerçant leurs ravages ; toutes les variétés des animaux les plus légers à la course passèrent à côté de nous avec la vélocité de la flèche ; les daims bondissaient au milieu des loups et des panthères ; des troupeaux d'élans et d'antilopes paraissaient et disparaissaient avec la rapidité d'un songe ; puis on voyait un cheval isolé ou un monstrueux bison. Notre anxiété était si intense que, bien que nos chevaux courussent de toute leur force, ils nous semblaient presque ne pas bouger.

L'atmosphère devint plus épaisse et la chaleur

plus accablante ; les rugissements résonnèrent de plus en plus forts à nos oreilles, mélangés de hurlements horribles et de cris stridents si fantastiques que nos chevaux arrêtaient d'eux-mêmes leur course impétueuse, et tremblaient comme s'ils eussent pensé que ces sons étaient surnaturels ; mais leur temps d'arrêt ne durait qu'une seconde, et ils repartaient plus furieux qu'auparavant.

Un noble cerf passa près de nous ; ses forces étaient épuisées, trois minutes après nous le vîmes, il était mort. Bientôt la masse des animaux plus pesants et moins agiles, bisons et chevaux sauvages pêle mêle, corps immense et sombre, de plusieurs lieues de front sur plusieurs lieues de profondeur, se rapprocha de nous en faisant un bruit semblable à celui d'un tourbillon Ils s'avançaient, foulant aux pieds et franchissant tous les obstacles, et n'étaient plus qu'à deux milles de nous. Nos chevaux étaient presque épuisés. Nous nous considérâmes comme perdus ; encore quelques minutes, et nous serions écrasés et réduits en poussière.

Dans ce moment, la voix sonore de Gabriel fut entendue ferme et impérieuse. Accoutumé depuis longtemps au danger, il l'affronta alors avec une indomptable énergie, et comme si dans de pareilles scènes il eût été dans son propre élément. « A bas de vos chevaux, cria-t-il ; que deux d'entre

vous les tiennent ferme; ôtez vos chemises, votre linge, tout ce qui peut brûler, vite, il n'y a pas une minute à perdre. Ce disant, il alluma de l'amadou dans le bassinet de son pistolet et mit le feu à tous les vêtements que nous lui jetions, puis, arrachant de l'herbe sèche et ramassant de la fiente de bison, nous les lancâmes sur le feu qui au bout de trois minutes fut parfaitement allumé.

La masse des animaux s'avança, et, à la vue de notre feu, poussa des rugissements de terreur et de rage. Elle ne se détourna, toutefois, pas comme nous l'avions espéré; elle s'avança, et déjà nous pouvions distinguer les cornes, les pieds et la blanche écume des bêtes furieuses; notre combustible tirait à sa fin et les flammes baissaient. Le prédicateur poussa un cri et s'évanouit. Les myriades fugitives s'avancèrent de plus en plus près, je pouvais voir briller leurs yeux sauvages, elles ne se détournaient pas, elles n'ouvraient pas un passage, elles s'approchaient toujours, messagères de mort, de plus en plus près, elles nous touchaient ! Mon cerveau se troubla, mes yeux s'obscurcirent, c'était plus que je ne pouvais supporter; je me jetai à terre en me couvrant le visage pour attendre mon sort.

Alors j'entendis une explosion, puis un rugissement si éclatant, si étourdissant, qu'on l'eût dit

poussé par dix millions de bisons. Je m'attendais à être incontinent broyé en pièces, mais la mort ne vint point, je sentis seulement trembler la terre, et entendis comme le sifflement d'un vent violent ; je levai la tête et regardai.

Gabriel, au moment critique, avait versé du whisky sur le feu ; la bouteille de cuir avait fait explosion en jetant une flamme vive comme celle d'un éclair ; les animaux s'étaient détournés du contact de l'ardente colonne de feu produite par le spiritueux en écrasant des milliers de leurs compagnons. Par devant et par derrière, tout autour de nous, notre vue ne rencontrait que la laine épaisse des énormes monstres ; dans toute la masse fugitive, il n'y avait d'autre interstice que la ligne étroite ouverte pour éviter notre feu. Si cette ligne se refermait, nous étions perdus. Nous restâmes dans cette dangereuse position pendant une heure ; mais la Providence veillait sur nous, et, après cette heure d'horrible attente qui nous parut une éternité, les colonnes s'éclaircirent peu à peu, et nous n'eûmes plus autour de nous que les animaux les plus faibles et les plus épuisés qui formaient l'arrière-garde. Notre premier danger était passé ; mais nous avions encore à échapper à un autre aussi imminent : les flammes s'étaient rapprochées de nous, toute la prairie sur nos derrières était en feu, et le terrible élément nous gagnait avec une vitesse effrayante.

Nous sautâmes en selle, et nos chevaux, qui avaient repris haleine et dont les forces étaient décuplées par la peur, eurent bientôt rejoint l'arrière-garde des bisons.

C'était un spectacle imposant! une mer de feu dans toute sa furie roulait en mugissant et en sifflant ses vagues ondoyantes et les précipitait vers nous plus rapides que la brise du matin. Si nous n'eussions pas échappé d'une manière si inattendue à un péril presque aussi terrible, nous eussions désespéré de notre salut et cessé les efforts inutiles, selon toutes les apparences, que nous faisions pour nous sauver.

Malgré la rapidité de notre course, le feu était sur le point de nous atteindre, quand nous nous aperçûmes qu'à un mille devant nous, les immenses troupeaux qui nous précédaient avaient rencontré une large et profonde crevasse et s'y précipitaient par milliers. Dans ce moment, le feu s'élança vers nous plus ardent et plus furieux qu'auparavant, comme s'il eût été déterminé à ne pas perdre sa proie, et, courbant ses vagues au-dessus de nos têtes, nous étouffa presque de chaleur et de fumée. Les quelques secondes pendant lesquelles nous continuâmes à éperonner nos chevaux furent des siècles d'angoisse : de notre vitesse dépendait notre vie; la crevasse devait être notre asile ou notre tombe; nous nous y précipitâmes, portés sur le dos de la masse descendante,

et ne nous arrêtâmes, privés de sentiment, qu'à une profondeur de cent pieds. Revenus à nous, nous découvrîmes que nous avions été sauvés de la manière la plus miraculeuse. Chose étrange ! chevaux et cavaliers n'avaient éprouvé aucun dommage sérieux. Nous entendîmes, au-dessus de nos têtes, le sifflement et le pétillement du feu, et contemplâmes avec terreur les flammes qui mugissaient le long du bord du précipice, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, comme si elles voulaient bondir à travers l'espace pour anéantir tout ce qui avait vie dans ces solitudes occidentales.

Notre chute avait été amortie par les animaux qui avaient sauté une seconde avant nous, et par un monceau de plusieurs milliers de cadavres sur lequel nous étions tombés comme sur un coussin; nous nous dégageâmes, ainsi que nos chevaux, avec quelque difficulté, et, descendant la montagne de cadavres, parvînmes à atteindre un endroit où le terrain était libre. Il s'élevait de quelques pieds au-dessus de l'eau du torrent qui coulait au fond du ravin, et offrait à nos chevaux un magnifique pâturage d'herbe bleue; mais les pauvres bêtes étaient trop terrifiées et trop exténuées pour songer à manger, elles s'étendirent par terre dans un état de débilité qui faisait peine à voir.

Nous nous aperçûmes que la masse des fuyards était parvenue à gravir un peu plus bas le versant

opposé du ravin, et comme la terre et les rochers tremblaient toujours, nous connûmes que l'*estampède* n'avait pas cessé, et que les millions de fugitifs avaient repris leur course impétueuse. De fait, le danger durait toujours, car le vent était très-fort et chassait de grandes flammèches par-dessus notre tête, jusqu'au bord opposé où les herbes sèches et les buissons ne tardèrent pas à s'embrâser. L'élément destructeur, ayant franchi la crevasse, continua sa poursuite.

Nous nous félicitâmes de nous trouver en lieu sûr et remerciâmes le ciel de notre miraculeuse évasion, et, étant alors à l'abri de tout danger immédiat, nous allumâmes du feu et nous régalâmes de la chair d'un jeune bison dont tous les os avaient été fracturés en mille éclats (1).

(1) J'ai dit au hasard qu'avant de nous arrêter sur les cadavres des animaux, nous étions descendus de plus de cent pieds dans l'intérieur de la crevasse. Celle-ci avait bien certainement deux cent cinquante à trois cents pieds de profondeur à l'endroit où nous nous y précipitâmes; cela donnera au lecteur quelque idée de l'immense quantité de cadavres, principalement de bisons, qui y étaient amoncelés. Je pense que ce monceau avait été formé par les corps des animaux qui étaient à la tête de la colonne, et qu'il amortit la chute de ceux qui suivaient comme il amortit la nôtre. Le sommet du monceau était tellement pilé qu'il formait une espèce de compote.

CHAPITRE XXIX.

Nous restâmes deux jours dans notre asile pour rétablir nos forces et celles de nos chevaux ; enfoncés ainsi dans les entrailles de la terre, nous étions à l'abri de la fureur des éléments. Le second jour, nous entendîmes d'effrayants coups de tonnerre et sûmes qu'il y avait un orage qui éteindrait le feu ; mais nous ne nous inquiétâmes nullement de ce qui se passait au-dessus de nous.

Nous avions des vivres et de l'eau en abondance ; nos chevaux se rétablissaient rapidement, et malgré les horribles dangers que nous venions de courir, nous nous amusâmes beaucoup des lamentations du prédicateur, qui, en se rappelant la destruction de ses chemises, oubliait les devoirs de sa profession, et jurait comme un païen contre le Texas et les Texiens, contre les prairies, les bisons et le feu. Le dernier évènement avait produit une si profonde impression sur son esprit qu'il préféra greloter toute la nuit sur le bord du torrent, plutôt que de dormir confortablement auprès de notre feu. Quant à manger la nourriture délicate qu'il avait devant lui, il ne fallait pas lui en parler ; il la suçait, mais il ne pouvait ni la mâcher ni l'avaler, son estomac et ses dents refusaient de remplir leurs fonctions sur la viande abhorrée, et il déclarait solennellement que jamais, au grand jamais, et dût-il mourir de faim,

il ne mangerait plus de bœuf, de vache, de veau, sauvage ou domestique.

Un des avocats faisait aussi entendre des plaintes bruyantes; car, quoique né aux États-Unis, il avait beaucoup de sang irlandais dans les veines, et il ne pouvait se consoler du sacrifice que Gabriel avait fait du whisky. Une si bonne liqueur! s'écriait-il à chaque instant, la meilleure liqueur qui fût jamais venue dans cette terre d'abomination; être ainsi jetée à la face de ces sales bisons! Que le diable les emporte! Eh! *monschir* Owato-Wanisha, drôle de nom tout de même, veuillez me-passer une autre tranche du gibier. Du diable si je n'ai pas cru pendant un moment que c'était après la liqueur que les brutes couraient si impétueusement.

Dans la matinée du troisième jour, nous nous remîmes en route, et, descendant le courant d'eau pendant quelques milles, en marchant sur des milliers de cadavres que le torrent, alors écumant, ne pouvait pas emporter, nous entrâmes sur le sentier tortueux que les *estampedos* avaient pris, et, comme la pente en avait été adoucie par le passage des milliers de fugitifs, nous nous retrouvâmes avant midi au niveau de la prairie. Quel lugubre et désolant spectacle! Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, la terre était nue et noircie; pas un brin d'herbe, pas un buisson n'avait échappé à la terrible conflagration; des

milliers de corps de daims, de bisons et de mustangs, à demi-brûlés, couvraient le sol dans toutes les directions.

L'horizon, devant nous, était masqué par un renflement âpre et élevé de la prairie vers lequel nous ne pûmes nous avancer que très lentement, tant le sol était encombré de cadavres brûlés de toutes sortes d'animaux.

Arrivés au sommet de la crête, nous nous aperçûmes que nous étions à une des sources de la rivière Trinité. C'était une espèce de lac oblong, large d'un mille, mais ayant très peu de profondeur. En traversant cette belle nappe d'eau transparente, le fond nous en parut comme émaillé d'or et de cristaux de diverses couleurs. Cette découverte mit dans tout son jour l'élasticité caractéristique du naturel américain, et suggéra au docteur l'idée d'une spéculation. « Il n'irait pas à Édimbourg; c'était absurde. Il y avait là une fortune toute faite; il formerait à New-York une compagnie qu'il appellerait la Société de l'or, des émeraudes, des topazes, des saphirs et des améthystes; le capital social serait d'un million de dollars, divisé en dix mille actions de cent dollars chacune. Au bont de cinq ans, il serait l'homme le plus riche du monde; il bâtirait dix villes sur les bords du Mississipi, et donnerait pour rien de la poudre et du plomb aux Comanches, afin qu'ils pussent débarrasser la terre des Texiens et des

bisons. » Il ne cessa de parler que lorsque nous eûmes atteint l'autre côté du lac. Là, il nous fallut franchir une chaîne de petites collines, dont l'étroit sommet était couvert de buissons verts, récemment brisés et foulés aux pieds. Les troupeaux fugitifs avaient passé par cet endroit, et les eaux du lac de la Fée, car c'est ainsi que nous le baptisâmes, avaient opposé de ce côté une barrière au feu. Une demi-heure après, nous sortîmes du couvert, et le spectacle le plus étrange et le plus extraordinaire se présenta à nos yeux.

Sur une riche et belle prairie, verte et rouge, dont les teintes étaient variées par le trèfle sauvage, la rose et le prunier, gisaient, à perte de vue, des centaines de milliers d'animaux de toutes les espèces : les uns léchant tranquillement leurs membres fatigués, les autres allongeant le cou sans se lever pour brouter l'herbe qui était autour d'eux. La vue était belle au delà de toute description, et rappelait les gravures de la création qu'on trouve dans les vieilles Bibles. Des loups et des panthères étaient couchés à quelques pas seulement d'un petit troupeau d'antilopes ; des bisons, des ours et des chevaux, étaient pêle-mêle, tous hors d'état de bouger de l'endroit où ils étaient tombés d'épuisement et de fatigue.

Nous passâmes près d'un grand jaguar, qui regardait d'un œil farouche un jeune bison couché à dix pieds de lui ; en nous voyant, il tenta de se

lever; mais, complètement impuissant, il plia son corps de manière à former un cercle, cacha sa tête sur sa poitrine, sous ses énormes griffes, et poussa un sourd rugissement, moitié menaçant, moitié plaintif. Si nous avions eu de la poudre à perdre, nous aurions bien certainement débarrassé les graminivores d'un grand nombre de leurs carnivores voisins; mais nous étions sur le point d'entrer dans une région célèbre par les déprédations des Texiens et des bandes libres des Buggles, et chaque charge de poudre tirée inutilement était une chance de moins en cas de combat.

Comme nos chevaux avaient alors besoin de repos, nous les dessellâmes, et les pauvres bêtes se régalèrent mieux qu'elles ne l'avaient fait depuis longtemps. Il nous restait une bonne provision de bison froid, et nous nous en félicitâmes, car nous éprouvions de la répugnance à égorger aucune des pauvres créatures pantelantes qui nous entouraient.

Tout près de nous se trouvait un cerf magnifique, pour lequel je me pris aussitôt d'amitié. Complétement épuisé, il ne pouvait pas même se mouvoir de quelques pouces pour atteindre l'herbe voisine, et, à sa langue desséchée, on voyait combien il souffrait de la soif. J'arrachai deux ou trois poignées de trèfle et les lui présentai; mais ce fut inutilement qu'il tenta de les avaler.

Il y avait une mare à une vingtaine de mètres de distance; je pris le bonnet fourré du docteur, et, après l'avoir rempli d'eau, revins vers le cerf. Que d'expression dans son regard! que de beauté dans ses yeux! je lui jetai d'abord quelques gouttes d'eau sur la langue, puis je lui mis sous le nez le bonnet dont il eut bientôt avalé le contenu. Mes compagnons, également émus de compassion, transportèrent auprès de la mare tous les jeunes faons qu'ils purent trouver dans le voisinage, afin de les mettre à même de rétablir leurs forces et de s'enfuir avant que les loups ne pussent les attaquer.

Quand je présentai au cerf un second bonnet rempli d'eau, le reconnaissant animal me lécha les mains, et, après avoir bu, essaya de se lever pour me suivre; mais, la force lui manquant, ses regards restèrent toujours fixés sur moi pendant que j'allais et venais. Qu'ils étaient éloquents! je pouvais comprendre ce qu'ils voulaient dire; qu'on ne me parle pas de la supériorité de l'homme : l'homme est ingrat comme une vipère, tandis que le cheval, le chien et beaucoup d'autres animaux qu'on dit dépourvus d'âme, n'oublient jamais un bienfait.

Je ne savais ce qu'étaient devenus nos trois avocats qui avaient erré au loin sans leurs carabines, et dont l'absence durait depuis plus de deux heures; j'étais sur le point de proposer d'al-

ler à leur recherche, quand nous les vîmes arriver avec leurs couteaux, leurs tomahawks et leurs vêtements tout couverts de sang. Ils revenaient d'une croisière contre les loups dont ils avaient tué un si grand nombre qu'ils ne pouvaient plus remuer les bras.

Le lecteur confortablement assis dans son fauteuil ne saurait comprendre toute la haine du voyageur de la prairie contre les loups : en apprenant quelle avait été l'occupation de nos trois champions du désert, nous résolûmes de camper pour la nuit à l'endroit où nous étions, afin de détruire le plus grand nombre possible de ces requins de prairie. Exténués comme ils l'étaient, il n'y avait aucun danger à les attaquer. Nous resserrâmes nos ceintures, mîmes nos pistolets en état, en cas qu'une panthère, revenue à elle, voulût nous assaillir, et partîmes pour notre expédition. Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs jaguars d'un aspect farouche que nous ne jugeâmes pas prudent d'attaquer, et que, par conséquent, nous laissâmes en paix. Peu après, une troupe compacte de loups donna une occupation suffisante à nos couteaux et à nos tomahawks.

Dire combien de ces détestables bêtes nous tuâmes, me serait impossible. Le carnage ne cessa que lorsque les forces nous manquèrent et que nos tomahawks furent tellement émoussés qu'ils étaient hors de service. En quittant le théâtre du

massacre, nous eûmes à traverser une mare de sang dans laquelle nos pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville, et les bêtes qui n'étaient pas tout-à-fait mortes poussèrent de si horribles hurlements que les daims et les élans épouvantés, cherchaient de tous les côtés à se lever pour s'enfuir (1). Nous avions employé quatre heures à notre œuvre de destruction, et quand nous retournâmes au camp, nous étions accablés de fatigue et mourants de faim. Roche avait tué un ourson que le docteur écorcha et fit cuire, pendant que nous faisions notre ronde pour voir comment allaient nos protégés. Tous ceux qui avaient été transportés auprès de la mare étaient si bien rétablis qu'ils paissaient çà et là, et qu'ils s'éloignèrent en bondissant quand nous essayâmes de nous en approcher. Mon cerf paissait aussi; mais il me permit de le caresser comme si nous eussions été de vieux amis, et il ne nous quitta que le matin suivant, au moment même de notre départ.

Le docteur nous appela pour notre repas du soir auquel nous fîmes honneur; le disciple d'Esculape unissait à un merveilleux talent culinaire la connaissance de quelques plantes, communes

(1) Le loup de prairie est un tout autre animal que le loup ordinaire ainsi que le lecteur le verra, quand je décrirai les animaux qu'on trouve dans la Californie et dans le Texas.

dans les prairies, qui peuvent donner, même à la chair de l'ours, le goût le plus savoureux et le plus aromatique,

Les éloges que nous fîmes de son habileté le mirent de si bonne humeur et l'enorgueillirent tellement qu'il ne fut plus question de la société d'or, d'émeraudes, de topazes, etc. Il jura qu'il renoncerait à la lancette pour entrer comme cuisinier chez quelque bon vivant, ou pour aller préparer les aliments des pères de quelque couvent mexicain ; il se vanta de pouvoir cuire la vieille femme la plus coriace de manière à ce que sa chair parût aussi tendre, aussi blanche et aussi savoureuse que celle d'un poulet de printemps ; mais, sur ma proposition de l'envoyer comme cuisinier chez les Cayugas, dans le Texas occidental, ou chez les Indiens clubs du Colorado de l'ouest, il abandonna son projet et en fit d'autres qui avaient pour but la régénération des aborigènes de l'Amérique.

Après notre souper, nous menâmes nos chevaux au lac pour les abreuver et les faire baigner. Cette tâche accomplie, nous cherchâmes un repos dont nous avions le plus grand besoin, mais que nous étions condamnés à ne pas goûter; car, à peine avions-nous fermé les yeux, qu'une averse épouvantable tomba sur nous et nous trempa jusqu'aux os en moins de cinq minutes. Le lecteur doit se rappeler que, sauf Gabriel, nous avions

tous laissé nos couvertures à l'endroit où nous nous étions aperçus que la prairie était en flammes. Nous n'avions donc rien pour nous couvrir et nous garantir du froid, car la violence de la pluie était telle que nous ne pouvions pas tenir notre feu allumé. Ce fut assurément une bien vilaine nuit. Cette averse, toutefois, sauva les animaux altérés et haletants aux souffrances desquels nous avions pris tant d'intérêt. Pendant toute la nuit, nous entendîmes les daims et les antilopes trotter et fuir vers le lac; deux ou trois fois les rugissements lointains des panthères nous annoncèrent que ces terribles animaux quittaient notre voisinage, et les grondements furieux des loups nous apprirent que s'ils n'étaient pas assez forts pour courir, ils l'étaient assez pour ramper et faire leur proie de leurs propres morts. On a prétendu que les loups ne se mangent pas entre eux; c'est une erreur, car je les ai souvent vu s'attaquer, se déchirer et se dévorer les uns les autres.

Le soleil parut enfin et dissipa les ténèbres et les nuages de la nuit. Les daims, les élans et les antilopes avaient tous disparu. Mon cerf était resté; je pris une poignée de sel dans mes sacoches et la lui donnai. Un petit nombre de mustangs et de bisons s'étaient levés pour paître, mais la majeure partie de ces animaux étaient encore gisants et couvraient le sol à perte de vue. Quant aux loups, soit qu'ils eussent éprouvé une plus grande

fatigue, soit qu'ils fussent gorgés du sang et de la chair de leurs compagnons, ils paraissaient plus raides que jamais. Nous abreuvâmes nos chevaux, remplîmes nos gourdes, et, après avoir mangé de bon appétit un déjeûner de viande d'ours froide, nous nous remîmes en route pour nous réchauffer et sécher nos vêtements, car nous étions mouillés jusqu'aux os et engourdis par le froid.

L'état d'épuisement complet dans lequel j'ai dit qu'étaient les bêtes sauvages paraîtra peut-être étonnant au lecteur; mais je dois faire observer que, très probablement, le feu les avait chassées devant lui pendant des centaines de milles, en les forçant à courir avec une vitesse qui ne leur était pas habituelle, et que la peur seule pouvait leur donner. A en juger par l'état d'épuisement des animaux carnivores, le feu avait parcouru une distance de cinq cents milles; une panthère, un jaguar et même un élan, peuvent, sans être grandement épuisés, courir de toute leur vitesse pendant plus de deux cents milles.

Il va sans dire que tous les animaux, tels que les mustangs, les bisons, les daims, etc., n'avaient pas parcouru la même distance que l'incendie; ils s'étaient naturellement agglomérés à mesure que le feu s'avançait et avaient fini par former la prodigieuse masse que j'ai mentionnée, et il est très probable que des milliers d'entre eux avaient péri longtemps avant que les flammes n'atteignis-

sent l'endroit où nous étions campés. J'ai été, au reste, témoin dans d'autres occasions des efforts extraordinaires que peuvent faire les animaux quand ils sont sous l'influence de la peur. Dans une *estampede*, j'ai vu des bœufs chargés de leur joug parcourir soixante milles en quatre heures.

Nos chevaux étant complètement remis de leurs fatigues, nous partîmes gaillardement, par un beau soleil, et ne tardâmes pas à nous réchauffer et à sentir notre sang circuler librement dans nos veines. Après avoir cheminé environ six à sept milles, en longeant le bord de la masse de bisons gisante dans la prairie, nous fûmes arrêtés par un spectacle qui excita notre compassion : quatorze loups affamés, chancelants de faiblesse, attaquaient un superbe étalon noir, qui était si épuisé qu'il ne pouvait pas se remettre sur ses jambes ; son cou et ses flancs étaient déjà couverts de blessures, et son agonie était terrible. Or, le cheval est un animal trop noble pour ne pas trouver dans l'homme un protecteur contre de si sanguinaires ennemis ; nous mîmes pied à terre et expédiâmes tous les assaillants, et comme les blessures de notre protégé étaient incurables et qu'il serait devenu la proie d'une autre bande de ses ennemis, nous le tuâmes aussi d'un coup de carabine. Bien que ce fût un acte d'humanité, la destruction de ce noble animal jeta du sombre dans notre humeur, et le docteur s'en étant

aperçu jugea à propos de nous égayer par l'histoire suivante :

« Tous les amateurs d'huîtres de New-York connaissent parfaitement l'hôte le plus jovial du monde, le vieux Slick-Bradley, propriétaire du Franklin dans Pearl-Street. Quand vous irez à New-York, n'oubliez pas de lui faire une visite, et, si vous aimez un frais *sangaree*, un julep de menthe ou une savoureuse soupe d'huîtres, vous vous convaincrez que personne ne peut mieux les préparer que Slick-Bradley. De plus, son comptoir est commode, sa petite et active femme est propre et civile, et, si vous êtes disposé à faire une petite débauche, ses chambres particulières, au premier étage, sont aussi confortables que possible.

» Le vieux Slick est toujours de bonne humeur, toujours riant ; il est fier de sa cave, de sa maison, de sa femme, et surtout de l'enseigne qui pend devant sa porte, c'est-à-dire d'une tête jaune de Franklin peinte par quelque garçon bilieux qui s'est pris lui-même pour modèle en se regardant dans une glace.

» Or, Slick a tenu maison pendant plus de quarante ans, et, quoiqu'il ait réalisé une jolie somme ronde, il ne désire pas se retirer des affaires. Oh ! non ; jusqu'au jour de sa mort, il restera dans son comptoir, fumant ses havannes et jouant machinalement avec les deux portefeuilles déposés dans

les profondes poches de son gilet, l'un pour les billets de dix dollars et au-dessus, l'autre pour ceux de cinq dollars et au-dessous. Slick-Bradley est l'homme le plus indépendant du monde; il plaisante familièrement avec ses pratiques, et sait leur attraper d'autre argent que celui de leur écot en les provoquant à parier; car parier est la passion dominante de Slick: il pariera tout ce que l'on voudra, sur tout ce que l'on voudra. Contredites-le, et aussitôt les deux portefeuilles vous seront mis sous le nez. « Je le sais mieux que vous, » dira-t-il, j'en suis certain; que voulez-vous pa- » rier? cinq, dix, cinquante, cent? Fi! vous n'osez » pas parier; vous savez que vous avez tort. » Et avec un air de supériorité et de contentement de soi-même, il se promènera à longs pas sur son plancher bien lavé, en répétant : « Je le sais mieux que » vous. »

» Jadis Slick se vantait habituellement de n'avoir jamais perdu un pari; mais depuis un petit incident, qui fit rire tout New-York à ses dépens, il confesse qu'il a une fois trouvé son maître; car, quoiqu'il eût indubitablement gagné le pari, il avait payé plus de cinquante fois l'enjeu. Or, comme j'ai entendu raconter l'histoire par le jovial hôte lui-même, je vous la donne telle que je l'ai reçue, ni plus ni moins.

» Un jour, deux jeunes gens bien pimpants et habillés à la dernière mode descendirent de ca-

briolet et entrèrent au Franklin. Comme c'étaient de nouvelles pratiques, Slick les reçut avec ses plus gracieux sourires, les conduisit au salon n° 1, et, ne doutant pas que ce ne fussent des raffinés de Wall-Street, résolut de mettre tout en œuvre pour les contenter.

« On leur servit un dîner magnifique qui fut arrosé de diverses bouteilles de vieux vins et suivi de cigarres havanne première qualité, et le digne hôte calculait mentalement tous les *item* qu'il pourrait introduire décemment dans le compte quand il entendit le din-din de la sonnette. Il se hâta de monter au n° 1, et y entra en souriant.

» — Eh ! vieux Slik ! dit un damoiseau. Excellent dîner, par Jupiter, bon vin, délicieux cigarres. Abondance de chalands, eh ? »

» Slick cligna de l'œil, il était dans toute sa gloire, fier et heureux.

» — Il n'y a rien de tel qu'un bon dîner, reprit le damoiseau, n° 1 ; quelques gens ne mangent que pour vivre, ce sont des imbéciles ; je ne vis que pour manger, c'est la vraie philosophie. Allons, notre hôte, donnez-nous notre compte, et n'oubliez pas de le faire comme pour de vieilles pratiques, car nous avons l'intention de revenir souvent. — N'est-ce pas ? »

» Cette dernière partie de la phrase était adressée au damoiseau, n° 2, qui, les jambes confortablement étendues sur le coin de la table,

était occupé à se curer les dents avec sa fourchette.

» — Je reviendrai, pardieu! dit d'une voix traînante le n° 2; on dîne bien ici, diablement bien; il n'y manque qu'une chose, le champagne.

» — Eh mon Dieu! messieurs, s'écria Slick, pourquoi n'en avez-vous pas demandé? j'ai le meilleur qui soit dans toute la ville.

» — En vérité, dit le n° 1, vous avez du bon champagne? eh! bien, alors, apportez-nous-en une bouteille, et il faut que vous vous joignez à nous, apportez trois verres; par Jupiter! nous boirons à votre santé. »

» A son retour Slick trouva ses pratiques de très-bonne humeur et d'une gaîté si convulsive qu'ils étaient obligés de se tenir les côtes. Il se mit aussi à rire, sans toutefois rester oisif. Il déboucha la bouteille et présenta la liqueur pétillante aux deux jeunes gens qui prirent leurs verres, burent à sa santé, et se remirent à rire.
» — Et ainsi donc, vous perdîtes le pari? demanda le n° 2.

» — Oui, pardieu! je payai les cent dollars, et, qui pis est, tout le monde se moqua de moi. »

» Slick était très intrigué; les jeunes gens avaient ri et parlaient d'un pari dont il ignorait le sujet; il était très curieux de l'apprendre, et sachant par expérience que le vin ouvre le cœur et délie la langue, il tenta de découvrir le secret.

— « Pardon, messieurs, de la liberté que je prends : Auriez-vous la bonté de me dire le sujet du pari dont le souvenir vous met de si belle humeur ?

» — Je vous le dirai, s'écria le n° 1, et vous verrez comme j'ai été bête. Vous devez savoir qu'il est impossible de suivre le balancier de la pendule avec la main et de répéter : ici il va, là il va, juste au moment où il va et vient, quand on a autour de soi des gens qui parlent tout haut et qui vous troublent. Un jour, j'étais avec une réunion de joyeux compagnons dans une salle à manger où se trouvait une pendule pareille à celle qui est dans cette chambre; la conversation tomba sur la difficulté de dire : ici il va, là il va, pendant une demi-heure sans se tromper. Eh ! bien, je pensai que c'était la chose la plus facile du monde et je le dis; sur quoi on me défia de le faire. La conséquence fut un pari de cent dollars, et, étant convenus qu'on pourrait parler tant qu'on voudrait, mais qu'on ne me toucherait pas, je me plaçai devant la pendule et commençai mon : ici il va, là il va, pendant que quelques-uns de mes compagnons chantaient et que d'autres criaient et riaient. Eh ! bien, au bout de trois minutes, je compris que ma tâche était beaucoup plus difficile que je ne l'avais cru. Toutefois, j'allai toujours jusqu'à ce que j'eusse entendu quelqu'un dire : « Aussi sûr que je suis vivant,

voilà miss Reynolds qui se promène au bras de cet heureux coquin de Jenkins. Or, il faut que vous sachiez que miss Reynolds était ma bonne amie et Jenkins mon plus grand ennemi ; aussi me précipitai-je vers la croisée pour voir si ce qu'on disait était vrai, et, au même moment, un éclat de rire m'annonça que j'avais perdu le pari. »

» Slick, comme je l'ai dit, aimaît à parier ; de plus, il se piquait de posséder un grand empire sur lui-même et n'avait pas de maîtresse dont il pût être jaloux. Dès que le jeune homme eut fini son histoire, il arriva tout d'un coup au fait.

» Eh ! bien, dit-il, vous avez perdu le pari, mais cela ne prouve rien. Je pense comme vous que c'est la chose la plus facile du monde ; je suis sûr de pouvoir la faire pendant une demi-heure et même pendant une heure.

» Les jeunes gens se mirent à rire et répétèrent que c'était impossible, et l'hôte, dont la tête était alors échauffée, proposa, si ce n'était pas de sa part une trop grande liberté, de parier n'importe quelle somme qu'il le ferait pendant une demi-heure. Ils firent d'abord des objections : ils ne voulaient pas lui voler son argent ; ils étaient certains que toutes les chances étaient contre lui ; mais, sur ses instances réitérées, ils consentirent à parier vingt dollars, et Slick, se mettant face à face avec la pendule de son bi-

saïeul, commença à suivre le balancier avec la main en répétant : ici il va, là il va.

» Les deux jeunes gens découvrirent une foule de choses merveilleuses en regardant par la fenêtre : c'était d'abord un matelot qui avait assassiné une femme ; ensuite c'était la diligence qui venait de verser ; peu après, ils étaient sûrs que la boutique adjacente avait pris feu. Slick cligna de l'œil et sourit sans quitter sa position. Il était un trop vieux renard pour se laisser attraper par de pareils tours d'enfants. Tout-à-coup le n° 2 fit observer au n° 1 que le pari n'était pas bon attendu que les enjeux n'avaient pas été déposés, et tous les deux parlèrent en même temps à l'hôte. — Vous n'êtes pas assez rusés pour moi, pensa Slick, et, fourrant sa main gauche dans la poche droite de son gilet, il tira le portefeuille qui contenait les plus forts billets et le tendit à ses pratiques.

» Maintenant, dit le n° 2 à son compagnon, je suis sûr que vous perdrez votre pari, le gaillard est imperturbable, rien ne peut l'émouvoir. »

» Attendez un moment, je le ferai bientôt cesser, chuchota l'autre assez haut pour que Slick pût l'entendre. — Notre hôte, continua-t-il, nous nous en rapportons à votre honneur pour achever la demi-heure, nous allons maintenant causer un peu avec la bonne mistress Slick; ce disant, ils quittèrent la chambre sans fermer la porte. »

» Slick n'était pas jaloux; d'ailleurs son comptoir était plein de monde; c'était une ruse de ces messieurs qui étaient derrière la porte à l'observer; après tout, ce n'étaient que des novices, il leur gagnerait leur argent, il regrettait seulement que le pari ne fût pas plus fort. Vingt minutes s'étaient écoulées, quand le petit garçon de Slick entra dans la chambre. « Papa, dit-il, il y a en bas un monsieur qui vous demande. »

» Une autre ruse, pensa l'hôte; ils ont beau faire, ils ne m'attraperont pas : ici il va, là il va; ici il va, là il va, et comme l'enfant s'approchait de lui pour répéter sa commission, Slick lui donna un coup de pied... Va-t-en... ici il va, là il va.....

» L'enfant s'en alla en pleurant et retourna peu après avec mistress Slick, qui cria d'un ton colère : « Allons! ne faites pas la bête; le monsieur à qui vous avez vendu le lot de ville est en bas avec l'argent. »

» Ils ont beau faire, ils ne m'attraperont pas, se dit Slick à lui-même; et à tous les reproches de mistress Slick, il ne répondit que : ici il va, là il va; ici il va, là il va. A la fin, la longue aiguille marqua la demi-heure, et l'hôte, ayant gagné le pari, se retourna. « Où sont-ils? dit-il à sa femme.

— « Ils? De qui voulez-vous parler? répondit-elle.

— «Des deux messieurs, parbleu! »

— « Eh ! bien, ils sont partis depuis plus de vingt minutes. »

» Slick fut stupéfié. « Et le portefeuille? murmura-t-il convulsivement. »

» Sa femme le regarda avec un air d'ineffable mépris.

— « Comment ! imbécille, est-ce que vous leur auriez donné votre argent? »

» Slick découvrit bientôt qu'outre le prix des deux dîners, il avait perdu cinq cents dollars. Depuis cette époque, il ne parie plus qu'argent déposé, et en présence de témoins. »

CHAPITRE XXX.

Nous avions quitté les bisons depuis plusieurs jours, et nous cheminions alors vers l'est. Ayant laissé derrière nous les endroits fréquentés par les troupeaux sauvages, nous ne tardâmes pas à être exposés au tourment de la faim. De temps en temps nous rencontrions une poule de prairie, un dindon ou un serpent à sonnettes ; mais les daims et les antilopes étaient si timides qu'ils se tenaient toujours à plus d'un mille de nous, et que nous dûmes nous contenter de les voir folâtrer au loin.

Le sol était uni, et l'herbe, quoique courte, était excellente et richement émaillée d'une grande variété de fleurs. Le pays était superbe.

Nous avions pendant le jour un temps magnifique; mais, la nuit, le froid était excessif, la rosée abondante, et nous souffrions cruellement de la perte de nos couvertures. Le combustible nous manquait, et la fiente même des animaux était si rare que, durant sept jours, nous ne pûmes faire cuire que trois fois nos chétifs repas, et que quatre coqs de bruyère, produit de notre dernière chasse, furent mangés crus.

Vers le milieu du huitième jour, nous aperçûmes bien loin, au sud-est, une ligne sombre qui s'élevait au-dessus de l'horizon et s'étendait à perte de vue. Nous savions que c'était une forêt, et que nous y trouverions des vivres en abondance; mais vingt milles nous en séparaient et nous étions complètement épuisés. Dans l'après-midi, la faim nous réduisit presque au désespoir, et, pour comble de malheur, nous découvrîmes que l'approche de la forêt était défendue par un épais fourré de ronces et de poiriers épineux à travers lequel il faudrait s'ouvrir un passage. Cette forêt était, sans nul doute, le commencement de cette longue ligne de bois majestueux qui forment une barrière naturelle autour de la Louisiane, de l'Arkansas et du Missouri. En l'atteignant, nous nous rapprochions du terme de nos privations et de nos fatigues; en nous dirigeant vers le nord, au contraire, nous nous exposions à de nouvelles souffrances, attendu que la prairie unie et déserte

sur laquelle nous étions s'étendait jusqu'aux bords de la Rivière Rouge. Nous résolûmes, en conséquence, de forcer le passage, et, s'il le fallait, de nous ouvrir un chemin avec l'aide de nos couteaux et de nos tomahawks.

Nous poussâmes en avant jusqu'au coucher du soleil, et, arrivés à l'extrême bord de la barrière de poiriers, campâmes pour la nuit au bord d'une profonde rigole desséchée. Aller plus loin sans manger était impossible : l'aspect sauvage et hagard de mes compagnons, leurs yeux ternes et enfoncés, leurs visages amaigris, ne montraient que trop combien il était indispensable de se procurer promptement une nourriture plus substantielle que les fruits verts et fortement acidulés dont nous étions entourés. Nous tirâmes au sort, et le cheval du prédicateur fut condamné ; au bout de quelques minutes, il était écorché et une partie de sa chair distribuée.

La viande de jeune mustang est excellente, mais il en est bien autrement de celle d'un vieux cheval ruiné. Elle était aussi coriace que la gomme élastique, et plus on la mâchait plus elle s'élargissait dans la bouche. Un homme ne saura jamais ce qu'il peut manger s'il n'a pas jeûné pendant sept jours. Le jovial prédicateur, qui avait juré de ne plus toucher même à la viande de veau, attaqua avec furie les restes coriaces de son fidèle coursier.

Le matin suivant, nous nous dirigeâmes vers le sud, et, franchissant la rigole, entrâmes sur un sentier probablement pratiqué par les ours à travers les poiriers; mais, après avoir cheminé six à sept milles, notre marche fut arrêtée par une crevasse profonde et escarpée, bordée de ronces impraticables. Force nous fut de retourner en arrière, et, à midi, nous nous retrouvâmes à l'endroit d'où nous étions partis le matin.

Nous nous consultâmes alors pour savoir quelle direction nous devions suivre. Les avocats et Roche proposèrent de remonter un peu plus vers le sud et de renouveler notre tentative; mais Gabriel et moi, nous rappelant que dans la matinée du jour précédent nous avions passé un large cours-d'eau, sablonneux et peu profond, pensâmes que le parti le plus sage serait d'y retourner. Ce cours d'eau était évidemment un des affluents de la Rivière Rouge, et, comme il coulait vers l'est, nous étions persuadés qu'il traversait la crevasse et entrait dans la forêt.

Ce dernier avis prévalut, et, chacun de nous s'étant pourvu d'un morceau de viande de cheval, nous retournâmes immédiatement sur nos pas. Le prédicateur était à pied; je lui proposai à diverses reprises de monter alternativement mon cheval; mais il refusa toujours, disant qu'il était fatigué de chevaucher et qu'il préférait aller à pied. De fait, je n'ai jamais vu un meilleur mar-

cheur. Cet homme s'était évidemment trompé dans le choix de sa profession; car il aurait certes gagné plus d'argent comme coureur indien ou comme éclaireur, qu'il n'avait de chance d'en acquérir dans la profession qu'il avait embrassée, et à laquelle il n'était nullement propre.

Le lendemain, à midi, nous campâmes sur le bord de la rivière, et, bien que je n'eusse pas grand espoir de succès, j'y jetai ma ligne, après avoir amorcé mes hameçons avec des mouches et des sauterelles. A peine mes hameçons s'étaient enfoncés qu'on mordit à l'amorce, et grandes furent ma surprise et ma joie en tirant de l'eau deux grosses truites. Mes compagnons, appelés par mes cris, accoururent, et, pensant qu'un ou deux bons repas nous donneraient des forces pour mieux continuer notre pénible voyage, nous résolûmes de passer la nuit dans cet endroit. Par surcroît de bonheur, nous découvrîmes, un peu au-dessus de nous, une grande quantité de bois flotté, qui avait été laissé à sec sur le sable, et, dans un moment, nous fûmes tous occupés à préparer un joyeux festin. Gabriel étant le meilleur tireur partit pour la chasse; je continuai à pêcher; le docteur alluma du feu et se disposa à faire la cuisine; le prédicateur parcourut la prairie pour attraper des mouches et des sauterelles; les trois avocats transportèrent le bois. En moins de trois heures, je pêchai vingt grosses truites et une dou-

zaine de poissons-chats. Gabriel était revenu avec deux oies du Canada. Regaillardis par un repas abondant et un bon feu, nous reprîmes courage, et, pendant la nuit, nous dormîmes d'un profond sommeil et nous indemnisâmes de nos veilles et de notre froid passés.

Le matin suivant, après déjeuner, nous remplîmes nos sacoches du reste de nos provisions, et, comme les deux bords de la rivière étaient couverts de ronces, nous descendîmes le courant pendant dix milles ayant de l'eau jusqu'au poitrail de nos montures. Le prédicateur avait été obligé de monter derrière un des avocats, dont le cheval était grand et vigoureux, et bruyants étaient nos éclats de rire quand un de nos coursiers trébuchait dans un trou et entraînait son maître après lui. Nous continuâmes à cheminer dans le lit de la rivière pendant neuf autres milles, au bout desquels les ronces s'éloignèrent du bord et nous permirent de reprendre le terrain sec; mais à peine avions-nous marché une heure sur le rivage, que nous trouvâmes devant nous une chaîne de collines escarpées qu'il nous fallut gravir avec une fatigue inouïe, à pied, et en portant nous-mêmes nos armes et nos sacoches. Arrivés au sommet, nous vîmes au-dessous de nous une paisible et romantique vallée au milieu de laquelle serpentait la rivière alimentée par d'innombrables ruisseaux qui s'y jetaient de tous les côtés. Une frange d'ar-

bustes et de buissons du vert le plus foncé garnissait leurs extrêmes bord, tandis que ceux de la rivière étaient encadrés dans une étroite lisière d'arbres plus élevés et d'une pousse plus vigoureuse. La chaîne de collines que nous venions de gravir entourait la vallée et s'étendait jusqu'à la forêt.

Nous descendîmes en conduisant nos chevaux, et, en moins d'une heure, arrivâmes en bas sains et saufs; puis, trottant gaillardement pendant trois à quatre milles à travers la vallée, nous atteignîmes la lisière de la forêt, où nous campâmes près d'un petit ruisseau. Après une autre bonne nuit de repos, nous poussâmes en avant, au milieu d'une multitude de pins et d'érables les plus beaux que j'eusse jamais vus. Le gibier était devenu abondant: des dindons, des ours et des daims se faisaient voir à chaque minute, et, en nous avançant, nous aperçûmes des pistes d'ânes et de mulets et des empreintes de pieds d'hommes qui paraissaient toutes récentes. Cette vue nous fit oublier nos fatigues, et nous accélérâmes notre marche dans le doux espoir d'arriver promptement au terme de nos souffrances.

Tard dans l'après-midi, je tuai un daim très-gras. Nos chevaux étaient alors si fatigués et nos appétits si aiguisés que, malgré notre vif désir de suivre les pistes pour connaître quels étaient les voyageurs qui nous précédaient, nous résolû-

mes de nous arrêter pour la nuit. Je profitai de cette occasion pour me faire une paire de mocassins avec les sacoches, désormais inutiles, du prédicateur. Ce soir-là, nous fûmes d'une gaîté folle. Nous savions qu'on n'employait jamais les ânes dans de longs voyages, et les pistes de ces animaux nous faisaient penser que nous étions arrivés à un des nouveaux établissements de l'émigration occidentale. Nous comptions trouver le matin suivant, dix ou quinze milles plus loin, quelques loghouses (1) où nous pourrions nous procurer un autre cheval pour le prédicateur et renouveler nos munitions, car il nous restait à peine une demi-livre de balles entre nous tous. L'avocat jouissait d'avance du bonheur de remplir encore une fois sa gourde, et le docteur promettait de nous régaler de plats de son invention, dès qu'il aurait une poêle à frire. Nous avions la tête tellement montée qu'il était très-tard lorsque nous nous couchâmes pour dormir.

A environ deux heures du matin, je sentis comme un poids sur ma poitrine et j'ouvris les yeux. Je vis Gabriel, le doigt sur les lèvres pour m'enjoindre le silence. Il m'apprit à voix basse qu'une bande de brigands était dans le voisinage et avait déjà découvert nos chevaux.

N'emportant que nos couteaux et nos tomahawks, nous rampâmes silencieusement jusqu'à

(1) Maisons construite en troncs d'arbre.

une petite clairière de la forêt, et vîmes une vingtaine d'hommes campés sans lumière et sans feu, mais armés jusqu'aux dents. Trois à quatre d'entre eux semblaient parler avec chaleur. Favorisés par l'obscurité, nous approchâmes plus près et pûmes entendre toutes leurs paroles. « Ils dorment tous profondément, disait l'un, mais ils paraissent diablement raffalés; je suis sûr qu'ils n'ont pas un *cent* entre eux tous, et, à en juger par leurs vêtements, il y a parmi eux trois métis. — Et les chevaux? dit une autre voix. — Il n'y en a que sept, répliqua le premier interlocuteur, et, quoique harassées, ce sont de belles bêtes; on pourra en tirer un bon prix après les avoir mises au verd pendant trois semaines. — Eh! bien, il faut les prendre; sont-ils attachés? — Deux seulement. — Coupe leurs licous, et fais-les partir au grand galop, comme si quelque chose les avait épouvantés; de cette manière leurs maîtres n'auront aucun soupçon. — Pourquoi ne pas en finir avec eux tout d'un coup? nous aurions leurs selles. — Imbécille! et si c'était l'avant-garde du général Rusk, et si l'un d'eux s'échappait? Non. Demain, au lever du soleil, ils courront sur les pistes de leurs chevaux et laisseront derrière eux leurs selles et leurs sacoches; trois hommes resteront ici pour s'en emparer, et les canards (les voyageurs), une fois bien engagés dans la forêt, étant à pied seront complètement en notre pouvoir. »

La conversation devint alors générale, et Gabriel et moi revînmes vers nos amis aussi silencieusement que nous les avions quittés. Une demi-heure après, nous entendîmes nos chevaux galoper vers le sud, et Gabriel, étant allé de nouveau en reconnaissance, vit les brigands se diriger vers l'est, laissant en arrière, comme ils l'avaient projeté, trois de leurs hommes. Ceux-ci, après avoir discuté pendant quelques minutes sur la meilleure manière de s'emparer des selles et avoir bu copieusement dans un grand pot de grès, s'étaient enveloppés dans leurs couvertures et s'étaient glissés en rampant dans une espèce de terrier, creusé probablement par les brigands pour y cacher leurs provisions et le butin qu'ils ne pouvaient pas emporter.

D'après la conversation des trois drôles qui étaient restés, Gabriel conjecturait que le gros de la bande était allé à un lieu de rendez-vous sur le bord de quelque rivière, et que ceux qui avaient emmené nos chevaux n'iraient vers le sud que jusqu'à une distance d'environ six milles; arrivés là, ils traverseraient un petit courant d'eau pour nous faire perdre toute piste, et attendraient que nous nous fussions éloignés de notre camp pour venir rejoindre, par une autre route, leurs trois camarades restés en arrière. Gabriel pensait qu'il n'y avait que quatre hommes avec les chevaux.

Après nous être un peu consultés, nous réveillâmes nos compagnons, et, leur ayant expliqué l'état des choses, délibérâmes sur les moyens de déjouer le complot des brigands.

Nous débarrasser de nos trois voisins en les tuant à coups de carabine fut notre première idée; mais ayant réfléchi qu'ils connaissaient les localités mieux que nous, et que le bruit de nos armes à feu donnerait l'éveil à ceux qui avaient emmené les chevaux, nous adoptâmes un autre plan. Avant l'aube, je pris mon arc et mes flèches et parvins à gagner une position sûre à quelques mètres du terrier. Gabriel se cacha aussi derrière un buisson à mi-chemin entre le terrier et notre camp, et Roche et les cinq Américains, jouant admirablement leur rôle, jurèrent, de manière à être entendus, que leurs chevaux avaient été épouvantés par quelque bête fauve et s'étaient enfuis; puis, laissant leurs carabines, pour mieux tromper les voleurs, partirent sur les pistes en faisant le plus de tapage possible.

Dès qu'ils se furent éloignés, nos trois coquins sortirent de leur trou, et l'un d'eux s'armant de sa carabine alla, comme il le dit, voir si la côte était libre. Il revint bientôt avec deux de nos carabines et un tison enflammé, et les drôles, riant du succès de leur ruse, allumèrent du feu et burent un autre petit verre, après quoi, l'un d'eux se mit à préparer du café et les deux autres, ar-

més seulement de leurs couteaux, allèrent chercher les selles et les sacoches.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'ils étaient partis quand j'aperçus à moins de deux pieds de moi un énorme serpent à sonnettes. Depuis mon aventure chez les Comanches, cet animal m'inspirait une grande terreur. Mon alarme fut telle que je me précipitai hors de ma cachette, et que d'un seul bond je me trouvai à dix mètres du coquin qui soufflait tranquillement son feu et remuait son café. Il se leva imméditaement, fit deux pas en arrière, et, surpris d'une apparition aussi soudaine, étendit le bras vers un arbre contre lequel les carabines avaient été placées.

Ce mouvement lui coûta la vie, car, nullement désireux de recevoir sa balle ou de me prendre corps à corps avec un gaillard si vigoureux qu'il aurait pu aisément m'écraser la tête en la pressant entre ses doigts, je tirai sur lui; ma flèche, quoique rapidement lancée, lui perça le cœur, et il tomba raide mort. Je m'approchai en rampant de Gabriel, lui dit ce qui venait de se passer, et le quittai pour prendre position auprès des deux autres brigands que je trouvai occupés à visiter les sacoches et à mettre de côté ce qu'ils voulaient cacher pour leur propre usage.

Après avoir employé une demi-heure à cette visite, l'un d'eux mit trois selles sur sa tête, et ainsi chargé, s'éloigna à grands pas pour aller prendre

son café pendant qu'il était chaud. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on entendit le bruit d'une lourde chute ; c'était celle du voleur qui venait de partir et que Gabriel avait tué d'un coup de tomahawk. Le dernier brigand, en se chargeant des sacoches, jura contre son camarade qui avait des yeux pour ne pas voir et qui brisait les pommeaux des selles.

J'avais bandé mon arc et étais sur le point de viser, quand Gabriel passa près de moi, me fit signe de m'arrêter, se précipita sur le voleur et lui donna un coup de pied dans le dos au moment où il équilibrait les sacoches sur sa tête. Le coquin tomba, puis, se relevant, tenta de lutter, mais il dut céder à la prodigieuse force musculaire de Gabriel ; en un clin-d'œil, il fut étendu sur le dos, immobile et à moitié étranglé. Après lui avoir garotté solidement les pieds et les mains, nous le transportâmes à son terrier, mîmes à côté de lui les deux cadavres et notre bagage, et fîmes disparaître toutes les traces du conflit ; puis nous nous préparâmes à bien accueillir les voleurs de chevaux.

Le hasard nous favorisa. Pendant que nous buvions le café que nous avions conquis, nous entendîmes au loin le galop de plusieurs chevaux. Je saisis une carabine, et Gabriel, ayant préparé son lasso, se glissa derrière les buissons. Bientôt je vis mon cheval, qui, probablement, s'était dé-

barrassé de son cavalier, galoper vers le camp; après lui venait le cheval de Gabriel, monté par un des coquins qui, appelant les trois brigands, criait : « Arrête-le, Russy; Cartlon, arrête-le. » Dans ce moment, le lasso de Gabriel lui tomba sur les épaules, et il roula à terre comme frappé de la foudre. Il avait le cou brisé.

Ayant attrapé nos chevaux, nous les sellâmes, et prîmes nos carabines. Nos deux coursiers étant plus vites que les autres, nous espérions pouvoir nous emparer facilement des trois brigands qui restaient. Après une course rapide d'une demi-heure, nous rencontrâmes Roche et les Américains, qui avaient été aussi heureux que nous. Mon cheval avait rudement jeté contre un arbre le coquin qui le montait, et il s'était enfui; un des voleurs s'était mis à sa poursuite, et les deux autres, après avoir attaché leurs chevaux, étaient allés au secours de leur camarade. Nos gens les avaient alors surpris et garrottés.

Nous emmenâmes nos prisonniers, et, arrivés au terrier, découvrîmes que, loin d'avoir perdu par notre rencontre avec les brigands, nous avions, au contraire, acquis beaucoup d'objets dont nous avions le plus grand besoin. Un des avocats trouva dans le pot de grès assez de whisky pour remplir sa gourde; le prédicateur eut une autre carabine pour remplacer celle qu'il avait oubliée dans la prairie; les sacs à plomb et les poudrières des

trois voleurs de selles nous fournirent un bon approvisionnement de poudre et de balles, et, de plus, nous nous emparâmes de quatre couvertures vertes de Mackinaw et d'un sac de café moulu.

Nous remerciâmes la providence de nous avoir fait rencontrer ces coquins, et, après nous être reconfortés par un bon repas, nous continuâmes notre voyage en marchant vers le Sud. Les brigands, baillonnés, et les mains solidement attachées derrière le dos, étaient conduits par les trois avocats, au moyen d'une forte corde. Voyant qu'ils n'avaient aucune chance d'évasion, ils marchèrent gaillardement à côté des chevaux. Tout le jour durant, le prédicateur s'amusa à leur prêcher la probité et la morale.

Sur le soir, nous campâmes dans une de ces plaines, d'un mille de circonférence qu'on rencontre si fréquemment dans l'ouest. Les vingt milles que nous venions de parcourir, joints à la course forcée que nos bêtes avaient faite dans la matinée, les avaient complètement épuisées; de plus, ayant alors quatre hommes à pied, nous ne pouvions pas voyager aussi vite qu'auparavant. Nous allumâmes du feu, et donnâmes à manger à nos prisonniers. Deux d'entre eux, pieds et poings liés, furent placés au centre de notre cercle, et les deux autres, qui étaient tout meurtris de leur chute du matin, se couchèrent auprès du feu, enveloppés dans une couverture.

Bien que nous crussions n'avoir rien à craindre de ces drôles, qui étaient ou garrottés ou si faibles qu'ils pouvaient à peine se mouvoir, nous résolûmes de faire le guet, et, comme Gabriel et moi n'avions pas dormi la nuit précédente, Roche fut désigné pour la première faction.

Je me réveillai presque gelé, et, à ma grande surprise, je m'aperçus que notre feu était éteint. Je me levai pour voir ce qu'il en était des prisonniers. Ceux que nous avions placés dans notre cercle ronflaient bruyamment; mais les deux autres, dont les pieds n'avaient pas été garrottés à cause de leurs contusions, avaient disparu. Le factionnaire, qui était un des avocats, avait bu trop de whisky, et s'était endormi. Les voleurs avaient laissé la couverture; je la tâtai, et je m'aperçus qu'elle était encore chaude, et que par conséquent les coquins n'étaieut pas partis depuis longtemps.

Le jour commençait à poindre. J'éveillai mes compagnons. L'avocat, tout confus, s'excusa de la manière la plus humble, et, pour prouver son repentir, versa à terre toute la liqueur qui restait dans sa gourde. Dès que Gabriel et Roche furent levés, nous cherchâmes dans l'herbe les empreintes des pieds que nous ne tardâmes pas à trouver; elles nous conduisirent droit à l'endroit où nous avions laissé nos chevaux paître en toute liberté. Nous nous aperçûmes alors, pour la pre-

mière fois, que les chevaux qui étaient ferrés, et qui appartenaient aux avocats, avaient été déferrés la veille, pendant qu'ils étaient au pouvoir des voleurs.

Il était facile de voir, aux empreintes nombreuses disséminées dans toutes les directions, que les fugitifs avaient tenté, mais en vain, d'attrapper quelques-uns de nos chevaux. En suivant les empreintes un peu plus loin, nous arrivâmes à un petit ruisseau sablonneux où la piste était perdue, et, sur l'autre rive, nous vîmes, à notre grand étonnement, que, selon toutes les apparences, les voleurs avaient trouvé assistance dans le voisinage, et qu'ils s'étaient échappés sur un grand cheval américain dont l'amble était si léger, que l'empreinte de ses quatre fers était à peine marquée sur le sol. Il semblait aussi que l'animal était blessé, car l'allure était irrégulière, tantôt plus longue, tantôt plus courte, et, de temps en temps, elle déviait de deux à trois pouces de la ligne du corps.

Je crus d'abord que nous avions été découverts par une autre bande de brigands, et qu'ils étaient allés chercher du renfort pour nous écraser ; mais en examinant la piste avec plus d'attention, j'arrivai à la solution du problème. Je remarquai que dans les empreintes laissées par les fers, la place de la tête des clous, au lieu d'être concave était convexe ; d'où je conclus que les fers

n'étaient pas fixés avec des clous; et mes soupçons étant éveillés, je ne tardai pas à découvrir sur un endroit mou et sablonneux, à travers lequel la piste passait, que quelque chose avait traîné après le pied gauche de derrière, et je me convainquis que cette trace légère étoit celle d'un bout de ficelle. Un peu plus loin, je remarquai que dans les parties les plus molles du terrain, il y avait, à deux ou trois pouces en avant et en arrière de l'empreinte des fers, deux empreintes circulaires, que je reconnus être la marque du talon et de l'orteil d'un mocassin.

Le mystère était dévoilé. Nous n'avions pas visité nos prisonniers, et l'un d'eux avait, sans nul doute, conservé les fers enlevés aux chevaux. Ces fers sont très estimés dans ces districts, parce qu'on ne peut pas les remplacer. Ayant vainement tenté d'attraper quelques-uns de nos chevaux, les fugitifs avaient fait disparaître les traces qu'ils avaient laissées en passant le ruisseau, et avaient attaché les fers à leurs pieds avec de la ficelle; puis, s'étant mis en ligne, à la distance requise, ils étaient partis du même pied, imitant ainsi l'allure d'un cheval rapide.

Le tour n'était pas maladroit, et prouvait que les drôles n'étaient pas des novices; mais ils n'avaient pas encore acquis suffisamment le tact particulier que la vie sauvage peut seule donner. Des Indiens, à leur place, auraient mis des petits

morceaux de bois dans les trous des fers pour imiter les clous, et se seraient évadés.

Nous retournâmes au camp pour nous armer, et les avocats, désirant regagner notre confiance, demandèrent avec instance qu'on leur permît de poursuivre et de rattraper les fugitifs. Ils revinrent à midi, accablés de fatigue, mais ayant réussi. Les prisonniers furent alors attachés par la ceinture, pieds et poings liés, à un jeune pin que nous abattîmes à cet effet. Comme les chevaux des avocats étaient tout à fait rendus, nous résolûmes de prolonger notre halte jusqu'au lendemain. Plusieurs d'entre nous allèrent à la chasse des dindons et des faisans pour se procurer un ou deux jours de vivres. Je tentai, mais vainement, d'obtenir quelques renseignements des prisonniers; jamais ils ne voulurent répondre aux demandes que je leur fis, pour savoir de quel côté se trouvaient les établissements.

Vers le soir, pendant que nous étions à souper, nous reçûmes la visite d'une troupe de chiens, qui, s'arrêtant à dix mètres de nous, se mirent à aboyer avec fureur. Pensant d'abord qu'ils appartenaient à des brigands qui les avaient dressés à suivre les voyageurs, nous saisîmes rapidement nos armes, et nous préparâmes à combattre. Mais Gabriel ayant affirmé que ces animaux étaient d'une race particulière appartenant aux Cherokees, aux Choctaws, aux Creeks et à d'autres

tribus indiennes à demi-civilisées, établies sur la rivière Rouge, nous nous mîmes à crier et à tirer nos carabines pour guider vers nous les Indiens que nous présumions n'être pas loin de leurs chiens. Nous ne nous trompions pas, car peu de minutes après, quatre-vingt Cherokees s'élancèrent à travers le couvert et arrêtèrent leurs chevaux devant nous. Tout fut expliqué dans un moment.

Depuis longtemps, de nombreuses bandes de brigands ravageaient avec impunité les plantations situées au-dessus du grand coude de la rivière Rouge. Les habitants de l'Arkansas accusaient les Texiens qui, de leur côté, prétendaient que les pillards étaient des indiens; M. Yellt, gouverneur de l'Arkansas, s'étant plaint à Ross, chef des Cherokees; celui-ci avait répondu que les brigands étaient des Texiens et des hommes de l'Arkansas, et pour prouver son assertion, il avait ordonné à une bande de ses guerriers de courir le pays jusqu'à ce qu'elle eût pris les déprédateurs. Cette bande, après avoir suivi quelques pistes, avait rencontré celles des avocats et de leurs prisonniers, et, guidée par ses chiens, était arrivée à notre camp.

Nous lui livrâmes tous nos prisonniers, dont nous fûmes heureux de pouvoir nous débarrasser. Le chef ordonna généreusement à un de ses hommes de donner son cheval et sa selle au prédica-

teur; mais nous ne voulûmes y consentir qu'à condition que ce ne serait pas un don gratuit, et chacun de nous ayant versé dix dollars, nous payâmes l'indien qui, assurément, ne fit pas un mauvais marché.

Le lendemain matin, le chef Cherokee nous conseilla de nous diriger vers le sud, jusqu'à ce que nous fussions arrivés aux sources de la rivière Sabine. Marchant de là vers le nord ou vers l'est, nous étions sûrs d'atteindre, en peu de jours, la rivière Rouge, en traversant les établissements des nouveaux colons. Avant de nous quitter, les Indiens nous donnèrent des pipes et du tabac, dont nous avions le plus grand besoin, et, après avoir bien déjeuné, nous continuâmes notre voyage.

CHAPITRE XXXI.

Les Indiens Cherokees, avec quelques-uns desquels nous venions d'avoir une rencontre si amicale, sont probablement destinés à jouer un rôle important dans l'histoire future du Texas. Pendant ces dernières années, ils ont donné une leçon sévère au gouvernement Texien et à celui des États-Unis. Il est sans doute à la connaissance du lecteur que le cabinet de Washington a, très impolitiquement, éloigné de plusieurs États du midi, les tribus indiennes à demi-civilisées qui y rési-

daient, et qui étaient incontestablement la portion la plus honorable et la plus laborieuse de la population. Les Cherokees, les Creeks et les Choctaws, entr'autres, durent quitter leur pays, et on leur donna, pour s'y établir, le territoire situé à l'ouest de l'Arkansas, sur les rives septentrionales de la rivière Rouge.

Les Cherokees, au nombre de vingt-quatre mille, et les Choctaws de quinze mille, dès qu'ils furent arrivés dans leur nouveau pays, s'adonnèrent à l'agriculture, et comme ils avaient des capitaux, des esclaves et des bestiaux, leurs plantations de coton devinrent bientôt les plus belles de toutes celles qui existaient à l'ouest du Mississipi, et dernièrement, tout le coton récolté par les Américains et par les Texiens, dans un rayon de cent milles des établissements indiens, a été apporté à leurs moulins et à leurs presses pour être nettoyé et mis en balles avant d'être embarqué pour la Nouvelle-Orléans. Quelques années avant l'indépendance du Texas, plusieurs de ces Cherokees s'étaient établis comme planteurs sur le territoire Texien, et par leur bonne conduite et leurs talents agricoles avaient acquis de grandes richesses et s'étaient conciliés la bienveillance des tribus guerrières dont ils étaient entourés, telles que les Cashates, les Caddoes et même les Comanches.

Peu après la déclaration d'indépendance, le

gouvernement texien, pensant qu'il n'y avait pas une meilleure population dans les districts septentrionaux que celle des Cherokees, invita plusieurs autres centaines de ces Indiens à quitter la rivière Rouge et à venir se fixer au Texas, et pour les engager à accepter cette invitation, la première session du congrès leur offrit une concession de terre de deux à trois cents mille acres, à leur choix, et dans le district qu'ils préfèreraient. Ainsi sollicités, des centaines de riches planteurs cherokees émigrèrent au Texas avec leurs capitaux et leur bétail. Telle était la position des choses quand Lamar, homme tout-à-fait incapable de gouverner un état naissant, fut élevé à la présidence.

Sous son gouvernement, les Texiens, n'étant plus contenus par l'énergie et les sentiments honorables d'un Austin et d'un Houston, s'abandonnèrent à leurs dispositions naturelles, et commirent des actes de barbarie qui, s'ils eussent été fidèlement rapportés aux peuples civilisés de l'Europe, leur auraient fait effacer le nom du Texas de la liste des nations.

J'ai déjà raconté le massacre des Comanches à San Antonio et l'expédition contre Santa Fé, mais ces deux actes avaient été précédés d'un autre encore plus infâme.

Le nouvel établissement cherokee, dans le Texas, était florissant, quand la banqueroute des

négociants des États-Unis entraîna celle des planteurs. Des centaines de ces derniers s'enfuirent du Tenessée, du Mississipi, de l'Alabama et de l'Arkansas, et firent passer en contrebande dans le Texas leurs nègres et leurs biens meubles. N'osant s'établir trop loin vers l'ouest parce qu'ils craignaient les Mexicains et les Indiens, ils restèrent dans la partie orientale du pays dont les rivières, à cette époque, étaient les seules sur lesquelles on eût tenté de naviguer.

Ces nouveaux venus, toutefois, avaient à lutter contre bien des difficultés. Il leur fallait défricher la terre, bâtir des ponts, dessécher des marais et des étangs, et de plus, ils découvrirent qu'ils ne pourraient de sitôt entrer en concurrence avec les Cherokees qui, ayant été établis depuis plus longtemps dans le pays, et faisant déjà d'abondantes récoltes de maïs, de coton et de tabac, étaient en position de vendre leurs produits à la moitié du prix que le planteur blanc aurait désiré réaliser. Les Européens préférèrent naturellement s'établir auprès des Cherokees qui vendaient leur maïs à cinquante *cents* le boisseau, tandis que les Américains demandaient du leur, deux et quelquefois trois dollars. En peu de temps, le district cherokee se couvrit d'habitations, eut de bonnes routes, des ponts et des bacs sur toutes les rivières vaseuses, fut, en un mot, sous le rapport de la civilisation, en avant d'un siècle sur tous les

autres établissements du Texas oriental. Les planteurs, venus des États-Unis, représentèrent au gouvernement texien qu'il leur serait impossible de bâtir des villes si on n'éloignait pas les Cherokees, et pour donner plus de force à leur pétition, démontrèrent que le *minimum* du prix auquel on pourrait vendre la terre des Cherokees aux nouveaux colons qui viendraient des États-Unis, était de dix dollars l'acre. Ce dernier argument prévalut, et malgré l'opposition de deux à trois honnêtes gens, les avides législateurs attaquèrent la validité des actes passés pendant la dernière présidence. La concession faite aux Cherokees fut révoquée et on leur ordonna de quitter leurs plantations et d'évacuer le Texas.

Les Cherokees ne daignèrent pas répondre à cet ordre, et, connaissant le caractère des Texiens, ils n'essayèrent même pas d'en appeler à la justice et se préparèrent à repousser par la force toute attaque contre leurs propriétés. En les voyant aussi résolus, l'ardeur des Texiens se refroidit un peu, et ils offrirent aux Indiens de leur racheter leur terre à raison de douze *cents* par acre. Cette proposition resta sans réponse, et la terreur inspirée par les Cherokees était telle que probablement on ne les aurait jamais molestés sans un acte de la plus grande lâcheté de la part du gouvernement texien, et sans la coupable indifférence de celui des États-Unis.

Le prix de la main-d'œuvre était tellemant baissé dans l'Alabama, dans le Tenessée et dans les Arkansas, que des milliers d'individus avaient abandonné leurs fermes pour se faire voleurs de chevaux et contrebandiers de nègres. Beaucoup d'entre eux avaient voulu vendre le produit de leurs déprédations aux Cherokees qui, non-seulement n'avaient pas daigné trafiquer avec eux, mais les avaient punis sévèrement après les avoir jugés d'après leurs propres lois. Ces coquins conçurent des plans de vengeance qu'ils n'osèrent pas exécuter eux-mêmes. Connaissant l'esprit cupide de leurs compatriotes, ils répandirent partout le bruit que les Cherokees possédaient des richesses incroyables. La conséquence fut qu'à la première nouvelle du conflit survenu entre ces Indiens et les Texiens, il se forma dans tous les états occidentaux des bandes d'aventuriers qui, alléchés par l'espoir du butin, entrèrent dans le Texas et offrirent au congrès d'expulser les Cherokees. Des hommes honorables firent à ce sujet des représentations au gouvernemeut des États-Unis, mais on n'en tint nul compte, et les états occidentaux, probablement dans le but de se débarrasser de l'écume de leur population, encouragèrent l'entreprise de tout leur pouvoir.

Pendant quelques mois, les Cherokees défirent constamment leurs agresseurs, détruisirent leurs bandes à mesure qu'elles se reformaient, et les

traitèrent comme des voleurs de grand chemin ; mais ils étaient agriculteurs , la guerre les empêchait de cultiver leurs terres ; leurs ennemis , ne pouvant plus leur résister sur le champ de bataille, avaient adopté un système d'incendie et de pillages nocturnes plus désastreux qu'une guerre ouverte ; tant qu'il y aurait espoir de butin , les états occidentanx continueraient à écouler sur eux la lie de leur population ; toutes ces considérations déterminèrent les Cherokees à quitter le pays inhospitalier où ils se trouvaient. Ils brûlèrent leurs fermes , détruisirent leurs ponts , et , rassemblant leurs chevaux et leur bétail , retournèrent sur la rivière Rouge , au milieu de leur tribu. Les Texiens font grand bruit de leur campagne contre les Cherokees, et se vantent d'avoir chassé les Indiens de leur pays ; mais ce qu'ils se gardent bien de publier , c'est que la mort de chaque Cherokee a coûté la vie à vingt Texiens.

Depuis cette époque , les Cherokees , les Choctaws et les Creeks ont tenu plusieurs conseils, dont le but , bien certainement, n'était pas pacifique , et il est très probable qu'ils n'attendent qu'une occasion de se venger, et qu'ils finiront par exterminer toute la population du Texas oriental.

Le fait est qu'une forme démocratique de gouvernement est impuissante quand la nation est si complètement dépravée. Austin , le père de la

colonisation texienne, a quitté le pays, indigné de toutes les infamies dont il était témoin; Houston, qui s'était élevé à la présidence par son courage et par ses talents militaires, a manifesté l'intention de se retirer aux États-Unis, et d'y reprendre sa première profession d'avocat. Tel est dans ce moment l'état de démoralisation complète dans lequel se trouve le Texas. Le temps apprendra l'avenir.

CHAPITRE XXXII.

Nous étions alors entrés sur les établissements *blancs* de la rivière Sabine, et, à notre grand étonnement, nous découvrîmes que, loin d'arriver à la civilisation, nous nous en éloignions; les fermes des Wakoes, les champs bien cultivés des Paunis Pictes, leur nombreux bétail, et leurs confortables demeures indiquaient, certes, une société bien plus avancée que celle qui avait construit en troncs d'arbres et en boue les misérables chenils de douze pieds carrés, auprès desquels nous passions. Les habitants étaient en harmonie avec les habitations; tous les hommes étaient la vivante image de la méchanceté et de la misère; les femmes sales et couvertes de haillons qui cachaient à peine leur nudité; les bestiaux maigres et affamés, et les chevaux si faibles qu'ils ne pouvaient presque pas se tenir sur leurs jambes.

Où donc était la supériorité si vantée des Texiens sur la race indienne? Les individus dont nous étions entourés appartenaient-ils à cette classe d'êtres qui, n'osant résider sous la juridiction des lois, sont forcés de mener la vie des frontières, exposés à la famine et à toutes les horreurs de la guerre indienne? Nullement. Informations prises, nous sûmes que ces hommes des frontières étaient tous des membres plus ou moins éminents de la république texienne. L'un était général, l'autre colonel, plusieurs étaient orateurs de la chambre des représentants; parmi eux se trouvaient beaucoup de membres du congrès, des magistrats et des juges. Malgré leurs hautes dignités, nous ne pensâmes pas qu'il fût prudent de nous arrêter au milieu d'eux, et nous hâtâmes le pas, la carabine en travers du pommeau de nos selles. Dans le fait, ces magistrats et ces grands personnages jetaient des regards si avides sur nos chevaux et sur nos sacoches, que nous nous attendions à chaque instant à être attaqués.

Après une course rapide de deux heures, nous arrivâmes à un second établissement, qui contrastait de la manière la plus singulière avec le premier. Ici, toutes les maisons étaient propres et spacieuses, les granges et les étables vastes et commodes, et, dans les champs, bien clos et couverts d'un tapis vert de trèfle, paissaient des chevaux et des bestiaux magnifiques.

En voyant ce confort et cette abondance, nous sentîmes renaître notre confiance dans la civilisation; et remarquant, entre autres, une habitation entourée de jardins arrangés avec un certain goût, nous nous arrêtâmes et demandâmes l'hospitalité pour nous et nos bêtes. Trois à quatre jeunes garçons, vêtus très proprement, s'empressèrent de tenir nos chevaux, et un vénérable vieillard nous invita à lui faire l'honneur de nous asseoir à son foyer. C'était un Mormon, et il nous apprit que des centaines de fermiers appartenant à cette secte s'étaient établis dans le Texas oriental, à une courte distance les uns des autres, et que, si nous voyagions à travers les Arkansas, nous pourrions, si cela nous convenait, loger tous les deux jours à une ferme mormon jusqu'à notre arrivée sur la frontière méridionale de l'État de Missouri.

Nous résolûmes de profiter de ce renseignement, pensant que toutes les habitations mormons seraient aussi propres et aussi confortables que celle où nous étions; mais nous découvrîmes plus tard que nous avions été dans une grande erreur, car, pendant les quinze jours de marche que nous fîmes entre la Sabine et un endroit appelé Boston, nous nous arrêtâmes pour coucher ou pour dîner à six fermes mormons, et nous trouvâmes que, bien différentes de la première que nous avions

rencontrée, elles n'étaient rien moins que confortables et prospères. Une particularité, toutefois, attira notre attention, c'était que, pauvres ou riches, les planteurs mormons avaient tous de superbes chevaux et un bétail magnifique, et qu'ils avaient emmagasiné, dans leurs greniers et dans leurs granges, toute la récolte de la dernière année. J'appris plus tard que ces fermiers n'étaient que des agents à gages des chefs mormons, et que leur mission était de préparer les chevaux et les vivres nécessaires à une armée en campagne, au cas que Joe Smith et ses gens voulussent tenter une invasion en attaquant par l'ouést.

Un matin, nous rencontrâmes un constable texien qui allait arrêter un assassin. Il nous demanda l'heure qu'il était, *attendu qu'il n'avait pas de montre*, et nous dit que nous n'étions plus qu'à quelques minutes de distance d'une nouvelle ville nommée Boston. Nous regardâmes de tous les côtés, et ne vîmes aucun indice qui annonçât la proximité même d'un village. Ce ne fut qu'en sortant d'un marécage, que nous avions mis une heure à traverser, que nous découvrîmes entre les arbres un long bâtiment construit en troncs bruts de pin noir. En nous avançant, nous nous aperçûmes que l'espace entre les troncs (environ six pouces), n'avait pas été bouché, probablement pour que l'air circulât avec plus de liberté. Un

nègre, nu comme un ver, nous apprit que ce bâtiment était *Ambassador's Hall*, le principal et unique hôtel du Boston texien.

Deux cents mètres plus loin, nous vîmes une foule de gens qui se pressaient autour d'une autre construction du même genre, mais sans toit, et, pensant que nous étions arrivés à temps pour assister à un combat de coqs ou à une rencontre de boxeurs, j'allais éperonner mon cheval, quand mes camarades américains, plus au fait des manières et coutumes des naturels, me dirent que c'était la cour de justice. Comme nous n'avions rien à y faire, nous tournâmes la tête de nos chevaux vers la taverne, où les aboiements d'une meute de chiens affamés eurent bientôt attiré autour de nous toute une armée de Bostoniens.

Il est étrange que l'on donne le nom de ville à une maison en troncs d'arbre inachevée, mais telle est la coutume dans le Texas.

Tout individu possédant trois cents acres de terre appelle son lot une ville, et sa maison devient à la fois, la taverne, le bureau de poste, la cour de justice, la prison, la banque, etc., etc. J'ai connu un homme, près de la Rivière Rouge, qui avait obtenu du gouvernement un brevet de maître de poste et qui, durant les cinq années qu'il resta en place, n'eut pas une seule lettre entre les mains.

Cette manie d'appeler ville une seule habi-

tation est une maladie très commune dans les États-Unis, et cause bien des désappointements au voyageur.

Étant sur le territoire d'Iowa, je demandai une fois à un fermier le chemin de Dubugue.

« Vous êtes étranger, *je calcule*, répondit-il, mais n'importe, le chemin est bien facile ; écoutez-moi bien : après avoir traversé la rivière, vous prendrez la route militaire et la suivrez jusqu'à la prairie ; puis vous cheminerez vers l'est pendant vingt milles, et vous arriverez à la ville de Caledonia ; là, on vous donnera tous les renseignements nécessaires. »

Je traversai la rivière, et, ayant cherché la route militaire pendant une demi-heure sans pouvoir la trouver, je revins vers mon hôte. « Eh ! bon Dieu ! répondit-il, la route militaire est facile à reconnaître : les arbres sont flambés des deux côtés.

S'il me l'eût dit tout d'abord, je n'eusse pas été dans l'embarras, car j'avais vu un petit sentier tracé par le feu ; mais comme il m'avait annoncé une route militaire, je m'attendais naturellement à trouver une route qui méritât ce nom. Je poursuivis mon chemin, et entrai dans la prairie. Les rayons du soleil étaient très ardents, et je désirais abreuver mon cheval ; ce fut donc avec une vive satisfaction que j'aperçus à environ un demi-mille du sentier une misérable

hutte de seize pieds carrés. Au bout de quelques minutes, je fus devant la porte et attachai mon cheval à un poteau, sur lequel était une planche carrée ornée des deux côtés d'une espèce d'hiéroglyphes. En les examinant avec attention, je lus d'un côté : *Ice* (glace), et de l'autre, *Postoff.* Ce sera un Russe, un Suédois ou un Norwégien, pensai-je ; sachant qu'il y avait dans l'Iowa neuf à dix mille émigrants de ces nations. *Ice ! de la glace !* vraiment, c'est un régal qu'un voyageur trouve rarement dans la prairie, il doit coûter cher ; mais n'importe, j'en aurai à tout prix.

J'entrai dans la hutte, et vis au coin de la cheminée une femme malpropre et demi-nue, assoupie sur un escabeau. — « Avez-vous du lait? demandai-je en la réveillant. »

Elle me regarda et secoua la tête. Il était facile de voir qu'elle ne me comprenait pas. Elle m'apporta, toutefois, un pot de grès plein de whisky, un gobelet en corne et une cruche d'eau. — « Pouvez-vous donner un seau d'eau à mon cheval ? demandai-je encore. »

Elle se baissa, et, tirant de dessous le lit une jeune fille de quatorze ans, entièrement nue et dont la peau était aussi rude que celle d'un alligator, lui ordonna d'aller au puits avec un grand seau. Ayant ainsi pourvu aux besoins de mon cheval, j'adressai de nouveau la parole à mon

hôtesse « : Maintenant, ma bonne femme, donnez-moi de l'*ice.* — De quoi ? répondit-elle. »

Comme il me fut impossible de lui faire comprendre ce que je désirais, force me fut de boire mon whisky avec de l'eau presque tiède, et mon cheval s'étant rafraîchi, je payai et partis. Je cheminai durant trois autres heures, et, bien que je fusse sûr d'avoir parcouru deux fois la distance indiquée par mon hôte du matin, la prairie continuait à s'étendre à perte de vue et je n'apercevais pas la ville de Caledonia. Heureusement, je découvris au loin un homme qui chevauchait vers moi, et nous ne tardâmes pas à nous rencontrer. — « Combien y a-t-il d'ici à la ville de Calédonia ? dis-je. — Dix-huit milles, répondit le voyageur.

— » Est-ce qu'il n'y a pas une ferme sur la route? repliquai-je ; mon cheval est bien fatigué. »

Le cavalier me regarda avec étonnement. — « Eh mais! monsieur, vous lui tournez le dos ; vous l'avez passée depuis dix-huit milles. « Impossible, m'écriai-je , je n'ai quitté le sentier que pour abreuver mon cheval à une petite hutte. — Eh ! bien , c'était chez le génénl Hiram Washington Tippet ; c'est lui qui tient le *post-office* (le bureau de poste), et cette hutte est la ville de Caledonia. Je remerciai le voyageur, dessellai mon cheval, et bivouaquai à l'endroit où j'étais, riant de tout

mon cœur de la bévue que j'avais commise en demandant de l'*ice*, quand ce mot n'était que le complément et la dernière syllabe du *postoff* inscrit sur l'autre côté de la planche (1).

Mais, pour revenir à Boston et à sa cour de justice, comme c'était l'époque des assises, cinquante à soixante individus étaient venus de différentes parties du pays pour assister aux séances ou pour troquer leurs chevaux, leurs selles, leurs couteaux bowie, n'importe quoi ; car c'est surtout quand la justice fonctionne qu'un Texien aime à troquer, à escroquer, à jouer, à filouter, à se quereller sous son nez, pour montrer apparemment son indépendance de toute loi.

La cloche du dîner sonna peu après notre arrivée, et, pour la première fois de ma vie, je me trouvai à une table d'hôte américaine. Je fus aussi étonné qu'un Indien aurait pu l'être. Mes compagnons et moi n'avions pas eu le temps de nous asseoir et de choisir un plat que déjà tout disparaissait comme un songe. Un général, en face de moi, saisit une volaille et en détacha les ailes et les cuisses en un clin d'œil ; je pensais que c'é-

(1) Le substantif composé anglais *Post-office* signifie littéralement *poste–bureau*, et en bon français *bureau de poste* ; scindé comme il l'était sur l'écriteau de la hutte, il donnait: d'un côté, *Postoff* mot, qui n'a aucune signification en anglais et qui par sa terminaison ressemble à un nom d'homme russe, et de l'autre, *ice* glace. N. du T.

tait très poli à lui de découper pour les autres aussi bien que pour lui-même, et je m'attendais à lui voir passer le plat après s'être servi, quand, à ma grande surprise, je le vis garder tout ce qu'il avait coupé, et repousser au milieu de la table la carcasse de l'oiseau. Je n'étais pas encore revenu de ma surprise que son assiette était vide. Un autre s'empara d'un plat de raisins de renard, fruit que j'aime beaucoup, et j'espérais qu'après s'être servi, il me passerait le plat; mais il fut encore plus glouton que le général, car, mettant le tout dans une énorme cuiller en corne, il l'avala.

Tout le monde se leva de table, et mes compagnons et moi restâmes seuls, faisant piteuse mine et cherchant à apaiser notre faim avec quelques pommes de terre échappées à la voracité des commensaux. Nous appelâmes l'hôte et lui demandâmes quelque chose à manger; ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes obtenir une demi-douzaine d'œufs et autant de tranches de porc salé. Cette leçon ne fut pas perdue pour moi: plus tard, en voyageant dans les États-Unis, je me servis toujours avant de m'asseoir et ne m'inquiétai nullement de mes voisins. La politesse à table est et peut être pratiquée en Europe et chez les Indiens; mais, chez les Américains, elle exposerait à mourir d'inanition.

Après avoir dîné, nous allâmes, pour tuer le temps, à la cour de justice, et parvînmes à nous

placer dans un endroit d'où nous pouvions tout voir et tout entendre.

Le juge était assis sur une chaise dont il sculptait le châssis avec une telle ardeur qu'il semblait avoir entièrement oublié où il était; à sa droite et à sa gauche, une demi-douzaine de jurés sculptaient aussi les blocs carrés sur lesquels ils étaient accroupis. Juge et jurés avaient tous le cigarre à la bouche, et devant eux une bouteille de liqueur qu'ils caressaient de temps en temps. L'avocat, debout et parlant au jury, le demandeur, le défendeur, l'auditoire, tout le monde fumait. Les assistants, à cheval sur des bancs bas et parallèles longs de vingt pieds, et la tête tournée vers le juge, regardaient par-dessus les épaules les uns des autres, quand ils n'étaient pas occupés à sculpter le banc entre leurs cuisses et celles de leurs voisins. C'était un singulier coup d'œil; un Européen nouvellement arrivé aurait pu croire que l'assemblée était un club de sculpteurs en bois.

Ma revue des personnes terminée, je prêtai attention à la cause en jugement, et, comme j'étais précisément derrière le défendeur, je ne tardai pas à apprendre comment la justice était rendue dans le Texas, ou du moins dans le Boston texien. Le défendeur était le maître de poste du pays et vendait toute espèce de marchandises. Deux ou trois semaines auparavant, le fils du demandeur était entré dans sa boutique pour acheter du café,

du sucre et de la farine, et lui avait donné à changer un bon billet de cent dollars d'une des banques de la Nouvelle-Orléans. Le marchand avait rendu un billet de cinquante dollars et un autre de dix. Deux heures après, le jeune homme ayant troqué son cheval, sa carriole et vingt dollars contre une charrette et deux couples de bœufs, avait présenté le billet de cinquante dollars, qui avait été refusé, parce qu'il était faux. Le fils du demandeur était retourné chez le marchand et lui avait demandé un bon billet en échange du mauvais. Le marchand s'y était refusé, en disant: « Pourquoi l'avez-vous pris? je veux être damné si je vous en donne un autre. » Sur quoi, le jeune homme avait déclaré que c'était une infâme escroquerie, et le marchand lui avait lancé un poids en fer de neuf livres et l'avait tué sous le coup.

L'avocat qui plaidait pour le défendeur cherchait à prouver au jury que le meurtre ne devait être attribué qu'au hasard, attendu que le marchand n'avait lancé le projectile qu'en plaisantant, et pour effrayer l'homme qui l'insultait dans sa propre maison. Mais, chose étrange, on ne fit nullement mention du billet, bien que chacun sût parfaitement que le marchand l'avait donné, et qu'une partie de son commerce consistait à passer de faux billets à ses chalands inexpérimentés. Dès que l'avocat eut terminé la défense, le marchand,

invité par le juge à raconter comment la chose avait eu lieu, se leva:

« Eh! bien, dit-il, c'est justement comme on vient de le rapporter. Mon intention n'était nullement de faire du mal au drôle, quoiqu'il m'appelât escroc; je savais qu'il était en colère et ça m'était bien égal. Je lui dis seulement: « Comment osez-vous, monsieur? » et je lui lançai le morceau de fer seulement pour l'effrayer. Eh! bien, le polisson tomba comme un bœuf, et je pensai que c'était une farce. Je ris, et dis: « Finissez vos plaisanteries; » mais il était mort. Je pense que la machine aura rencontré en route quelque chose qui l'aura fait dévier contre sa tête; je ne voulais pas tuer le drôle, je veux être damné si je le voulais.»

Les jurés se regardèrent les uns les autres d'un air approbatif qui pouvait être traduit : Mort fortuite. Gabriel toucha le marchand sur l'épaule : « Vous auriez dû lui dire que vous vouliez seulement tuer une moustique sur la muraille. »

— « Fameuse idée! cria le marchand; je veux être damné, si ce n'était pas une moustique qui mangeait ma mélasse que je voulais tuer, après tout.»

Dans ce moment, un des jurés s'approcha du marchand, et lui parla à voix basse; je ne pus entendre ce qu'il lui dit, mais, quand il s'éloigna, les mots: Très bien, parvinrent à mon oreille. Après ce dispensateur de la justice, vint un autre, et tous les jurés eurent successivement un petit col-

loque confidentiel avec le prévenu. Le juge, daignant enfin laisser sa sculpture, vint aussi pour stipuler son marché, et le fit à haute voix :

« Avez-vous quelques bonnes selles, Fielding? la mienne est bien usée.

— » Oui, pardieu! j'en ai une superbe, garnie en drap bleu, avec des boutons d'argent, faite à Philadelphie ; prix de facture : soixante dollars.

— » Je m'en contente, répondit le juge, en retournant vers son siége. »

Dix minutes après, un verdict de meurtre involontaire fut rendu contre le défendeur, et le juge prononça un discours dans lequel il dit que le meurtrier avait été suffisamment puni par l'affliction qu'un tel malheur avait dû faire éprouver à une âme sensible et généreuse. La séance fut levée, et Fielding, probablement pour prouver la profondeur de son repentir et de ses remords, hurla trois vivats auxquels toute la cour répondit par un hourra. Le marchand, invité à régaler la compagnie, y consentit, et toute la bande se dirigea vers la taverne. Gabriel et moi restâmes en arrière. Il avait souvent tenté de me dissuader d'aller aux États-Unis et en Europe en me représentant que je serais probablement la dupe et la victime de prétendus amis. Il m'avait raconté beaucoup d'incidents de sa propre vie et de sa folle crédulité, qui lui avait fait perdre la position éminente qu'il occupait dans la société civilisée, et avait été la

cause de notre rencontre dans le monde occidental. Il me prédit que je serais déçu dans toutes mes espérances et que je ne recueillerais que déboires et désappointements. Il connaissait trop bien le monde, moi je ne le connaissais pas du tout, et je pensai qu'il ne voyait tout en noir que parce que son esprit était aigri. Il aurait voulu me persuader de retourner avec lui dans ma tribu, et de ne pas courir après des choses que je n'obtiendrais jamais. Il avait raison ; mais je fus obstiné. Il profita de cette occasion pour me donner une leçon.

« Vous venez de voir un échantillon de la justice dans ce pays soi-disant civilisé. Deux cents dollars, peut-être, ont fait absoudre un meurtrier, dix millions ne l'auraient pas fait chez les Shoshones. —Mais le Texas n'est pas l'Europe, répliqu'ai-je. — Non sans doute ; mais, en Europe comme au Texas, avec de l'argent vous pouvez tout faire, sans argent, rien. »

Dans ce moment, nous aperçûmes un homme enveloppé dans une couverture et appuyé contre un arbre. Il regardait le groupe qui se rendait à la taverne avec des yeux où on pouvait lire les sentiments les plus profonds de haine et de vengeance. Il ne nous vit pas, tant il était absorbé dans ses pensées. C'était le demandeur dont le fils avait été assassiné. Gabriel reprit : — « Observez cet homme ; c'était le demandeur, le père du jeune homme qui a été volé et assassiné d'une

manière aussi infâme ; ce n'est évidemment qu'un pauvre fermier, autrement l'assassin aurait été pendu. Il couve maintenant sa vengeance. La loi ne lui a pas rendu justice, il se la fera lui-même, et ce sera probablement cette nuit ou demain. Le crime est presque toujours produit par l'injustice, quatre-vingt-dix-neuf sur cent y sont poussés par l'impuissance de la loi. Ils souffrent une fois, puis agissent envers les autres comme on a agi envers eux. Cet homme a pu être jusqu'à ce jour un fermier bon, laborieux et hospitalier ; cette nuit, il sera un assassin ; dans une semaine, il aura rejoint les bandes libres et se vengera sur toute la société de l'injustice d'un petit nombre de coquins. »

Jusqu'alors je n'avais pas cru mon ami doué d'une grande pénétration, mais sa prophétie se réalisa. Tard dans la nuit, le père annonça son intention de retourner à sa ferme, et entra dans le dortoir commun de l'hôtel pour allumer un cigare : un regard lui apprit tout ce qu'il désirait savoir. Quarante individus endormis dans leurs couvertures étaient rangés le long des murailles, qui, ainsi que je l'ai dit, étaient faites en troncs d'arbres, espacés de cinq à six pouces. Parallèlement à la muraille, du côté de la cour, était couché le meurtrier Fielding.

Le père sortit de la chambre pour seller son cheval. Une heure après, on entendit la détona-

tion d'une carabine suivie des cris : à l'assassin ! au secours ! à l'assassin ! Tout le monde dans le dortoir fut sur pied dans un moment. On alluma des lumières et on vit le juge à genoux, les mains sur son derrière ; son voisin Fielding était mort, et la balle, qui lui avait traversé le dos et la poitrine, avait enlevé l'écorce des parties postérieures de cette colonne de la justice texienne.

Le premier moment de surprise passé, on résolut de poursuivre l'assassin, et on découvrit alors que le désir de se venger ne lui avait pas fait oublier la prudence. Tous les chevaux étaient détachés, et l'étable, la cour de justice, le comptoir et le magasin de spiritueux de la taverne, étaient en flammes. Pendant que les Bostoniens cherchaient à voler tout ce qu'ils pouvaient et que l'hôte battait ses nègres pour exhaler sa fureur, mes compagnons parvinrent à rattraper leurs chevaux, et, au point du jour, sans autre perte que la montre d'or du docteur, qui probablement lui avait été volée durant son sommeil, nous partîmes pour faire notre dernier jour de marche dans le Texas.

A notre départ, il ne restait du Boston texien que trois monceaux de cendres blanches et quelques troncs d'arbre à demi brûlés. J'ignore si cette importante ville a été reconstruite.

CHAPITRE XXXIII.

De Boston à la Rivière Rouge, il n'y avait qu'une vingtaine de milles; mais nous rencontrâmes tant d'obstacles sur notre route que cette courte marche fut la plus pénible que nous eussions faite depuis longtemps. Nous eûmes à traverser des marécages et des lagunes où nos chevaux s'enfonçaient à chaque pas, de sorte qu'à midi, après avoir cheminé pendant six heures, nous n'avions gagné qu'une douzaine de milles. Nous fîmes halte sur un petit tertre où le sol était sec, et, pour la première fois depuis notre départ, rompîmes le silence. Jusque là nous avions été tellement occupés à examiner le terrain devant les pieds de nos chevaux qu'aucun de nous n'avait prononcé une parole. J'avais cependant beaucoup de choses à dire à Gabriel et à Roche: nous devions nous séparer le lendemain, eux pour retourner vers les Comanches et les Shoshones, moi pour aller chez les Mormons et peut-être en Europe.

Mon cœur était gros, et il me fut impossible de rire des plaisanteries du docteur; je comprenais alors combien une longue habitude de vivre ensemble et de partager les mêmes privations et les mêmes dangers attache les hommes entre eux, et, plus le moment de la séparation approchait, plus je sentais croître ma tristesse.

Nos cinq compagnons américains avaient renoncé à leur projet de traverser les Arkansas avec moi. Ils avaient appris en route que plusieurs villes florissantes s'étaient récemment élevées sur le bord américain de la Rivière Rouge, et ils comptaient s'y établir ; le docteur spéculait déja sur les fièvres tierces et quartes de l'été suivant ; le prédicateur ne faisait que rêver d'une petite église bien propre et d'une femme douce et avenante ; les trois avocats pensaient sans cesse aux gras honoraires qui leur seraient payés par les riches planteurs de coton. Le lendemain donc je devais rester seul au milieu de gens moins hospitaliers que les Indiens, et faire au milieu d'eux un voyage de mille milles, à cheval, constamment sur les confins de la civilisation, et par conséquent exposé à des dangers de toute espèce.

Quand nous nous remîmes en route, Gabriel, Roche et moi restâmes un peu en arrière. — « Pensez-y à deux fois, pendant qu'il en est encore temps, me dit Gabriel, et, croyez-moi, contentez-vous de régner sur vos dévoués et affectionnés Shoshones ; laissez-là vos chimères et ne songez plus à fonder un empire occidental, ou, si vous voulez absolument en faire la tentative, ne cherchez pas le secours des hommes blancs. Qu'attendre d'eux et de leur assistance, sinon des prétentions exorbitantes et une immixtion indue dans nos affaires? Au bout de quelques mois d'or-

ganisation régulière, les Comanches, les Apaches et les Shoshones, vaudront les meilleurs soldats du monde civilisé, et parmi eux vous n'aurez pas de traîtres. »

Je sentis que ce qu'il disait était vrai, et pendant un quart d'heure je gardai le silence. « Gabriel, finis-je par répondre, je me suis maintenant trop avancé pour pouvoir reculer. Les plans que j'ai conçus n'ont pas pour but mon avantage personnel, mais celui des Shoshones et de toutes les tribus amies. J'espère vivre pour les voir une grande nation, et, en tous cas, la chose mérite d'être tentée. »

Mon ami secoua tristement la tête; il n'était pas convaincu, mais il connaissait mon caractère, et savait que toute représentation serait désormais inutile. Grâce à notre exubérance naturelle d'esprit, le moment de préoccupation qui suivit cet entretien ne fut pas de longue durée, et les cris bruyants du docteur ayant annoncé qu'il avait aperçu la rivière, nous éperonnâmes nos chevaux et eûmes bientôt rejoint notre compagnie. Nous étions alors sortis des marécages et entrés dans une avenue qui séparait deux champs de coton, et au bout de laquelle se trouvait la rivière qui, là, ne coulait pas limpide et transparente, sur un lit de roc et de sable, comme dans le pays des Comanches et des Paunis Pictes, où elle porte le nom de Colorado de l'ouest, mais

roulait des eaux rapides, fangeuses et rougeâtres.

Nous résolûmes de ne la traverser que le lendemain, de chercher une ferme, et d'y faire un joyeux festin avant de nous séparer. Un nègre nous apprit que l'endroit où nous étions s'appelait *la prairie perdue*, et qu'en suivant le cours du fleuve pendant dix minutes nous arriverions à la plantation du capitaine Finn. Cette nouvelle nous transporta de joie, car Finn était une célébrité, et la relation de ses étranges aventures dans le désert remplirait bien des volumes d'un vibrant intérêt.

Une hospitalité sans bornes étant le trait caractéristique de tous les planteurs de coton de la vieille école, le capitaine nous accueillit de la manière la plus cordiale. Ayant beaucoup voyagé lui-même, il connaissait les nécessités de la vie de voyage, et, avant de nous conduire à son habitation, il nous mena aux écuries où huit nègres intelligents prirent nos chevaux, les frottèrent devant nous, et leur donnèrent une litière de paille fraîche et une abondante ration de fourrage.

« Cela suffira jusqu'à ce qu'ils soient refroidis, dit notre excellent hôte ; ce soir, ils auront de l'avoine et de l'eau ; maintenant allons voir ce que la vieille peut nous donner pour souper.

Je dois faire remarquer ici que dans les États occidentaux le mari appelle toujours sa femme

la vieille, et la femme appelle son mari le vieux, n'importe quel soit l'âge du couple. J'ai souvent entendu des hommes de vingt-cinq ans charger leurs esclaves d'une commission pour la vieille qui, probablement, n'avait pas plus de dix-huit ans. Les enfants n'appellent jamais leurs parents autrement. « Combien y a-t-il d'ici à Little-Rock? demandai-je une fois à un petit marmot. Je ne sais pas, répondit-il, mais les vieux vous le diront. Quelques mètres plus loin, je rencontrai les vieux, c'étaient des jeunes gens dont le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans.

Au physique, mistress Finn était une grosse et grasse fermière, mais ses manières étaient celles d'une dame. Née dans le désert, fille et femme de hardis pionniers, elle n'avait jamais vu autre chose que des bois, des marécages, du coton et des nègres, et cependant la grâce avec laquelle elle nous accueillit, et le tact et la délicatesse qu'elle déploya en exerçant l'hospitalité, auraient fait honneur à la femme la mieux élevée de l'ancien monde. C'était la fille du fameux Daniel Boone dont le nom est passé jusqu'en Europe. Elle mit immédiatement à contribution son garde-manger, son poulailler et son jardin, et, à notre retour du moulin à coton, où notre hôte, dans son orgueil de fermier, nous avait conduits, nous trouvâmes sur une large table un repas qui aurait

pu rassasier cinquante des voraces Bostoniens que nous avions rencontrés le jour précédent à la table d'hôte.

Il me semble encore voir notre excellente hôtesse, dans cette glorieuse soirée, assise devant nous, et le visage rayonnant de plaisir en observant la rapidité avec laquelle nos assiettes se vidaient. Comme elle semblait heureuse quand nous faisions l'éloge de ses poulets, de son miel, et de son café ! Alors, elle découpait, découpait, remplissait nos tasses, et chargeait nos assiettes de toutes les friandises qu'on ne peut trouver que dans l'extrême ouest, telles que la queue de castor frite, la langue fumée de jeune bison, et le plat du gourmand par excellence, le *gombo* de la Louisiane. Son café aussi était exquis, car elle était une des personnes, en petit nombre sur le continent américain, qui savent le préparer.

Après le souper, le capitaine nous conduisit sous le portique de la maison, où nous trouvâmes suspendus huit hamacs aussi blancs que la neige; là, notre hôte tira d'un grand baquet plein de glace plusieurs bouteilles de madère que nous bûmes à petits coups, et avec d'autant plus de plaisir que Finn avait substitué à nos pipes de roseau et à notre mauvais tabac cavendish une boîte de vrais cazadores de la Havanne. Après toutes nos fatigues et toutes nos privations, c'était plus que confortable, c'était délicieux :

le docteur jurait qu'il voulait se faire planteur, le prédicateur demandait s'il n'y avait pas quelques veuves dans le voisinage, et les avocats s'informaient si les planteurs des environs n'étaient pas quelque peu chicaneurs. Mais à propos, j'ai dit que le capitaine Finn était une célébrité; quand nous fûmes un peu échauffés par le madère frappé à glace, nous le priâmes de nous raconter quelques-unes de ses merveilleuses aventures, et il y consentit volontiers car il aimait à parler de ses exploits passés, et ce n'était pas tous les jours qu'il avait un auditoire aussi nombreux. Comme les locutions qu'il employa ne pourraient être comprises que de ceux qui ont voyagé sur les frontières de l'extrême ouest, je rapporterai le peu dont j'ai conservé le souvenir à ma manière, en faisant, toutefois, observer que le récit perd beaucoup à être dit par un autre que Finn.

Pris dans sa première enfance par les Indiens, il avait été emmené au fond des forêts occidentales de la Virginie, et y était resté jusqu'à l'âge de seize ans. Une guerre ayant alors éclaté avec les Indiens il avait été repris par un parti d'hommes blancs. Jamais il n'avait pu découvrir ses parents, et il avait été recueilli par un bon quaker qui lui avait donné son nom, l'avait traité comme son propre enfant, et l'avait envoyé d'abord à l'école et ensuite au collège de Philadelphie. Mais la vie recluse et monotone de l'université

convenait peu au jeune homme, souvent il s'échappait, errait pendant des journées entières dans les forêts, et ne revenait que lorsqu'il y était forcé par la faim.

Il avait fini par retourner chez son père adoptif, qui, convaincu alors de la passion insurmontable de son protégé pour la vie solitaire des bois, craignit qu'au milieu du mouvement d'une grande ville et des entraves de la civilisation il ne fît que languir et dépérir. Le bon vieillard fut profondément affligé, car il avait espéré que le jeune homme, arrivé à l'âge où on sent le besoin de l'amitié, aurait été pour lui un compagnon affectueux et reconnaissant ; mais c'était un homme juste, et, ayant réfléchi que peut-être une année de voyage le guérirait, il fut le premier à en faire la proposition. Finn n'était pas ingrat; en voyant les larmes de son vénérable protecteur, il voulut rester pour le soigner jusqu'à la fin de ses jours; le quaker s'y opposa et le fit partir après lui avoir donné de l'argent, des armes et son meilleur cheval. On ne parlait alors dans les États orientaux que de Daniel Boone, et Finn avait lu avec avidité les aventures de ce hardi pionnier. Apprenant qu'il était dans ce moment sur les frontières occidentales du Kentucky et qu'il faisait ses préparatifs pour émigrer plus loin vers l'est jusqu'au cœur du pays indien, il résolut de se joindre à lui et de partager les dangers de son expédition.

La vie de Boone est si connue que le récit de cette expédition serait ici inutile ; je me contenterai de dire qu'arrivé dans le Missouri, Finn conçut et exécuta le projet de traverser seul les Montagnes Rocheuses et d'aller jusqu'aux bords de l'Océan-Pacifique. Chose étrange! il conserve à peine un souvenir de ce premier voyage qui dura onze mois.

Les animaux du désert n'avaient pas encore été épouvantés par l'homme ; on trouvait de l'eau deux fois par jour, la vigne poussait luxuriante dans les forêts, et les caravanes d'hommes blancs n'avaient pas encore détruit les bouquets de pruniers et de noisetiers sauvages qui croissaient dans les prairies.

Finn dit qu'il écoutait les chants des oiseaux, et observait les jeux des daims, des bisons et des chevaux sauvages dans une espèce d'existence rêveuse. Il imaginait entendre des voix dans les cours d'eau, dans le feuillage des arbres, dans les cavernes des montagnes ; son imagination exaltée conjurait quelques fois d'étranges et beaux esprits d'un autre monde, qui veillaient sur lui et l'endormaient chaque soir avec des parfums et au son de la musique.

J'ai rapporté ceci, à peu de chose près, dans les propres termes de notre hôte. Beaucoup de ses auditeurs ont souvent remarqué que, toutes les fois qu'il parlait de cette partie de sa vie, il de-

venait sombre et rêveur comme s'il était encore sous l'influence d'anciennes impressions indélébiles. Nul doute que le capitaine Finn n'ait un esprit naturellement très poétique, et tous ceux qui l'entendront raconter seront de cette opinion ; mais on suppose que, quand il fit ce premier voyage solitaire, son cerveau était un peu affecté. Après onze mois de solitude, il atteignit l'Océan pacifique et se réveilla de son rêve au milieu d'u peuple dont il ne comprenait pas la langue. C'étaient, toutefois, des hommes de sa couleur, bons et hospitaliers. Ils lui donnèrent des pierres précieuses et de l'or, et le renvoyèrent à l'est des montagnes sous la protection de quelques sauvages doux et simples. L'endroit où Finn était arrivé était une des missions, et ceux qui le secoururent et lui donnèrent les moyens de revenir étaient les bons moines d'un des établissements de la Haute-Californie.

Revenu sur les bords du Mississipi, son récit fut tellement entremêlé d'histoires étranges et merveilleuses qu'on n'y ajouta pas foi. Mais, quand il eut montré sa poudre d'or renfermée dans des vessies et quelques pierres précieuses, cinquante personnes différentes lui proposèrent de conduire une bande d'avides avanturiers au nouvel Eldorado occidental. Finn, comme Boone, ne pouvait pas supporter la société de ses compatriotes. Il craignait d'entendre le bruit de leurs haches abattant les

beaux arbres, et il craignait encore plus de les introduire, comme autant de loups affamés, au milieu des bonnes gens qui connaissaient si bien les devoirs sacrés de l'hospitalité.

Après une courte résidence avec Boone, Finn retourna en Virginie juste à temps pour fermer les yeux du bon vieux quaker, qui s'était attendu à le voir revenir, car il avait vendu toutes ses propriétés et en avait déposé le montant, pour être remis à Finn, entre les mains d'un banquier sûr. Le jeune voyageur fut frappé d'étonnement : il était alors possesseur de dix mille dollars! Que faire de tant d'argent? Il pensa au bonheur du foyer domestique, à l'amour, à la fille de Boone, et partit pour lui faire hommage de sa richesse nouvellement acquise. Finn entra dans la chaumière de Boone, tenant à chaque main ses sacs et ses porte-feuilles, et, jetant son fardeau dans un coin, arriva tout d'un coup au fait :

« Dites-donc, mon vieux, j'aime la fille? »

— « C'est une bonne et belle fille, répondit le père. »

— « Je voudrais qu'elle m'aimât. »

— « Elle vous aime. »

— « M'aime-t-elle? Eh! bien, alors, Boone donnez-la-moi, j'essaierai de la rendre heureuse. »

— « Je le veux bien, mais pas encore, dit le vénérable patriarche : vous n'êtes l'un et l'autre

que des enfants ; elle n'a pas de maison, et comment feriez-vous pour la maintenir? »

« Finn sauta de joie et d'orgueil : « Regardez, dit-il, en semant sur le plancher ses billets de banque, son or et son argent, regardez, voilà de quoi la maintenir bravement ; n'est-ce pas, vieux père, cela la fera vivre confortablement? »

Le pionnier secoua la tête. « Finn, » répondit-il : « vous êtes un bon jeune homme, je vous aime, vous pensez comme moi, vous aimez Polly, et Polly vous aime ; ainsi donc vous l'aurez quand vous serez tous deux assez âgés, mais souvenez-vous d'une chose, mon fils, ni vos pièces de monnaie, ni vos chiffons de papier, ne maintiendront jamais une fille de Boone. Non, non, vous aurez Polly, mais il faut d'abord que vous sachiez manier la hache et la carabine. »

Peu après cet entretien, Finn partit pour un autre voyage aux terres inconnues, laissant au vieux Boone le soin de faire fructifier son argent ; or, le vieux pionnier, bien que hardi chasseur et guerrier intrépide, n'était qu'un enfant lorsqu'il s'agissait d'affaires d'intérêt, et, à peine deux mois s'étaient-ils écoulés, qu'il avait perdu tout le dépôt. Le seul *gentilhomme* dans lequel il eut jamais eu confiance avait disparu brusquement avec les fonds. Pendant ce temps, Finn avait descendu le Mississipi jusqu'au 32° de latitude nord, était entré dans les marécages de l'ouest, où ja-

mais homme blanc n'avait pénétré, et s'était frayé un chemin jusqu'à la Rivière Rouge, qu'il avait abordée un peu au-dessus du vieil établissement français de Nachitoches, point au delà duquel on n'avait jamais tenté de remonter le courant. Finn se procura une légère pirogue et partit seul pour son voyage de découverte, n'emportant avec lui que ses armes et sa couverture. Durant quatre mois, il lutta journellement contre le fleuve rapide. et finit, malgré les radeaux (1) et les tourbillons, par atteindre la source dans les Montagnes Rocheuses. A son retour, il lui arriva une singulière et terrible aventure. Au moment où il traînait sa pirogue au-dessus d'un radeau, qui se trouvait en face de l'endroit où est maintenant sa plantation, il trébucha et lâcha prise. C'était sur le bord même du radeau, auprès d'un tourbillon ; la frêle barque fut engloutie immédiatement, et, avec elle, Finn perdit sa carabine, sa couverture et toutes ses armes.

Depuis que le coton planté sur la Rivière Rouge a été reconnu pour être le meilleur des États-Unis, des spéculateurs se sont établis sur les deux rives jusqu'à deux cents milles au-dessus de la

(1) Un radeau est un assemblage de grands arbres que la rivière a fait tomber dans son lit en minant ses bords. Ces arbres s'entrelacent et deviennent stationnaires dans de certains endroits de manière à barrer le passage même à un canot.

prairie perdue; mais à l'époque où Finn faisait son voyage, le pays n'était qu'une suite d'horribles marécages dont les seuls habitants étaient les alligators. Finn resta prisonnier dans la *prairie perdue* pendant plusieurs mois. Elle était entourée de fondrières impraticables, où le pied le plus léger se serait enfoncé à une profondeur de plusieurs brasses ; traverser la rivière était chose impossible, elle avait plus d'un demi-mille de large, et Finn ne savait pas nager; même à présent, ni les hommes ni les bêtes ne peuvent la traverser dans cet endroit; les courants sont si forts, qu'un pilote habile peut seul y faire passer un bateau sans chavirer. Il faut bien peu de chose pour soutenir la vie humaine, car Finn parvint à vivre pendant des mois entiers sur un terrain marécageux de six milles d'étendue, couvert, en partie, de poiriers sauvages, de raisins surs et de champignons. De temps à autre, il tuait des oiseaux à coups de bâton, et surprenait des tortues qui venaient à terre pour déposer leurs œufs; et, une fois, étant pressé par la faim, il livra bataille à un grand alligator. Il n'avait pas de feu; depuis longtemps ses vêtements étaient en loques; une barbe longue et épaisse couvrait tout son visage, et ses ongles étaient devenus aussi aigus et aussi durs que les griffes d'une bête sauvage. Un jour enfin, il y eut une crue d'eau, et Finn aperçut au-dessus du radeau deux immenses pins, flottant au milieu

de la rivière; chassés par la force du courant, ils s'ouvrirent un passage à travers le radeau, dans un endroit où le bois était pourri, et vinrent échouer sur le rivage.

C'était une chance dont le prisonnier profita à l'instant. Il eut bientôt fabriqué avec la substance fibreuse du poirier épineux une quantité suffisante de corde pour attacher les deux arbres ensemble; puis, les ayant remis à flot avec une fatigue incroyable, il s'embarqua dessus, descendit la rivière avec la rapidité d'une flèche, et parvint, après avoir parcouru un grand nombre de milles, à gagner la rive orientale ; mais il était tellement meurtri, que, pendant longtemps, il fut hors d'état de se mouvoir.

Un jour, le bruit se répandit dans le voisinage du fort Gibson qu'un monstre étrange, de l'espèce ourang-outang, avait pénétré dans les roseaux marécageux situés sur la rive occidentale du Mississipi ; quelques nègres déclarèrent l'avoir vu déchirer un ours brun. Un chasseur de l'Arkansas envoya à Philadelphie un rapport exagéré sur cette nouvelle découverte, et les membres de diverses académies lui écrivirent d'attraper la bête vivante, s'il était possible, et n'importe à quel prix. Une partie de chasse fut en conséquence arrangée, et des centaines de chiens furent lâchés dans les roseaux.

Les chasseurs étaient réunis et attendaient que

l'étrange animal sortît du couvert, quand soudain ils le virent paraître, ruisselant de sang et suivi de près par une quinzaine de chiens ; il était armé d'une lourde massue avec laquelle, de temps en temps, il abattait d'un seul coup un de ses agresseurs.

Les chasseurs, muets d'étonnement, montèrent à cheval et se précipitèrent en avant pour voir le combat. La brute, en les apercevant, poussa un grand cri ; un des chasseurs, effrayé, tira sur elle ; elle porta une de ses pattes velues à sa poitrine, chancela et tomba. Une voix fut entendue : « Que le Seigneur vous pardonne ce meurtre ! »

Les chasseurs s'étant approchés découvrirent que leur victime était un homme couvert de poils depuis les pieds jusqu'à la tête ; il avait perdu tout sentiment, mais n'était pas mort. Ils déplorèrent leur fatale erreur, et résolurent de n'épargner ni peines ni dépenses pour la réparer. Cet homme velu, chassé comme une bête, était Finn. Sa blessure n'était pas mortelle, et il fut bientôt guéri ; mais il devint fou, et ne recouvra la raison qu'au bout de huit mois. Il raconta ses aventures jusqu'au moment où il avait quitté la *prairie perdue* ; après quoi, il ne se souvenait plus de rien. Son histoire ne tarda pas à se répandre dans tous les États-Unis, et les spéculateurs en terre accoururent en foule, de toutes parts, pour entendre la

description que le voyageur donnait des pays inconnus. Le gouvernement résolut de fonder de nouveaux établissements dans ces pays, et engagea Finn à commencer l'œuvre de la colonisation en lui concédant gratuitement la *prairie perdue*. On lui fournit aussi de l'argent pour acheter des esclaves; mais, avant de prendre possession de sa concession, il alla dans le Missouri pour visiter son vieil ami et réclamer sa fiancée. Le père était mort depuis quelque temps, mais la fille avait été constante.

Accompagné de sa femme, de son beau-frère, de ses nègres et de plusieurs chariots, Finn gagna Little-Rock, sur la rivière Arkansas, et après s'y être un peu reposé, il se remit en route en se dirigeant vers le S.-S.-ouest, à travers un pays montagneux et boisé, qui n'avait jamais été visité, et atteignit enfin la *prairie perdue*.

On n'avait pas eu de ses nouvelles depuis deux ans, quand on le vit arriver à Nachitoches dans une longue vache (1) chargée de produits. De Nachitoches, il se rendit à la Nouvelle-Orléans, où l'argent qu'il retira de la vente de son coton et de ses pelleteries le mit à même d'acheter deux autres nègres et un nouvel approvisionnement d'in-

(1) *Une vache* est un espèce de radeau flottant en usage sur les rivières occidentales de l'Amérique. Elle est composée d'immenses troncs de pin attachés ensembles, sur lesquels est élevée une cabane en troncs d'arbre.

struments d'agriculture. Une compagnie se forma pour explorer la Rivière Rouge, jusqu'au point où elle cesserait d'être navigable, et pour arpenter les terres susceptibles de culture, on se procura un petit bateau à vapeur, dont on offrit le commandement à Finn, qui devint ainsi capitaine. Bien que le bateau ne pût pas remonter plus haut que la *prairie perdue*, le résultat de l'arpentage engagea des centaines de planteurs à s'établir sur les bords du fleuve, et le capitaine Finn acquit richesses et considération. Son esprit entreprenant ne l'abandonna jamais : le premier, il proposa au gouvernement d'ouvrir un passage à travers les grands radeaux qui gênaient la navigation, et ses plans ayant été suivis, des bateaux à vapeur ont depuis remonté la rivière jusqu'à mille milles au-dessus de la *prairie perdue*.

CHAPITRE XXXIV.

Le lendemain matin, nos compagnons américains prirent congé de nous et se remirent en route ; mais Finn ne voulut pas permettre à mes deux amis et à moi de le quitter sitôt. Il dit que mon cheval ne pourrait pas aller beaucoup plus loin, si je ne le laissais pas reposer au moins pendant trois jours ; que les montures de Gabriel et de Roche étaient tout-à-fait hors de service, et qu'il se chargeait de leur en procurer d'autres en état de les transporter chez les Comanches.

Nous n'eûmes, toutefois pas à lever une telle contribution sur son hospitalité. Dans la journée, une flotille de quinze canots s'arrêta devant la plantation, et une douzaine de trafiquants français vinrent visiter notre hôte, avec lequel ils étaient liés depuis longtemps. Leurs canots étaient chargés de marchandises qu'ils allaient échanger contre les pelleteries des Paunis-Pictes. Ils proposèrent à Gabriel et à Roche de venir avec eux, et mes amis, ayant accepté avec empressement cette offre opportune, embarquèrent leurs selles et une quantité de provisions que la bonne mistress Finn voulut leur donner à toute force, tandis que le mari, à leur insu, faisait mettre dans les canots un ballot de tous les objets qu'il pensait devoir leur être utile dans leur long voyage. Ce présent, ainsi que je l'appris plus tard, se composait de pistolets avec leurs fontes, d'un petit baril de poudre, de saumons de plomb, de mors et d'étriers neufs, et de quatre couvertures mackinaw.

Le moment arriva enfin où il fallut me séparer de mes amis. Ma douleur fut poignante, et je versai des larmes bien amères quand je me trouvai seul; mais, réfléchissant que la séparation ne serait peut-être pas longue, et reconforté par le capitaine, je parvins à maîtriser mon chagrin. Toutefois, durant plusieurs mois, je me sentis isolé et ennuyé de moi-même. Je ne m'étais jamais imaginé combien il est pénible d'être séparé du

petit nombre de personnes qui nous sont attachées. Mon digne hôte me montra le plus grand intérêt, et, ayant quelques affaires à traiter au bureau territorial de l'Arkansas, résolut de partir avec moi. Cinq jours après le départ de Gabriel et de Roche, nous traversâmes la Rivière Rouge, et arrivâmes promptement à Washington, le seul endroit de quelque importance dans la partie occidentale du pays.

De Washington à Little-Rock, capitale de l'État, il y a une route de poste où on rencontre des fermes tous les quinze à vingt milles; mais le capitaine m'apprit qu'elles étaient habitées par l'écume de toute l'Union, et qu'à l'ouest du Mississipi, excepté dans la Louisiane et dans le Missouri, il était toujours plus sûr de voyager dans le désert et de camper. Nous prîmes, en conséquence, le sentier des bois, à travers un pays montagneux et romantique, entièrement minéral et plein de volcans éteints. La quantité de gibier qu'on y trouve est incroyable : toutes les dix minutes nous faisions lever des bandes de dindons; on voyait continuellement paître des daims à portée de carabine, et je ne pense pas que, dans notre premier jour de marche dans les collines, nous ayons aperçu moins de vingt ours.

Indépendamment de son amour pour le désert et de sa haine pour les hommes à couteaux bowie, Finn avait une autre raison pour ne pas suivre la

route de poste ; il avait affaire aux célèbres sources chaudes, et devait visiter, en chemin, un de ses beaux-frères, fils de Boone. C'était un chasseur déterminé, qui avait fixé son domicile au milieu de ces collines, et qui, chaque printemps, ne manquait jamais de faire une excursion aux Montagnes Rocheuses. Le second jour, à midi, après une ascension pénible de quelques milliers de pieds, nous arrivâmes à une petite clairière où l'aboiement des chiens et le gloussement des poules annonçaient le voisinage d'une habitation, et, au bout de quelques minutes, nous entendîmes la détonation d'une carabine.

« C'est celle du jeune Boone, s'écria Finn, c'est moi qui lui ai donné l'outil ; je reconnaîtrais son craquement au milieu de mille autres. Maintenant, écoutez-moi bien, chef : Boone ne manque jamais son coup ; il a tué un daim ou un ours ; si c'est le premier, cherchez le trou entre la cinquième et la sixième côte ; si c'est un ours, regardez dans l'œil. Quoi qu'il en soit, le jeune gaillard est un fameux cuisinier, et nous arrivons dans un bon moment. Eh ! bien, ne l'avais-je pas dit ? Par tous les alligators des marais ! eh ! Boone, mon garçon, comment ça va-t-il ? »

Nous étions alors arrivés à l'endroit où le daim était étendu mort. Auprès du cadavre se trouvait un homme d'environ quarante ans, maigre, haut de six pieds neuf pouces, et vêtu de cuir tanné.

Bien que nous ne fussions qu'à un mètre de lui, il rechargeait sa carabine avec une gravité imperturbable, et un sourire n'épanouit ses traits sévères que lorsqu'il eut terminé son opération.

« Bienvenu, vieux garçon; bienvenu, étranger; deux fois bienvenus au foyer du chasseur. En voyant les pigeons s'envoler de la vallée, je me suis tout de suite douté que quelqu'un arrivait, et comme la venaison séchée ne suffit pas après une course matinale, eh! bien, j'ai pris ma carabine pour tuer une bête de mon *troupeau*. » Ici il fit une grimace. « Vous voyez, continua-t-il, j'ai fixé mon domicile dans un bon endroit pour un chasseur. Chaque matin, je puis tirer, du seuil de ma porte, un daim, un ours ou un dindon. Ne me parlez pas de ces pays où un homme est obligé de courir toute une journée pour attraper une bouchée de viande, la vie m'y serait insupportable. A bas, Blackey! à bas, Judith! à bas, chiens! Vieux garçon, prends le couteau à scalper et écorche la bête sous le chêne rouge. »

Ces derniers mots étaient adressés à un jeune gars âgé de seize ans, domicilié chez le chasseur. Les chiens, s'étant convaincus que nous n'étions pas des voleurs, nous permirent de mettre pied à terre et d'entrer dans la cabane. Bien qu'elle fût le *nec plus ultrà* de la simplicité, elle était confortable : quatre blocs carrés supportaient une planche, c'était la table; d'autres blocs servaient de

siéges; des peaux de bison et d'ours, roulées dans un coin, composaient la literie; un pot de grès, deux tasses en fer blanc et une grande bouilloire complétaient l'ameublement. Il n'y avait pas de cheminée ; la cuisine se faisait en plein air. Quand le gibier fut cuit, nous déjeûnâmes, et, pour passer le temps, Boone nous raconta son premier combat contre un ours gris.

Étant très jeune, il était allé aux grandes montagnes de l'ouest avec un parti de trappeurs. Sa force extraordinaire, sa dextérité à manier la hache, son adresse mortelle à tirer la carabine, lui avaient fait une réputatation parmi ses compagnons, et, cependant, ils le traitaient toujours en enfant, parce qu'il n'avait pas encore poursuivi les peaux rouges sur le sentier de guerre, ni combattu un ours gris, exploit considéré comme aussi honorable et plus périlleux.

Boone attendait patiemment une occasion, quand, un jour, il fut témoin d'un terrible combat, dans lequel un de ces énormes monstres, quoique blessé par vingt balles, serra de si près les trappeurs, ses compagnons, qu'ils furent forcés, pour se sauver, de plonger au milieu d'une large rivière. Là, heureusement, la force manqua à l'animal, et le courant l'emporta. Le conflit avait été épouvantable, et, pendant quelques jours, le jeune homme n'avait pu se le rappeler sans frémir. Mais il ne pouvait plus supporter les sarcasmes qu'on

ne cessait de lui lancer, et, sans faire part de son projet à ses compagnons, il résolut de les quitter, et de rapporter les griffes d'un ours gris ou de périr dans la tentative.

Après s'être tenu aux aguets durant deux jours dans les gorges des montagnes, il découvrit, derrière quelques buissons, une sombre grotte qui s'enfonçait sous une masse de rochers. La puanteur qui en émanait et les pistes qu'on voyait à l'entrée firent connaître au chasseur qu'elle était habitée par l'objet de sa recherche. Mais, comme le soleil était couché, il réfléchit que la bête devait être éveillée, et, très probablement, dehors, en quête d'une proie. Il grimpa sur un arbre d'où il pouvait surveiller l'entrée de la grotte, et, pour ne pas tomber, s'attacha, ainsi que sa carabine, avec des lanières dont les chasseurs sont toujours pourvus. Bientôt la fatigue appesantit ses paupières, et il s'endormit.

Le matin, il fut réveillé par un grondement et un frottement qui se faisaient entendre au-dessous de lui. C'était l'ours traînant le cadavre d'un daim. Boone laissa à l'animal le temps de se gorger de chair et de s'endormir, puis descendit de l'arbre, appuya sa carabine contre le rocher, et entra en rampant dans la grotte pour faire une reconnaissance. Ce dut être un terrible moment; mais sa résolution était prise, et il possédait tout le courage de son père. La grotte était sombre et spa-

cieuse, et le lourd grognement de la bête montrait qu'elle était endormie.

Peu à peu la vision du chasseur s'éclaircit, et il aperçut la masse velue à environ dix pieds de lui, et à une vingtaine de mètres de l'entrée de la grotte. Le terrain, sous lui, était couvert d'une couche épaisse d'ossements d'animaux, et cédait sous son poids; et, plus d'une fois, il se crut perdu, car des rats, des serpents et d'autres reptiles, dérangés de leurs repas, s'enfuyaient à chaque instant, et de tous les côtés, en faisant entendre des sifflements aigus et d'autres bruits. Heureusement, la bête ne s'éveilla pas, et Boone, ayant fini son examen, rampa hors de l'horrible tanière pour faire ses préparatifs d'attaque.

Il coupa d'abord une branche de pin résineux longue de six à sept pieds; puis, tirant de son sac un gâteau de cire, il en entoura le bout du bâton en lui donnant, à l'extrémité, la forme d'une petite tasse. Cela fait, il rentra dans la grotte, tourna à gauche, fixa son espèce de flambeau contre la paroi, versa du whisky dans la tasse de cire, et sortit de nouveau pour se procurer du feu. Ayant fait une petite bougie avec le reste de sa cire et un peu de ficelle de coton, et, l'ayant allumée, il rentra, couvrant sa lumière avec une main jusqu'à ce qu'il eût mis le feu au whisky. La liqueur était au-dessus de preuve, et, au moment où Boone, armé de sa carabine, prenait position plus près

de l'entrée, elle jeta une flamme éclatante qui ne tarda pas à embraser la cire et même le bâton.

Il fallut autre chose que de la lumière pour réveiller l'ours de son sommeil presque léthargique, et ce ne fut qu'après que Boone lui eut lancé successivement un grand nombre d'os que la brute ouvrit les yeux, grogna d'étonnement à la vue de l'objet insolite qui était devant elle, et s'avança nonchalamment pour l'examiner. Le jeune homme avait saisi sa carabine par le canon, et, sachant qu'il était mort si l'ours n'était que blessé, il visa longuement et posément, et ne fit feu que lorsque l'animal leva la patte pour abattre la torche importune. Il y eut une chute pesante, un gémissement et un râle convulsif; la lumière était éteinte, et tout était obscur comme auparavant. Le lendemain matin, Boone rejoignit ses compagnons au moment où ils déjeunaient, et, jetant à leurs pieds ses sanglants trophées : « Qui osera dire maintenant que je ne suis pas un homme? »

Le bruit de cet audacieux exploit se répandit bientôt dans tout le pays, et parvint jusqu'aux tribus du nord les plus éloignées, et quand Boone, quelques années plus tard, fut fait prisonnier par les Pieds-Noirs, ils lui rendirent la liberté et le comblèrent de présents, disant qu'ils ne pouvaient pas faire de mal au grand brave qui avait vaincu le mauvais esprit des montagnes dans sa propre tanière.

Une autre fois, Boone, serré de près par un parti de Nez-Percés, tomba dans une crevasse, et cassa la crosse de sa carabine. C'était un malheur; mais, en compensation, il était à l'abri de tout danger imminent, du moins il le pensait, et il résolut de rester où il se trouvait jusqu'à ce que ses ennemis eussent abandonné leur poursuite. En examinant l'endroit qui lui avait donné asile si à propos, il vit que c'était une spacieuse caverne naturelle, qui n'avait d'autre entrée que le trou par lequel il était tombé. Il remercia la Providence de cette heureuse découverte : « A l'avenir il aurait une cachette sûre pour ses peaux et ses provisions quand il serait à la chasse. » Mais, en continuant son examen, il s'aperçut, à sa grande terreur, que la caverne était déjà habitée.

Dans un coin étaient accroupis deux jaguars dont les yeux flamboyants suivaient tous ses mouvements. Ce n'étaient que des petits, il est vrai; mais la mère, probablement peu éloignée, pouvait revenir d'un moment à l'autre, et il n'avait pour armes que son couteau et le canon de sa carabine!

Pendant qu'il réfléchissait à sa périlleuse position, il entendit un rugissement qui réveilla toute son énergie. Il roula jusqu'à l'entrée un énorme fragment de rocher, l'affermit autant que possible en amoncelant derrière toutes les pierrres qu'il put trouver, attacha son couteau au bout du canon de

sa carabine, et attendit l'événement avec calme. Une minute s'était à peine écoulée qu'un monstrueux jaguar se précipita contre le rocher, et Boone dut employer toute sa force gigantesque pour l'empêcher de céder.

Voyant qu'il ne pouvait pas s'ouvrir le passage de vive force, l'animal se mit à gratter et à creuser la terre autour du fragment de rocher, et ses petits, répondant à ses affreux rugissements, se jetèrent sur Boone. Il les chassa à coups de pieds, non sans recevoir quelques vilaines égratignures, et, passant la lame de son couteau entre la grosse pierre et le roc solide, il la brisa dans l'épaule de son ennemi extérieur, qui s'éloigna en hurlant. Ce répit fut heureux, car les forces de Boone étaient alors épuisées. Il profita de cette suspension d'hostilités pour augmenter les obstacles en cas de nouvelle attaque, et, réfléchissant que les petits, par leurs miaulements, attiraient et irritaient leur mère, il leur brisa le crâne. Durant deux heures, on le laissa reposer de ses efforts, et il commençait à croire que son ennemi s'était enfui épouvanté, quand un autre terrible bond contre la pierre massive la fit entrer de quelques pouces dans la caverne. Il lutta pendant une heure, et le jaguar, n'entendant plus le miaulement de ses petits, se retira de nouveau en poussant un hurlement plaintif.

La nuit vint, et Boone commença à perdre cou-

rage. Sortir de la caverne, il ne fallait pas y songer : la brute, sans nul doute, était aux aguets ; et, cependant, rester était presque aussi dangereux; car, n'ayant pas dormi depuis longtemps, et épuisé de ses efforts continuels, il sentait que bientôt il ne pourrait plus résister au sommeil. Toutes réflexions faites, il résolut de rester, et, après avoir travaillé pendant une autre heure à fortifier l'entrée de son asile, il se coucha pour se livrer au repos dont il avait si grand besoin.

Au bout de trois à quatre heures de sommeil, il fut réveillé par un bruit qu'il entendit près de sa tête ; la lune brillait, et ses rayons pénétraient à travers les interstices de l'espèce de mur qui bouchait l'entrée de la grotte. Un pressentiment de danger ne permit pas à Boone de dormir davantage. Il veilla, en proie à l'anxiété la plus intense, et ne tarda pas à remarquer que plusieurs des petites pierres qu'il avait placées derrière le fragment de rocher roulaient vers lui, et que les rayons de lumière, qui éclairaient la caverne, étaient de temps en temps obscurcis par un corps intermédiaire : c'était le jaguar qui avait sapé le fragment de rocher; les petites pierres se détachaient les unes après les autres. Boone se leva, saisit le canon pesant de sa carabine, et résolut d'attendre l'attaque de l'animal.

Au bout d'une ou deux secondes, la grosse pierre roula de quelques pieds dans l'intérieur;

le jaguar avança la tête, puis les épaules, et enfin bondit silencieusement jusqu'à quatre pieds de Boone, qui, rassemblant dans ce moment critique toute sa force pour un coup décisif, lui fracassa le crâne en mille pièces. Le vainqueur, entièrement épuisé, but du sang de la bête pour étancher sa soif, se fit un oreiller de son corps, et tomba dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, Boone, après avoir fait un bon repas d'un des petits, alla rejoindre ses compagnons et leur raconta son aventure et sa découverte. Peu après, la caverne fut approvisionnée de toutes les choses nécessaires à la vie de trappeur, et devint le rendez-vous de tous les hommes aventureux qui trappaient entre les bords de la Rivière Plate et ceux du grand lac salé.

Depuis son établissement dans sa présente demeure, Boone avait eu un combat corps à corps avec un ours noir, dans la chambre même où nous nous trouvions. Lorsqu'il construisit sa cabane, son intention était de prendre femme. Il faisait alors la cour à la fille d'un des vieux colons de l'Arkansas, et voulait avoir une habitation et une moisson sur pied avant de se marier. La jeune fille avait été écrasée par un arbre, et l'amant, désespéré, avait renvoyé les hommes qu'il avait loués pour l'aider à travailler son champ; car il désirait être seul.

Des mois s'écoulèrent, et sa moisson promettait

d'être abondante; mais il ne s'en inquiétait nullement. Il prenait sa carabine et restait, parfois, un mois entier dans les bois, pensant sans cesse à la perte qu'il avait faite. La saison était très avancée, quand, un jour, en revenant chez lui, il s'aperçut que les ours, les écureuils et les daims, avaient fait de grands ravages dans son grain. Il résolut de sauver ce qui restait pour son cheval, et comme il voulait commencer à moissonner le matin suivant, il dormit cette nuit-là dans sa cabane. La chaleur était accablante, et, selon l'habitude du pays, pendant l'été, il laissa la porte toute grande ouverte.

Vers minuit, quelque chose roula dans la chambre; il se leva immédiatement, et entendant une respiration courte et pesante, il demanda qui était là, car l'obscurité était telle qu'il ne pouvait pas voir à deux verges de lui. N'ayant reçu pour toute réponse qu'un espèce de grognement à demi-étouffé, il avança la main, et sentit la peau velue d'un ours. La surprise le rendit immobile, et l'animal, lui donnant dans la poitrine un coup de sa terrible patte, le renversa hors de la cabane. Boone aurait pu s'échapper, mais rendu furieux par le mal qu'il s'était fait en tombant, il ne pensa qu'à la vengeance, et, saisissant son couteau et son tomahawk qui, par bonheur, étaient à sa portée, il s'élança impétueusement sur la bête et la frappa à tort et à travers. Malgré sa force pro-

digieuse, son tomahawk ne put pas entamer la peau épaisse de l'animal, qui, entourant l'assaillant de ses pattes, le pressa dans un embrassement qui eût été mortel pour tout autre qu'un géant tel que Boone. Heureusement, l'ours noir diffère de l'ours gris, en ce qu'il ne se sert que très rarement de ses griffes et de ses dents, et se contente d'étouffer sa victime. Boone dégagea son bras gauche et donna un vigoureux coup de couteau sur le museau de l'animal, à qui la douleur fit lâcher prise. Le museau est la seule partie vulnérable dans un vieil ours noir; même à quarante mètres, la balle d'une carabine s'aplatit sur son crâne, et, si elle frappe un autre endroit, produit à peine aucun effet.

Boone, sachant cela, et n'osant pas risquer une autre accolade, s'enfuit de la cabane. L'ours furieux le suivit et le joignit près de la barrière. Par bonheur, les nuages se dissipaient, et la lune jetait assez de lumière pour que le chasseur pût porter des coups plus sûrs. Un autre bonheur lui fit trouver par terre une *rail* (1) en frêne bleu, très pesante et longue de dix pieds. Il lâcha son couteau et son tomahawk, et, saisissant la *rail*, renouvela le combat avec prudence, car il s'agissait alors de la vie ou de la mort.

(1) Les rails sont des pièces de bois avec lesquelles on construit les barrières.

Les effroyables coups qu'il fit pleuvoir sur son adversaire avec toute l'énergie du désespoir auraient broyé les os d'un taureau ou d'une panthère; mais l'ours est de sa nature un escrimeur admirable, et, malgré sa forme massive, il n'y a pas d'animal au monde dont les mouvements soient plus rapides dans une rencontre corps à corps. Il fut renversé une ou deux fois par la violence des coups, mais presque toujours il les paraît avec une agilité merveilleuse. Il finit par saisir l'autre bout de la *rail,* et l'attira vers lui avec une force irrésistible, l'homme et la bête tombèrent, et le premier roula jusqu'à l'endroit où il avait lâché ses armes. Le moment était critique; mais Boone était accoutumé à envisager et à braver la mort sous toutes les formes; il enfonça d'une main ferme son tomahawk dans le museau de son ennemi, et, faisant demi-tour, se précipita vers sa cabane, espèrant d'avoir le temps d'en fortifier l'entrée; il mit le loquet et appliqua ses épaules contre la porte; mais ce fut en vain, la terrible bête s'élança tête baissée et roula au milieu de la chambre avec Boone et les fragments de la porte. Les deux ennemis se levèrent et se regardèrent en face; l'homme n'avait plus que son couteau, mais il vit que la bête était affaiblie et chancelante, et sentit que la lutte était devenue plus égale. Ils se prirent de nouveau corps à corps.

Peu d'heures après le lever du soleil, le capi-

taine Finn, revenant de Little-Rock, et retournant à sa plantation, entra chez son beau-frère, et fut frappé d'horreur en le voyant étendu sur le plancher, mort selon toutes les apparences, et ayant à côté de lui le corps d'un ours. Boone, toutefois, ne tarda pas à reprendre ses sens et à reconnaître que s'il n'était pas mort étouffé, il le devait à un coup de couteau heureusement appliqué. La lame avait traversé l'œil gauche, pénétré jusqu'à la cervelle, et était enfoncée tout entière dans la tête de l'animal (1).

CHAPITRE XXXV.

Nous partîmes tous les trois le matin suivant, et, vers midi, traversâmes la Washita. C'est la plus jolie rivière que je connaisse; ses eaux, profondes de huit à dix pieds, sont fraîches et transparentes, et coulent sur un fond de sable solide. En la traversant, Boone nous dit qu'en regardant avec attention, après être arrivés au sommet des collines boisées qui étaient devant nous, nous verrions

(1) L'ours noir n'est pas très gros dans les parties occidentales et septentrionales de l'Amérique; mais dans l'Arkansas et dans les États adjacents, sa grandeur et sa force sont telles qu'il est un ennemi presque aussi redoutable que l'ours gris. Ceux du poids de huit cents livres sont très communs, et on en trouve souvent qui pèsent plus de mille livres.

des ours, et que jamais il n'était passé par là sans en tirer un ou deux.

Ayant atteint l'autre rive, nous entrâmes dans une superbe forêt d'érables. Pendant plusieurs milles, le terrain s'éleva insensiblement; puis les sapins, succédant aux érables, nous annoncèrent que nous étions parvenus au point culminant des collines. Entendant un bruit de pas dans le lointain, j'allais, désireux de tirer le premier coup, éperonner mon cheval et prendre les devants, quand j'aperçus sur ma gauche, à moins de vingt mètres, un massif de ronces au milieu duquel une ourse énorme jouait avec son petit. Au moment où je levais ma carabine pour viser, la voix de Boone me rappela, et je vis que mes deux compagnons avaient mis pied à terre et étaient entrés dans un fourré. Ne doutant pas qu'ils n'eussent de bonnes raisons pour le faire, je les rejoignis et demandai ce qu'il y avait.

» Chasse curieuse, » répondit Finn en étendant la main vers une partie escarpée et rocheuse de la montagne.

C'était, en effet, une chasse bien singulière.

Un grand daim lancé de toute sa vitesse était serré de près par un puma. La poursuite durait depuis longtemps, car les langues des deux bêtes pendaient desséchées hors de leurs gueules, et leurs bonds, quoique vigoureux, n'avaient plus leur élasticité naturelle. Le daim, arrivé à deux

cents mètres de l'ourse, s'arrêta un instant pour renifler l'air, puis s'avança, fit un bond en étendant la tête, pour voir si l'ourse était toujours près de lui, et, au moment où le puma allait le joindre, se retourna brusquement, revint presque sur sa propre piste, et passa à trente mètres de son ennemi qui, ne pouvant tout d'un coup arrêter sa carrière, rugit avec fureur et se remit en chasse, distancé de quelques centaines de mètres. En entendant le rugissement, l'ourse sortit des ronces à mi-corps, et resta tranquillement en observation.

« Parti ! m'écriai-je. »

« Attendez un peu, répondit Boone, voici qu'il revient. »

Effectivement le daim reparut, se dirigeant de notre côté ; sa course n'était plus aussi rapide, et, quand il fut plus près de nous, nous remarquâmes qu'il calculait ses mouvements avec une précision admirable. Le puma suivait à une trentaine de mètres; en le voyant, l'ourse sortit entièrement du buisson et se prépara au combat ; le daim arrivé devant elle sauta, d'un bond vigoureux, pardessus sa tête et disparut ; le puma, qui se balançait pour prendre son élan et saisir sa proie, s'arrêta court à l'aspect du formidable adversaire qui lui barrait si inopinément le passage, et, s'étendant de manière à toucher la terre de son ventre se battit les flancs de sa longue queue ; l'ourse, à

environ cinq mètres de lui, ne bougea pas plus qu'une statue et le regarda en face avec ses petits yeux brillants.

Ils restèrent ainsi pendant une minute : le puma agité, pantelant, et paraissant indécis, l'ourse parfaitement calme et immobile. Peu à peu le puma recula, en rampant, jusqu'à ce qu'il se fût assez éloigné pour prendre son élan, puis, rejetant tout son poids sur ses quartiers de derrière afin d'augmenter sa force, il s'élança comme un éclair sur l'ourse et lui enfonça ses griffes dans le dos. L'ourse saisit son ennemi avec ses deux pattes de devant, et, le pressant de tout le poids de son corps, roula sur lui. Nous entendîmes un grognement sourd, un hurlement plaintif, un craquement d'os, et puis rien, le puma était mort. L'ourson vint voir ce qui se passait, et, après avoir examiné la victime pendant quelques minutes, descendit fièrement la déclivité de la colline, suivi de sa mère qui semblait n'être pas blessée. Nous ne songeâmes pas à mettre obstacle à leur retraite, car tous les vrais chasseurs du désert s'abstiennent d'attaquer un animal qui vient d'échapper à un combat mortel.

J'avais souvent remarqué que le daim chassé par le puma conduisait son ennemi au repaire d'un ours; mais jamais je n'avais vu cet animal revenir sur ses pas comme il le fit dans cette dernière circonstance.

Cet incident m'en rappelle un autre dont Gabriel fut témoin peu de temps avant l'assassinat du prince Serravalle. Il avait quitté ses compagnons pour aller à la chasse et avait rencontré une piste de sanglier qui menait à un bosquet de grands cormiers; pendant qu'il la suivait, il s'aperçut qu'il avait oublié son sac à plomb et sa poudrière; mais, sûr de son coup, il continua son chemin. Arrivé à soixante mètres du bosquet, il vit le sanglier au pied d'un des arbres extérieurs mangeant les fruits qui étaient tombés, et découvrit dans les branches touffues de ce même arbre un gros ours noir qui se régalait aussi. Il s'approcha jusqu'à ce qu'il ne fût plus éloigné que d'une trentaine de mètres, et eut alors devant les yeux une scène vraiment singulière.

A chaque mouvement de l'ours, des centaines de cormes tombaient à terre; c'étaient naturellement les plus mûres; l'ours, qui le savait fort bien, ne voyait qu'avec une extrême jalousie le sanglier faire à ses dépens un repas si splendide, tandis que lui-même ne pouvait cueillir que les fruits verts, en se donnant beaucoup de peine, attendu que le poids de son corps ne lui permettait pas de s'aventurer sur les petites branches. De temps à autre, il grondait avec furie, et s'avançait hors de l'arbre; le sanglier le regardait en remuant la tête d'un air satisfait et reconnaissant, et répondait à un grondement par un grognement

qui semblait dire : Merci, vous êtes bien honnête de manger les fruits verts et de m'envoyer les autres. L'ours, comprenant cette pantomime, perdit toute patience, et se mit à secouer l'arbre avec une telle violence que les cormes tombèrent comme grêle autour du sanglier. Il y eut alors un duo de grondements et de grognements, les premiers furieux et menaçants, les seconds dénotant le plaisir et la satisfaction.

Gabriel était venu pour tirer le sanglier ; il y renonça. Ayant résolu de ne pas s'éloigner tant que sa carabine serait chargée, et, réfléchissant que s'il était aperçu par l'ours, celui-ci, dans son état actuel d'irritation, ne manquerait pas de l'assaillir, il pensa que ce qu'il avait de mieux à faire était de se tenir aux aguets et d'attendre que le dénicheur de cormes lui fournît une occasion de le viser à une partie vitale. Son attente ayant été vaine, il se décida à blesser seulement l'animal, ne doutant pas, d'après la connaissance qu'il avait de son caractère, que, dans sa fureur, il n'attaquât l'autre bête. Il fit feu. L'ours, bien que blessé légèrement, se mit à rugir et à se gratter le cou avec violence en regardant, d'un œil vindicatif, le sanglier qui, au bruit de la carabine, avait simplement levé la tête pendant un moment, puis avait continué son repas. L'ours, convaincu que c'était la bête qui était au-dessous de lui qui l'avait blessé, résolut de la punir, et, pour s'épargner

la peine et le temps de descendre, se laissa choir à terre, et se précipita sur son ennemi qui reçut son choc et lui prouva qu'un sanglier de dix ans, armé de défenses de sept pouces, était un antagoniste très redoutable. Bientôt l'ours sentit les défenses lui déchirer la peau, et dix à douze ruisseaux de sang jaillirent de ses flancs ; il ne battit cependant pas en retraite ; loin de là, son acharnement ne fit que croître, et il finit par saisir son adversaire entre ses énormes pattes. La lutte dura encore quelques minutes ; les grognements et les grondements devinrent de plus en plus faibles, puis les deux combattants restèrent immobiles : ils étaient morts quand Gabriel arriva près d'eux. L'ours était horriblement lacéré et le sanglier n'avait pas un os entier dans tout le corps. Mon ami remplit son chapeau des cormes qui avaient été la cause de cette tragédie, et retourna au camp chercher de l'aide et des munitions.

Finn, Boone et moi, nous remîmes en route, et, après une course de deux heures, arrivâmes à un endroit charmant nommé *Magnet-Cove*. C'est une des grandes curiosités des Arkansas, et il y a peu de planteurs, dans un rayon de cent milles, qui ne l'aient visitée, au moins une fois dans leur vie.

C'est une petite vallée, ayant la forme d'un fer à cheval, et entourée de rochers hauts de cent à deux cents pieds ; de ces rochers jaillissent des

centaines de sources sulfureuses, les unes chaudes, les autres froides, et toutes s'épanchant dans de vastes bassins creusés par le flux continuel de leurs eaux, durant des siècles.

Les sources minérales sont si nombreuses dans cette partie du pays qu'on parlerait à peine de celles que je viens de mentionner, si dans cette vallée, de plus d'un mille de circonférence, les pierres et les roches, qui sont très noires et très pesantes, n'étaient pas toutes magnétiques.

Chaque visiteur apporte ordinairement quelques morceaux de fer qu'il jette contre les rochers; ce qui fait que leur aspect est très bizarre: de vieux fers, des fourchettes, des couteaux, des barres de fer, des clous et des canons de pistolet, sont suspendus aux pierres saillantes; les clous se tenant droit, comme s'ils poussaient. Ces morceaux de fer acquièrent eux-mêmes une grande puissance magnétique. Je ramassai un fer de cheval qui soulevait une barre d'acier du poids de deux livres.

A un demi-mille de cet endroit singulier, demeurait un autre vieux pionnier, ami de mes compagnons; nous nous arrêtâmes à sa cabane pour y passer la nuit. Notre hôte n'était remarquable que par sa grande hospitalité, et par sa taciturnité plus grande encore. Il avait toujours vécu au milieu des bois, complètement isolé, et les rares paroles qui lui échappaient étaient in-

cohérentes; on eût dit que son esprit était fixé sur des scènes du passé. Dans sa jeunesse, il avait été un des compagnons du fameux pirate Lafitte, et après la défense de la Nouvelle-Orléans, dans laquelle les pirates jouèrent un grand rôle, (ils servaient l'artillerie) il avait accepté l'amnistie du président, et, ayant traversé les forêts et les marécages de la Louisane, était resté cinq à six ans sans donner de ses nouvelles. Plus tard, diverses circonstances firent naître une certaine intimité entre lui et mes deux compagnons; mais, bien différent des autres pionniers et trappeurs, il ne revenait jamais sur ses aventures passées, et éludait toujours le sujet.

Il courait des bruits mystérieux sur un trésor qui avait été enterré dans le Texas par les pirates et qui n'était connu que de lui seul. La chose n'était pas improbable; car les criques, les lagunes et les baies de ce pays avaient toujours été les repaires favoris de ces flibustiers, mais on n'avait jamais pu tirer de lui rien qui pût mettre sur la voie.

Il vivait alors avec une indienne de la tribu des Têtes-Plates, et en avait eu plusieurs enfants, ce qui faisait aussi beaucoup jaser les fermiers occidentaux.

Si la squaw avait été une Creek, une Cherokee ou une Osage, on n'aurait pas été étonné ; mais comment était-il devenu possesseur d'une femme

appartenant à une tribu si éloignée ? et puis, la squaw paraissait si fière, si impérieuse, si royale. Il y avait un mystère que chacun aurait voulu, mais ne pouvait découvrir.

Nous quittâmes notre hôte de grand matin, et, à midi, arrivâmes aux sources chaudes où je devais me séparer de mes amusants compagnons; mais comme Finn désirait me donner une lettre pour un de ses amis établi dans le Missouri méridional, je restai jusqu'au lendemain matin.

Je ne saurais donner une meilleure description des sources chaudes des Arkansas que celle contenue dans les lignes suivantes extraites d'une gazette de Little-Rock :

« Les sources chaudes sont une des curiosités les plus intéressantes de notre pays. Elles sont en grand nombre ; une d'elles, celle du centre, émet une immense quantité d'eau. La température ordinaire est celle de l'eau bouillante ; quand la saison est sèche et que le volume d'eau diminue, la température du liquide augmente. Les eaux sont remarquablement limpides et pures, et les personnes qui y viennent pour leur santé s'en servent pour la cuisine. Elles ont été analysées , et n'ont d'autres propriétés minérales que celles contenues dans l'eau de source ordinaire. Leur efficacité, car elles sont incontestablement efficaces sur les nombreux malades qui viennent les prendre, doit être attribuée aux

ombrages et à la brise fraîche et oxygénée des montagnes adjacentes, à la commodité des bains chauds et tièdes, à la nouveauté du paysage, et à la nécessité de la tempérance imposée par la pauvreté du pays, et par la difficulté de se procurer des provisions. Les cas dans lesquels les eaux sont supposées efficaces, sont ceux de rhumatismes, de faiblesse générale, de dyspepsie et de maladies cutanées. A quelques verges des sources chaudes, il y en a une fortement sulfureuse, remarquable par son excessive froideur. Ce paysage agreste et montagneux plaira par sa grandeur et son originalité à tous les amateurs de la nature. »

Le matin suivant, je dis adieu à Finn et à Boone, et me remis en route. Je ne pus m'empêcher d'éprouver une étrange sensation d'isolement ; il me semblait que quelque chose n'allait pas bien ; je me parlais à moi-même, et je regardais souvent en arrière pour voir si quelqu'un ne venait pas de mon côté. Cela, toutefois, ne dura pas longtemps, car je ne tardai pas à apprendre qu'à l'ouest du Mississipi, un homme qui a de l'argent et un bon cheval ne doit jamais voyager avec des inconnus, s'il ne veut pas perdre l'un et l'autre, et la vie par-dessus le marché.

Je parcourus sans m'arrêter les quarante-cinq milles de l'horrible route qui mène des sources

chaudes à Little-Rock, et j'arrivai à cette capitale de bonne heure dans l'après-midi.

Des étrangers visitent continuellement les différentes parties des États-Unis , et cependant très peu d'entre eux, pour ne pas dire aucun, ont visité les Arkansas. Ils semblent tous avoir été épouvantés par les nombreuses histoires de meurtres dont on ne manque jamais de régaler le touriste à bord des bâteaux à vapeur du Mississipi.

Le nombre et l'atrocité de ces meurtres ont, sans nul doute, été grandement exagérés ; mais on ne peut nier que les assises de l'Arkansas offrent plus de cas d'assassinats à coups de couteau et de fusil qu'on n'en trouverait dans celles de dix des autres États réunis.

Le jour même de mon arrivée à Little-Rock, j'eus occasion de voir deux ou trois de ces incidents arkansiens, et d'entendre les commentaires auxquels ils donnaient lieu. La législature siégeait alors : deux des législateurs, étant d'avis contraire, s'invectivèrent réciproquement; des mots, ils en vinrent aux voies de fait, et l'un d'eux tua l'autre en lui tirant un des pistolets tournants à six coups de Colt. Cet évènement arrêta toute affaire législative pour ce jour-là. Le cadavre fut transporté à la taverne où je venais d'arriver, et le meurtrier, ayant fourni une caution de deux

mille dollars, s'enfuit pendant la nuit sans que personne songeât à le poursuivre.

Le cadavre fut une bonne aubaine pour mon hôte qui le fit déposer dans une chambre voisine de la salle commune; à mesure que la nouvelle se répandait, toute la population mâle de Little-Rock accourait en foule pour voir de ses propres yeux, et donner son opinion sur l'affaire, en buvant une bouteille de vin ou un verre de whisky.

Étant fatigué, je me couchai de bonne heure et je commençais à m'endormir, malgré le tapage qu'on faisait au-dessous de moi, quand j'entendis cinq à six coups de feu tirés rapidement les uns après les autres, et suivis de hurlements et de cris. Je me levai et arrêtai une négresse qui, la terreur et le désespoir peints sur le visage, montait l'escalier en courant.

« Qu'est-ce qu'il y a, noiraude, est-ce qu'ils tirent dans la salle commune?

» Oh, oui, maître, répondit-elle; ils tirent terrible. Le docteur Francis dit : docteur Grey est un polisson; docteur Grey dit: docteur Francis est un coquin; docteur Francis tire avec gros pistolets et tue docteur Grey; docteur Grey tire avec autres pistolets et tue docteur Francis! »

» Comment, m'écriai-je; après sa mort? «

» Oh, non, maître, avant être mort; ils tirent ensemble : pan, pan, pan.

Je descendis l'escalier pour connaître les dé-

tails de ce double meurtre : il y avait eu une enquête du *coroner* sur le corps du législateur tué dans la matinée, et les deux chirurgiens, qui avaient bu copieusement, s'étaient querellés à propos de la direction que la balle avait prise ; ne pouvant se mettre d'accord, ils en étaient venus aux gros mots, et des gros mots aux coups, et, pour grande finale, s'étaient tués l'un l'autre.»

J'étais tellement indigné et dégoûté des évènements d'un seul jour, que je payai mon compte, sellai moi-même mon cheval et me procurai un homme, pour me passer de l'autre côté de la rivière Arkansas, large et rapide courant d'eau, sur le bord méridional duquel est située la capitale. Je chevauchai vigoureusement pendant une heure, et campai seul dans les bois, préférant leur silence et leur solitude à un toit où je pourrais être témoin d'autres scènes de meurtre et de sang.

Au nord de la rivière Arkansas, la population, bien que rude et pas trop bonne, est moins sanguinaire et plus hospitalière, c'est-à-dire qu'un hôte sera civil avec vous pour votre argent, et à Batisville, cité (cinquante maisons je crois), située sur le bord septentrional de la Rivière Blanche, je trouvai trente généraux, juges ou majors qui daignèrent me conduire dans toutes les tavernes de l'endroit, achetant des douzaines de cigares de la Havane, et buvant de longs toasts

de vin glacé, qu'ils me laissèrent payer, quoique le vin et le tabac eussent été ordonnés et consommés par eux. Je m'exécutai de bonne grâce, j'avais été informé que ces messieurs s'abstenaient toujours de rien payer quand ils étaient en compagnie d'un étranger, de peur de blesser sa délicatesse.

Ce fut à Batisville que j'appris à connaître le cours du papier occidental, et cela fut heureux, car j'achetai cent quarante dollars de *shinplasters* (1), comme on les appelle pour un souverain de monnaie d'Angleterre, et ils me furent tout aussi utiles pour mes dépenses de voyage. Dans le bac de la Rivière Blanche, je rencontrai un de ces colpolteurs italiens, qu'on trouve, je crois, dans tous les pays du monde, vendant des épingles, des aiguilles et des gravures mal coloriées représentant divers passages de la vie de Guillaume Tell et les combats des trois jours en 1830. Bien qu'il ne fût pas une société choisie, le Génois parlait italien, et je fus enchanté de pouvoir causer dans cette langue harmonieuse, dont je n'avais pas prononcé une seule parole depuis la mort du prince Seravalle. J'invitai mon compagnon à me suivre à la taverne principale de la ville, et demandai deux verres de julep glacé à la menthe.

(1) Littéralement, emplâtres pour l'os des jambes.

« Combien? dis-je à l'hôte.

» Cinq dollars, » me répondit-il.

Je fus tout-à-fait stupéfié, et remettant mon argent dans ma poche, je lui déclarai qu'il n'aupas un *cent* : sur quoi, il se mit à jurer que j'étais un drôle de corps, et qu'il ne comprenait pas comment un *gentleman* pouvait boire dans un hôtel sans payer sa consommation.

» Je paie toujours ce que paient les autres, » répondis-je, « mais je ne me soumettrai pas à une telle escroquerie, et je ne donnerai pas cinq dollars pour une chose qui ne vaut que vingt-cinq *cents*. »

L'hôte s'avança alors vers moi, en souriant :

« Eh! mais, monsieur, nous ne vous faisons pas payer plus cher qu'aux autres. Cinq dollars en *skinplasters* ou vingt-cinq *cents* en espèces. »

Tout fut ainsi expliqué, et le lendemain matin je soldai mon compte de vingt-deux dollars avec un dollar et douze *cents* en argent.

Cela paraîtra étrange au lecteur anglais qui préfère les billets de banque à l'or; mais il doit réfléchir que l'Angleterre n'est pas l'Arkansas, et que la banque d'Angleterre n'est pas *la Real estate bank de* l'Arkansas au capital de deux millions de dollars.

Malgré la grandeur de ces cinq derniers mots, on m'a assuré positivement que la banque n'a jamais possédé cinq dollars, et que le pauvre gra-

veur de Cincinnati, qui a confectionné les billets, n'a pas été payé. Les marchands de Little-Rock, qui imaginèrent la banque, étaient ceux qui achetaient habituellement les denrées des fermiers; mais le crédit de leur établissement était si mauvais qu'ils étaient obligés, quand ils payaient avec leurs billets, d'offrir trois dollars pour un boisseau de froment qui ne coûtait à New-York que quatre-vingt-quatre *cents* en argent.

Les fermiers, au reste, furent aussi fins que les marchands, et, forcés de trafiquer avec eux, imaginèrent un excellent moyen pour ne pas être dupés : les principaux propriétaires de chaque comté s'étant assemblés, convinrent d'établir une banque agricole, et, peu de mois après, le pays fut inondé de billets de six *cents* et un quart, de douze *cents* et demi, de vingt-cinq *cents* et de cinquante *cents*, de la teneur suivante :

« Nous, propriétaires et fermiers de tel comté, promettons de payer , en billets de la *Real Estate bank* d'Arkansas, mais pas au-dessous de la somme de cinq dollars. »

Les banquiers se trouvèrent attrapés dans leurs propres filets; ils furent obligés d'accepter les *shinplasters* en paiement de leurs marchandises, avec l'agréable perspective d'être payés avec leurs propres billets, ce qui leur fit faire une mine aussi alongée que celle de l'apothicaire forcé d'avaler ses propres pilules.

CHAPITRE XXXVI.

De Batisville à la frontière méridionale du Missouri, la route, pendant cent milles, passe à travers une horrible solitude de montagnes rocheuses et de forêts de pins, pleines de serpents et d'une grande variété de gibier, et n'offrant aucune trace de civilisation. On n'y trouve pas un seul brin d'herbe, excepté dans les bas-fonds, qui sont trop marécageux pour qu'un cheval puisse s'y aventurer. Heureusement qu'on rencontre toutes les demi-heures des ruisseaux frais et limpides, et que j'avais eu la précaution de pourvoir à la nourriture de ma bête en achetant dans une ferme un grand sac de maïs. Après tout, nous vécûmes mieux que nous ne l'aurions fait dans les cabanes en troncs d'arbre, et mon fidèle coursier, outre cela, échappa au *ring*. Le *ring*, qu'est-ce ?

Je vais l'expliquer au lecteur.

Dans ces contrées, toutes les fermes sont éloignées les unes des autres d'une bonne journée de marche. Le fermier qui héberge un *trotteur cru* ou un *verd* (1) tâche de découvrir si son hôte a de l'argent, et, s'il en a, cherche à le retenir le plus longtemps possible. Bien qu'il y ait toujours une demi-douzaine de garçons vigoureux pour pren-

(1) Noms sous lesquels on désigne un étranger dans les Arkansas.

dre les chevaux, c'est une jeune beauté, la fille ou la nièce de la maison, qui conduit le voyageur à l'écurie et à la grange au maïs, qui lui tient compagnie, qui lui montre le jardin, les cochons, la chambre à coucher des étrangers, etc., etc. Le voyageur devient galant ; la jeune fille veut absolument laver son mouchoir et raccommoder sa veste avant qu'il ne parte le lendemain matin ; bref, restant continuellement avec lui et causant sans cesse, elle finit par découvrir l'état de sa bourse, et fait son rapport en conséquence.

Ayant soupé, dormi et déjeuné, il paie son compte et demande son cheval.

« Eh ! mais, monsieur, répond l'hôte, l'animal n'est pas bien, il boite. »

Le voyageur pense que ce n'est rien, part, et reconnaît avant d'avoir fait un mille que sa bête ne peut pas aller plus loin. Il retourne à la ferme, et y est retenu pendant une semaine peut-être, attendant que son cheval soit en état de continuer son chemin.

J'avais été une fois attrapé de cette manière sans soupçonner qu'on m'eût joué un tour. J'arrivai à une autre ferme où je passai la nuit ; en la quittant, je m'aperçus que mon cheval boitait de nouveau. Contrarié du retard que j'avais éprouvé, je résolus de pousser en avant malgré la claudication de ma monture. Après avoir cheminé pendant trois milles, je rencontrai un homme d'un certain

âge, qui était aussi à cheval. Il s'arrêta, me regarda attentivement, puis m'adressa la parole :

« Je vois, jeune homme, que vous êtes un *verd.* »

J'étais ce matin-là d'une humeur massacrante, et ma réponse s'en ressentit : « Que voulez-vous dire, vieille bête?

» — Oh ! pardon, reprit mon interlocuteur, mon intention n'est nullement d'insulter un étranger. Je suis le gouverneur Yell, de cet État, et je vois que mes honnêtes concitoyens vous ont joué un tour. Si vous le permettez, je guérirai votre cheval en deux minutes. »

En entendant son nom, je compris que je parlais à un homme comme il faut; je m'excusai de ma brusque réplique, et le gouverneur, mettant pied à terre, me dévoila le mystère du *ring.* Juste au-dessus du sabot de mon cheval, et bien caché sous le poil, était un gros fil de soie attaché très serré; dès qu'il fut coupé, mon cheval cessa de boiter.

En me quittant, le gouverneur me dit paternellement :

« Mon cher jeune homme, je vous donnerai un conseil qui vous mettra à même de voyager sûrement à travers les Arkansas : Méfiez-vous des jolies filles et des gens trop civils; ne dites jamais que vous allez plus loin que la ville la plus prochaine, parce qu'un long voyage ferait supposer que vous avez une bourse bien garnie, et, autant que possible,

évitez de mettre votre cheval dans une écurie. Adieu. »

Le sol, dans les Arkansas, ne cesse d'être rocheux et montagneux qu'à la frontière occidentale de l'État, où commence le grand désert américain qui s'étend au delà du Cimaron jusqu'au pied presque des Cordilières. La partie orientale des Arkansas, qui est arrosée par le Mississipi, est un marécage inexploré où le terrain est si vaseux qu'un Indien même ne peut y marcher, et on peut dire que tout le pays compris entre le Mississipi et la rivière Saint-François n'est qu'une suite de fonds de rivières.

Des habitants instruits prétendent que les fonds de rivière du Saint-François n'étaient pas sujets à être inondés avant les tremblements de terre de 1811 et de 1812, époque à laquelle une grande partie de la vallée de cette rivière s'affaissa à une profondeur considérable. D'après Stoddart, qui ignora les secousses de 1811, les tremblements de terre ont été communs dans le pays depuis sa première colonisation. Étant à Kaskaskia en 1804, il ressentit lui-même plusieurs chocs qui réveillèrent les soldats stationnés dans cet endroit, et qui ébranlèrent et lézardèrent les maisons. Les oscillations sont encore si fréquentes que les habitants ne les voient plus qu'avec indifférence.

Les tremblements de terre de 1811 et de 1812, qui furent ressentis depuis la Nouvelle-Angleterre

jusqu'à la Nouvelle-Orléans, sont les seuls connus pour avoir laissé des traces permanentes ; mais il est très probable qu'à des époques plus reculées cette partie de la vallée du Mississipi a éprouvé de grands bouleversements.

En 1812, la terre s'ouvrit en larges crevasses d'où jaillirent des colonnes d'eau et de sable ; des collines disparurent et furent remplacées par des lacs ; le fond des lacs se souleva, et leurs eaux s'écoulèrent et les laissèrent à sec ; le cours des rivières fut changé par le soulèvement de leurs lits et par la chute de leurs bords ; durant une heure entière, le Mississipi remonta vers sa source, et il ne reprit son cours que lorsque ses eaux accumulées furent assez fortes pour rompre la barrière qui les arrêtait ; des bateaux furent lancés sur le rivage, d'autres restèrent brusquement échoués dans le chenal entièrement tari ; quelques-uns furent ballottés dans tous les sens par les courants luttant entre eux, et, au milieu de cet épouvantable cataclysme, des feux électriques accompagnés de grondements éclatants scintillaient dans l'air, qui était obscurci de nuages et de vapeur.

On peut encore voir des forêts submergées au fond des lacs qui furent formés alors, et qui sont très profonds. Quelques personnes ont pensé que les causes de ces bouleversements étaient locales ; ce qui semblerait prouver le contraire, c'est qu'à la même époque, les Açores, les Antilles et la côte

septentrionale de l'Amérique du sud, furent violemment agitées, et que Caraccas, Laguayra et plusieurs autres villes, furent complètement détruites.

J'aurais suivi le conseil qui m'avait été donné de ne m'arrêter à aucune maison sur les frontières, et j'aurais continué à bivouaquer jusqu'à mon entrée dans le Missouri ; mais la saison pluvieuse venait de commencer, et il n'était rien moins qu'agréable de passer la nuit exposé aux plus épouvantables averses qu'il soit possible d'imaginer. Arrivé à la rivière Saint-François, je fus forcé, par le mauvais temps, de m'arrêter chez un ministre ; j'ignore à quelle secte il prétendait appartenir : tout ce que je sais, c'est qu'il était réputé pour être le plus grand hypocrite du monde et le plus fieffé coquin des Arkansas.

Mon cheval fut mis à l'écurie, ma selle déposée dans le vestibule, et je portai moi-même mes sacoches dans le salon ; puis, selon mon habitude, j'allai au puits pour faire mes ablutions. A mon retour, je vis avec étonnement que mes sacoches avaient déjà disparu ; elles contenaient de l'argent et des pierreries d'une valeur considérable pour un homme dans ma position ; je demandai à une femme qui faisait la cuisine dans une chambre voisine ce qu'elles étaient devenues ; elle me répondit qu'elle n'en savait rien ; mais que probablement son père les avait serrées.

Après avoir attendu longtemps, debout contre la porte, et en proie à la plus vive anxiété, je vis enfin le ministre traverser un champ de maïs et venir vers la maison. J'allai à sa rencontre et lui demandai ce qu'il avait fait de mes sacoches. Il me répondit avec emportement qu'il ne savait pas ce que je voulais dire; que je n'avais pas de sacoches quand j'étais arrivé chez lui; qu'il soupçonnait que j'étais un finaud, mais que je ne parviendrais pas à attraper un vieux renard comme lui.

J'étais alors au fait de toutes les roueries arkansiennes; je retournai au vestibule, pris mes pistolets, les mis à ma ceinture, saisis ma carabine, et suivis la piste de mon hôte sur le terrain mou des champs. Elle me conduisit à une grange dans laquelle, après une heure de recherches, je trouvai mes sacoches Je les jetai sur mon épaule et revins à la maison, au moment où commençait une épouvantable averse. A quinze mètres de la porte, le ministre, sa femme et sa fille, jolie enfant de seize ans, toute en larmes, s'avancèrent vers moi pour s'excuser. La mère déclara que sa fille la ferait mourir de chagrin, et le père m'informa de la manière la plus humble que la jeune personne, étant entrée dans la chambre et ayant vu les sacoches, avait cru qu'elles appartenaient à son amoureux dont on attendait la visite. Sur ce, l'enfant pleura de plus belle, en disant qu'elle voulait seulement faire une niche à Charley;

qu'elle était une honnête fille et non une voleuse.

Je pensai que le parti le plus sage était de paraître satisfait de cette explication, et j'ordonnai mon souper. Peu après, de nouveaux hôtes arrivèrent, à mon grand soulagement : c'étaient quatre planteurs missouriens qui revenaient d'une chasse à l'ours dans les marécages de la rivière Saint-François. Un d'eux était M. Courtenay, pour lequel j'avais une lettre du capitaine Finn. Il m'invita cordialement à l'accompagner chez lui et à m'y arrêter le plus longtemps possible.

Comme il parlait français, je lui racontai dans cette langue l'aventure de mes sacoches. Il n'en fut pas surpris : il connaissait notre hôte de réputation. Nous convînmes de coucher dans une chambre à deux lits, au premier étage ; les autres chasseurs furent logés dans une autre partie de la maison. Avant de se retirer pour la nuit, ils allèrent tous visiter leurs chevaux, et la jeune fille profita de cette occasion pour me conduire à ma chambre.

« Oh ! monsieur, dit-elle après avoir fermé la porte, je vous en prie, ne parlez pas aux autres étrangers de ce que j'ai fait : ils diraient tous que je courtise Charley, et je serais perdue de réputation.

» — J'ai déjà parlé, répliquai-je, et je sais que l'histoire de Charley n'est que ce que votre père vous a ordonné de dire. Les traces que j'ai suivies

en allant à la grange étaient celles des grosses bottes de votre père, et non celles de vos souliers légers et de vos petits pieds. Le ministre est un coquin, dites-le lui de ma part, et, si ce n'était trop de peine, je le citerais devant un magistrat. »

La jeune fille parut désolée; je me repentis de ma rudesse, et j'étais sur le point de lui parler avec plus de douceur quand elle m'interrompit.

« Ménagez-moi, monsieur. Je sais tout; je suis si malheureuse; si je connaissais un endroit où je pusse aller avec l'espoir d'y gagner mon pain en travaillant, je partirais à l'instant même; car je suis malheureuse, bien malheureuse. »

Dans ce moment, la pauvre enfant entendit les pas des chasseurs qui revenaient de l'écurie, et elle me quitta brusquement.

En entrant dans la chambre, M. Courtenay me dit qu'il venait de voir le ministre traverser la rivière dans une pirogue, et que, par conséquent, il était probable qu'il machinait quelque nouvelle iniquité. Comme il y avait tout à craindre du coquin après l'incident des sacoches, nous résolûmes de faire le guet, et, ayant approché nos lits de la fenêtre, nous nous couchâmes sans nous déshabiller.

Pour passer le temps, nous parlâmes du capitaine Finn et des Texiens. M. Courtenay me raconta un vol de nègres tenté par ce même général John Meyer, dont mon compagnon, le pré-

dicateur, m'avait tant entretenu pendant notre voyage dans le Texas. Un hiver, M. Courtenay, revenant de l'est, avait été arrêté à Vincennes (Indiana) par la grande quantité de neige qui était tombée, et qui, durant quelques jours, rendit les routes impraticables. Il vit dans cette ville une très belle race de moutons qu'il résolut d'introduire dans sa plantation, et, apprenant que le général devait descendre la rivière dans un grand bateau plat, dès que le dégel le permettrait, il convint avec lui qu'il transporterait une douzaine des animaux à la plantation, située à quelques milles au-dessous de l'embouchure de l'Ohio, de l'autre côté du Mississipi.

Meyer, deux mois après, livra la cargaison vivante et reçut le prix convenu. Puis, il demanda la permission de camper sur la propriété de M. Courtenay, pour réparer de graves dommages que ses bateaux avaient éprouvés. M. Courtenay lui permit de s'abriter, avec ses gens, dans une grange en briques, et ordonna à ses nègres de fournir aux bateliers des pommes de terre et des légumes de toute espèce.

Au bout de trois ou quatre jours, quelques-uns de ses esclaves vinrent l'informer que le général les avait engagés à s'enfuir en disant qu'ils étaient des imbéciles de rester dans l'esclavage quand ils pouvaient être aussi libres que les hommes blancs; que s'ils voulaient descendre la rivière avec lui,

il les conduirait au Texas où il leur paierait vingt dollars par mois pour leur travail.

Courtenay leur dit de paraître accepter la proposition, et leur donna des instructions sur la manière dont ils devaient agir. Il expédia ensuite des billets à une vingtaine de voisins pour les inviter à venir à la plantation avec leurs fouets dont ils auraient occasion de faire usage.

Meyer, ayant réparé ses bateaux, vint pour remercier et annoncer qu'il partirait de bonne heure le matin suivant. A nuit avancée, quand il pensa que tout le monde dormait dans la maison, il se rendit avec deux de ses fils à une avenue bordée de deux barrières, où il avait donné ren dez-vous aux nègres qu'il devait emmener. Il en trouva une demi-douzaine auxquels il recommanda de ne pas parler tant qu'ils seraient sur la plantation, puis il les engagea à le suivre pour s'embarquer, quand, à son grand étonnement, il vit paraître d'autres nègres et des hommes blancs tous armés du redoutable nerf de bœuf. Il cria à ses deux fils de fuir; mais il était trop tard.

Le général et ses rejetons étaient bien certainement accoutumés à des mésaventures de ce genre, car ils déployèrent une adresse merveilleuse à profiter des angles des barrières pour éviter les coups. Malheureusement pour eux, ils avaient à parcourir près d'un mille avant de sortir de l'avenue, et, malgré tous leurs voltigements,

ils furent cruellement châtiés. Ce fut en vain qu'ils gémirent, jurèrent, demandèrent grâce ; les coups pleuvaient de plus en plus drus, surtout de la main des nègres, qui, ayant de temps à autre tâté du nerf de bœuf, étaient enchantés de pouvoir fustiger des hommes blancs. L'honorable général et ses dignes fils arrivèrent enfin à leurs bateaux n'en pouvant plus et presque évanouis de douleur. Une fois à bord, ils coupèrent leur câble et poussèrent au large. Depuis cette correction, Meyer avait descendu la rivière au moins dix fois, mais il s'était toujours arrangé de manière à passer la plantation durant la nuit, et en longeant la rive opposée.

Je dis à M. Courtenay ce que je savais de ce coquin. Pendant que je parlais, son attention fut attirée par un bruit venant de l'écurie située au bout d'une allée, en face de nos fenêtres. Nous soupçonnâmes immédiatement qu'on voulait voler nos chevaux, et je tendis ma carabine à mon compagnon qui se posta dans une position qui commandait l'avenue par laquelle le voleur ou les voleurs devaient nécessairement passer.

Après avoir attendu quelques minutes avec anxiété, M. Courtenay me pria de prendre sa place et me dit :

« Si quelqu'un passe dans l'avenue avec un de nos chevaux, tirez dessus. Je vais aller rosser le drôle, car je soupçonne qu'il veut les faire échap-

per dans les marécages où il est sûr de pouvoir les rattraper plus tard. »

Ce disant, il s'avança vers la porte, et il était sur le point de mettre la main sur le loquet, quand nous entendîmes un effroyable hurlement suivi d'un hennissement que je reconnus être celui de mon cheval. Prenant nos pistolets et nos couteaux bowie, nous descendîmes l'avenue en courant.

Nous vîmes que nos deux chevaux et celui d'un des chasseurs étaient hors de l'écurie et attachés à la queue l'un de l'autre, de manière à ce qu'une seule personne pût les conduire. Le premier était bridé, et le dernier, qui était le mien, manifestait une irritation qui indiquait que quelque chose d'extraordinaire était arrivé. En continuant notre examen, nous découvrîmes le corps d'un jeune homme dont la poitrine était entièrement ouverte, et dont le cœur et les intestins pendaient en dehors.

Il paraît que mon fidèle coursier, qui avait déjà montré dans le Texas une grande répugnance à être séparé de moi, avait lancé au voleur la terrible ruade qui l'avait si horriblement déchiré. Sur ces entrefaites, les autres chasseurs nous rejoignirent. On se procura de la lumière, et nous apprîmes alors que la victime était le fils du ministre, nouvellement marié, et établi sur la rive orientale du Saint-François. Le ministre aussi ne tarda pas à paraître; mais il vint d'un côté opposé

à celui de la maison, et il était vêtu comme le soir précédent: il était facile de voir qu'il ne s'était pas couché de la nuit.

Dès qu'il connut le funeste évènement, il tempêta et jura qu'il tuerait le sacré Français et son damné cheval; mais M. Courtenay s'avança vers lui et dit :

« Taisez-vous, misérable; voyez votre ouvrage, car c'est vous qui êtes la cause de cette mort; c'était pour chercher votre fils afin qu'il vous aidât à voler les chevaux que vous avez traversé la rivière dans la pirogue. Taisez-vous, dis-je; vous me connaissez. Regardez l'aîné de vos enfants, scélérat que vous êtes. Puisse la chaîne de votre misère future être longue, et son dernier anneau être le gibet que vous méritez ! »

Le ministre garda le silence, même en entendant les reproches entrecoupés de sanglots de sa femme. « Je vous en avais prévenu, dit-elle, le malheur est arrivé, et je crains qu'il en arrive un autre encore plus grand. Maudite soit l'heure où je vous ai rencontré, et plus maudite encore celle où cet enfant est né ! » Et, s'appuyant contre la barrière, elle pleura amèrement.

J'omets le reste de cette triste scène. Nous prenions tous part à la douleur de la mère et de la pauvre fille dont tous les traits exprimaient le désespoir. Nous sellâmes nos chevaux, et M. Courtenay et moi nous mîmes en route. Les chasseurs

restèrent pour attendre l'arrivée du magistrat que nous promîmes d'envoyer. Pour en trouver un, nous fûmes obligés de quitter le grand chemin, et ce ne fut qu'après une course de plusieurs milles que nous parvînmes à découvrir sa maison. Nous le réveillâmes, lui donnâmes les renseignements nécessaires, et, au lever du soleil, traversâmes la rivière.

CHAPITRE XXXVII.

J'éprouvai une agréable surprise en arrivant à la plantation de M. Courtenay. Il y avait dans la construction et dans l'arrangement de la maison un goût qu'on trouve rarement aux États-Unis. Le gracieux portique soutenu par des colonnes, les grandes vérandahs abritées par des jasmins, le jardin vert et riant, avec des allées d'acacias et des haies vives de buis et d'aubépine, tout me rappelait l'Europe et les scènes de mon enfance. Les écuries étaient bien aérées, les esclaves propres, bien vêtus et de bonne humeur, le chenil dans un ordre parfait.

Au moment où nous descendions de cheval, une dame d'une beauté remarquable parut sous le portique, le visage rayonnant de joie et d'amour, et cinq à six jolis enfants, dès qu'ils se furent aperçus de notre arrivée, quittèrent leurs jeux et se précipitèrent vers leur père pour l'embrasser.

Une charmante vision de jeunesse et de beauté fit aussi son apparition : c'était une des sveltes filles du sud, une femme de quinze ans aux longs cils noirs et à la chevelure d'ébène ruisselante. Des esclaves de tous les âges, mulâtresses et quarterones, nègres et négrillons, accouraient en criant tous ensemble : « Eh ! maître Courtenay, tuer beaucoup ours, bien sûr ; maintenant beaucoup graisse pour famille noire, bon maître Courtenay. » Qu'on ajoute à tout cela les chiens qui aboyaient et les chevaux qui hennissaient, et on aura un tableau vraiment complet de l'affection et du bonheur. Je doute qu'il y ait dans toute l'Amérique du nord une autre plantation pareille à celle de M. Courtenay,

Je fus bientôt considéré comme membre de la famille, et, pour la première fois, je connus les plaisirs que procure la société de personnes d'une éducation achevée. Mistress Courtenay pinçait admirablement de la harpe ; miss Emma Courtenay sa nièce, était une excellente pianiste, et mon hôte n'était pas un amateur méprisable sur la flûte. Nos soirées se passaient rapidement à lire Shakspeare, Corneille, Racine, Metastasio, ou les écrivains modernes de la littérature anglaise ; après quoi les belles compositions de Beethoven, de Gluck et de Mozart, ou les brillantes ouvertures de Donizetti, de Bellini et de Meyerbeer, nous fai-

saient oublier les heures et veiller une partie de la nuit.

Mon temps se passait ainsi comme un rêve de bonheur, et, tout voyage étant impossible pendant la saison pluvieuse, je demeurai plusieurs semaines avec mes aimables hôtes, d'autant plus volontiers que les diverses épreuves auxquelles j'avais été en butte malgré ma jeunesse m'avaient convaincu que le bonheur est trop rare sur cette terre pour ne pas le saisir quand il se présente. Toutefois, au milieu du plaisir, je n'oubliais pas mes devoirs envers ma tribu, et j'écrivis au chef des Mormons, Joe Smith, à Nauvoo, pour le presser d'entrer en arrangement. Malgré la mauvaise saison, nous eûmes quelques jours de soleil, et la jolie miss Emma et moi en profitâmes pour faire de longues promenades dans les bois. Quelquefois aussi mon hôte invitait les chasseurs du voisinage à une battue générale contre les ours, les daims et les chats sauvages; nous campions alors sous de bonnes tentes, et, le soir, en fumant auprès de nos feux pétillants, j'entendais des histoires qui m'en apprenaient plus sur les États-Unis que je n'en aurais su par une résidence de plusieurs années.

« Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es » est un vieux proverbe français. M. Courtenay n'avait de relations de société qu'avec ses voisins les

plus instruits et les plus éclairés. Leurs anecdotes, par conséquent, étaient non-seulement bien racontées, mais intéressantes par leur sujet. Souvent la conversation tombait sur les Mormons, et mon hôte, s'apercevant que je désirais vivement savoir tout ce qui avait rapport à cette nouvelle secte, me présenta à un homme de beaucoup de talent qui en connaissait parfaitement l'histoire. J'appris de lui toutes les particularités qui ont donné naissance au mormonisme, la plus extraornaire des impostures du XIXe siècle.

Il y a nombre d'années, vivait un homme du Connecticut nommé Salomon Spalding, parent de l'inventeur des noix muscades en bois. En le suivant dans sa carrière, le lecteur trouvera en lui un Yankee pur sang. On le voit d'abord étudiant en droit, puis prédicateur, marchand et banqueroutier; plus tard, il devient maréchal-ferrant dans un petit village de l'ouest, ensuite spéculateur en terre et maître d'école de comté; plus tard encore il est maître de forges, fait banqueroute une autre fois, et finit par être écrivain et songe-creux.

Il mourut dans la misère quelque part dans la Pennsylvanie, pensant peu que par un singulier hasard une de ses productions, le *Manuscrit trouvé*, rachetée de l'oubli par quelques fripons, deviendrait entre leurs mains une arme puissante, et serait la base du schisme le plus anomal et cepen-

dant le plus redoutable que l'église établie ait jamais éprouvé.

Le *Manuscrit trouvé* est un roman historique dans lequel on cherche à démontrer que les Juifs des tribus perdues ont été les premiers habitants de l'Amérique, et que les Indiens sont leurs descendants. On y donne un compte détaillé de leur voyage par terre et par mer, depuis Jérusalem jusqu'à leur arrivée en Amérique sous le commandement de Nephi et de Lehi. Plus tard, ils se querellèrent et se divisèrent en deux nations distinctes dont l'une fut appelée les Néphites et l'autre les Lamanites; puis éclatèrent des guerres cruelles et sanglantes dans lesquelles des multitudes d'entre eux périrent. Leurs morts, enterrés par grands monceaux, formèrent ces nombreuses éminences factices qu'on rencontre maintenant sur le continent américain. Ils étaient très civilisés, et avaient de grandes connaissances dans les sciences et dans les arts ; c'est ce qui explique les ruines remarquables de villes et les autres antiquités curieuses qu'on trouve dans diverses parties des deux Amériques.

Salomon Spalding écrit dans le style biblique et commence presque chaque phrase par — Dans ce temps-là—or, il arriva.

Bien qu'il y ait dans ce roman une certaine puissance d'imagination et quelque science, il

resta oublié durant plusieurs années sur les tablettes de MM. Patterson et Lambdin, imprimeurs à Pittsburg.

Lambdin ayant fait faillite, pensa à se relever par quelque spéculation en librairie. Parmi les divers manuscrits qui étaient alors en sa possession, le *Manuscrit trouvé*, vénérable dans sa poussière, fut, après examen, regardé comme une mine d'or qui rétablirait les affaires de l'infortuné imprimeur; mais Lambdin mourut avant d'avoir pu mettre son projet à exécution.

Il avait confié le précieux manuscrit à son ami intime Sydney Rigdon, afin que celui-ci pût l'embellir et le modifier à son gré. L'imprimeur mort, Rigdon laissa reposer le chef-d'œuvre dans son pupitre jusqu'à ce qu'un jour, réfléchissant à son existence précaire et aux moyens d'améliorer sa position, une idée lumineuse éclaira son esprit. Connaissant le caractère de ses compatriotes et leur avidité pour le merveilleux, il résolut de leur présenter le *Manuscrit trouvé*, non comme un simple ouvrage d'imagination et de disquisition, ainsi que l'auteur l'avait entendu, mais bien comme un nouveau code religieux envoyé à l'homme de la même manière que les tables de la loi avaient naguère été données à Moïse sur le Sinaï.

Pendant quelque temps, Rigdon travailla avec ardeur, étudiant la Bible, fit des changements à son livre, et prêcha chaque dimanche.

Inutile de dire que notre prophète en herbe avait, comme Spalding, fait tous les métiers. Il avait successivement rempli les fonctions d'avocat, de cabaretier, de commis, de marchand, de journaliste, de prédicateur, et finalement de prote.

Cette variété d'occupations nous paraît étrange, mais la population des États-Unis est si mobile et si ambitieuse, que les hommes, à cinquante ans, ont exercé ou du moins tenté d'exercer toutes les professions, non par gradation, en s'élevant de bas en haut, mais selon les circonstances. Docteur hier et garçon de café aujourd'hui, le philosophe yankee briguera demain un siége dans la législature, et, s'il ne réussit pas, deviendra méthodiste, mormon, spéculateur en terre, membre de la Société *native* américaine ou maçon; — entendons-nous, journalier maçon.

Deux mots encore sur Rigdon, avant de l'abandonner à sa nullité comparative. Il est incontestablement le père du mormonisme et l'auteur du *Livre d'or*, sauf le petit nombre de changements introduits plus tard par Joe Smith. Une fois son plan d'imposture arrêté, il lui fut facile de discuter publiquement en chaire beaucoup des étranges points de controverse qui devaient devenir les pierres angulaires de son édifice projeté.

Les discussions, précisément à cause de leur originalité, furent écoutées avidement par un grand nombre de personnes dont l'esprit se trouva

ainsi préparé à ce qui allait suivre. Il paraît, toutefois, que Rigdon, entrevoyant les maux que son imposture engendrerait, recula devant sa tâche, non parce qu'il y avait encore quelques étincelles d'honnêteté dans son sein, mais parce qu'il manquait de courage. C'était un coquin, mais un coquin peureux et toujours en crainte du pénitentiaire. Le mormonisme n'était pour lui qu'une spéculation d'argent. Il résolut de s'abriter derrière quelque pauvre sot qui supporterait tout l'odieux de la fourberie, tandis que lui recueillerait tranquillement la moisson d'or et se retirerait avant que l'orage n'éclatât. Mais, comme c'est souvent le cas, il comptait sans son hôte. Le hasard voulut qu'en cherchant un instrument de cette espèce, il tombât sur Joe (1) Smith dans lequel il trouva un homme rien moins que disposé à se laisser exploiter. Il lui fallait pour esclave un composé de friponnerie et de sottise : Smith était bien un fripon et un ignorant, mais il était aussi ce que Rigdon ne soupçonnait pas, un homme d'une conception hardie, plein de courage et d'énergie mentale, un être fier et ambitieux qui, à une autre époque, eût été un autre Mahomet, et qui même, dans ce siècle plus éclairé, a accompli des choses qu'on ne peut voir sans étonnement.

(1) Joe, diminutif de Joseph.

Quand il fut trop tard pour se rétracter, Rigdon découvrit avec épouvante qu'au lieu d'acquérir un serf stupide, il s'était soumis à une volonté supérieure, et qu'il n'était plus lui-même qu'un esclave enchaîné par la peur et par l'intérêt, ses deux grands guides dans la vie. Smith devint, en conséquence, *l'élu de Dieu*, et est maintenant le chef suprême, politique et religieux, de milliers de sectaires.

L'ami de M. Courtenay me raconta aussi l'histoire de Joseph Smith, je mettrai sous les yeux du lecteur ce que j'ai recueilli sur cet imposteur remarquable, et rapporterai succinctement la naissance et les progrès de la nouvelle secte.

CHAPITRE XXXVIII.

Le père de Joseph Smith était un de ces nombreux industriels appelés dans l'Ouest *Money diggers* (1), qui mènent une vie vagabonde, exploitant les fermiers crédules auxquels ils font croire qu'ils connaissent des trésors cachés, ou volant, quand l'occasion s'en présente, des chevaux et des bœufs. Le prophète était le second fils et le favori de son père, qui disait partout que Joe avait la seconde vue requise pour découvrir les endroits où les trésors sont enfouis. Joe mon-

(1) Fossoyeurs d'argent, c'est-à-dire, *découvreurs de trésors*.

trait effectivement une très grande subtilité, et les *vieux* prédirent que, s'il n'était pas pendu, il deviendrait bien certainement général, et peut-être président des États-Unis. Sa subtilité était si grande qu'il ne tarda pas à se sentir à l'étroit dans Palmyra, résidence habituelle de son père, et qu'il partit pour chercher un théâtre plus en rapport avec l'étendue de ses talents.

Peu de temps après, on entendit parler de ses prouesses : en passant par Harmony (Pennsylvanie), il avait fait connaissance avec une jeune fille et en était devenu amoureux ; dans l'automne de 1826, il résolut de quitter Philadelphie, où il se trouvait, pour aller l'épouser ; mais deux choses lui manquaient : l'argent pour faire la route, et une recommandation pour le père de sa belle. Voici l'expédient qu'il imagina pour se procurer l'un et l'autre.

Il se présenta à un nommé Lawrence, et lui dit qu'il avait découvert dans la Pennsylvanie, sur les bords de la rivière Susquehannah, une mine d'argent très riche, et que si lui, Lawrence, voulait y venir, il aurait part aux bénéfices ; que la mine était dans un endroit où la marée haute arrivait, et qu'on pourrait, par conséquent, mettre le métal dans des bateaux et le transporter facilement en descendant la rivière jusqu'à Philadelphie.

Lawrence demanda si c'était bien vrai ; Joe

répondit : « Oui, car j'y ai été et l'ai vu de mes propres yeux; si, rendu sur les lieux, vous trouvez que tout n'est pas tel que je le dis, je m'engagerai à vous servir gratuitement pendant trois ans. »

Les serments, les protestations et les belles promesses de Joe persuadèrent Lawrence. Il fut convenu qu'ils partiraient ensemble, et, comme le minéralogiste n'avait pas le sou, son compagnon eut à payer tous les frais du voyage. A Harmony, Joe fut chaudement recommandé par Lawrence, qui était bien connu des parents de la jeune fille; après quoi, ils continuèrent leur route jusqu'à la mine, firent les recherches les plus minutieuses, et ne découvrirent rien. Lawrence en fut pour sa peine, et retourna chez lui les poches un peu plus légères que lorsqu'il était parti, tandis que l'honnête Joe avait non-seulement voyagé gratis, mais obtenu la recommandation qu'il avait désirée.

Les parents, toutefois, s'opposèrent au mariage. Un jour qu'ils étaient absents, notre héros enleva sa bien-aimée et l'épousa.

Une autre fois, Joe avait fait une excursion avec sa femme loin de Manchester (New-York), qui était alors le lieu de sa résidence : sa bourse étant à sec et voulant retourner chez lui, il alla trouver un bon vieux Hollandais du nom de Stowel, et lui dit : « Étant sur le bord de la Rivière Noire, près du village de Watertown (comté de

Jefferson, New-York), j'ai vu dans une grotte un lingot d'or, gros comme ma jambe et long de trois à quatre pieds, tellement pesant que je n'ai pas pu l'emporter. Si vous voulez payer mes frais de route et ceux de ma femme jusqu'à Manchester, je promets de vous conduire à la grotte et de partager le lingot avec vous. »

Le bon Hollandais accepta.

Quelques jours après leur arrivée à Manchester, Stowel rappela à Joseph sa promesse ; mais il répondit avec le plus grand sang-froid qu'il ne pouvait pas partir pour le moment parce que sa femme était parmi des étrangers et serait bien isolée s'il la quittait. M. Stowel, comme M. Lawrence, fut forcé de s'en retourner plus léger d'argent, et sans avoir rien obtenu. J'ai mentionné ces deux tours de Joe Smith parce qu'ils expliquent le système de fraude pratiqué par les *moneydiggers*.

On aura peine à comprendre comment les rusés Yankees peuvent ajouter foi à de pareilles fables ; mais le fait est que les habitants des États-Unis, si difficiles à attraper dans toute autre chose, mordent avidement à l'hameçon dès qu'on leur parle de mines ou de trésors cachés. On a découvert dans le Missouri et dans le Wisconsin d'immenses lits de minerai de cuivre et de plomb ; des milliers de fermiers pauvres et ignorants ont émigré de l'est et se sont faits mineurs et fon-

deurs ; beaucoup d'entre eux ont réalisé des fortunes considérables en peu d'années et sont retournés au lieu de leur naissance pour y vivre en opulents gentilshommes, au grand étonnement de leurs voisins.

C'est ainsi que la manie des mines a été entretenue, et des imposteurs de toute espèce ont récolté d'abondantes moissons en spéculant sur la cupidité bien connue du peuple d'Amérique.

Ce fut au commencement de 1827, que Joé, étant allé à Pittsburg, fit la connaissance de Rigdon. Une grande intimité s'établit entre eux et ils se visitèrent réciproquement, Joe allant à Pittsburg, et Rigdon à la Susquehannah. Ce fut aussi dans le cours de cette même année que la famille Smith déploya un nouveau caractère. Au mois de juin, le père Smith se présenta à un fermier riche, mais crédule, et lui raconta :

Que quelques années auparavant, son fils Joe avait eu une vision dans laquelle un esprit lui avait apparu, et l'avait informé que des annales écrites sur des plaques d'or étaient enfouies dans un certain endroit ; qu'il était la personne prédestinée à en obtenir la possession ; qu'il devait pour cela se rendre le 23 septembre au lieu indiqué, vêtu de noir et monté sur un cheval noir à tous crins, et demander les plaques en prononçant un certain nom ; qu'après les avoir obtenues, il fallait qu'il s'en allât immédiatement,

sans les mettre par terre et sans regarder derrière lui.

Le fermier ajouta foi à la communication du vieux Smith, et, en conséquence, donna un habillement noir complet à Joe, et emprunta un cheval noir. Joe, à ce qu'il dit, se rendit au lieu désigné et demanda les plaques qui étaient dans un coffre en pierre, descellé, et si près de la surface du sol qu'il pouvait en voir le bout. Ayant levé le couvercle, il prit les plaques; mais, de peur que quelqu'un ne découvrit d'où il les avait tirées, il les posa à terre, pour remettre le couvercle tel qu'il l'avait trouvé. En se retournant, il s'aperçut, à sa grande surprise, que les plaques avaient disparu; il rouvrit le coffre, et vit qu'elles y étaient; il essaya de les enlever, mais cela lui fut impossible; il aperçut dans le coffre quelque chose semblable à un crapaud, qui insensiblement prit la forme d'un homme et lui porta un coup sur un des côtés de la tète. Nullement découragé, il se baissa encore et tenta de reprendre les plaques; l'esprit, alors, le frappa de nouveau et le renversa à trois à quatre verges en arrière en lui faisant beaucoup de mal. Quand il fut revenu à lui, il s'enquit pourquoi il ne pouvait pas prendre les plaques, et l'esprit répondit: « Parce que vous n'avez pas obéi aux ordres qui vous ont été donnés. » Il demanda alors quand il pourrait les avoir et on lui répondit: « Reviens dans un an, jour pour jour

et amène ton frère avec toi, tu les auras alors ! »

Le vieux Smith prétendit que cet esprit était celui du prophète qui avait écrit le livre et qui avait été envoyé à Joe pour l'instruire de toutes ces choses.

Le frère aîné étant mort avant l'expiration de l'année, le vieillard dit que c'était un décret de la Providence, et ajouta :

» Joe est allé au bout de l'année réclamer les plaques, et l'esprit lui a demandé pourquoi il n'avait pas amené son frère. Il a répondu qu'il était mort. L'esprit, alors, lui a ordonné de revenir à la fin d'une autre année, jour pour jour, et d'amener un homme avec lui. Ayant demandé quel serait cet homme, on lui a répondu qu'il le connaîtrait en le voyant.

Ainsi donc, pendant que Rigdon travaillait sa Bible, et prêchait de nouvelles doctrines, la famille Smith préparait l'esprit du peuple à voir paraître quelque chose d'extraordinaire, et, bien que Joe fût parfaitement connu pour être un ivrogne et un vagabond, il parvint à inspirer à des centaines de fermiers ignorants un sentiment de mystérieuse terreur dont ils ne pouvaient pas se rendre compte.

Je dois ici interrompre ma narration pour faire quelques remarques.

Dans les grandes villes d'Europe et d'Amérique, la civilisation, l'éducation et le frottement conti-

nuel des habitants ont presque détruit les idées superstitieuses, si communes dans les basses classes, et ont complètement fait cesser la peur qu'inspiraient les mauvais génies, les spectres et les démons; mais tel n'est pas le cas dans la partie occidentale des États-Unis, sur les lisières des immenses forêts, et au milieu d'un pays sauvage, composé de ravins et de montagnes, où les torrents roulent leurs eaux impétueuses en cataractes, à travers des souterrains, où, privé des amusements qui récréeraient son imagination, le fermier s'abandonne aux idées les plus fantastiques, et devient d'autant plus esclave des créations de son cerveau qu'il n'ose peut-être pas les avouer, de crainte de ne pas rencontrer de sympathie.

Sur ces confins de la civilisation, le colon est toujours chasseur, et les habitants des petites fermes situées sur les lisières des forêts n'ont souvent d'autre nourriture animale que celle qu'ils se procurent par leur adresse. Dès que l'automne est arrivée, l'Américain prend sa carabine et va seul dans les bois pour visiter, comme il dit, ses cochons, ses chevaux et ses vaches. Constamment à la recherche des daims et des abeilles sauvages, il parcourt les endroits les plus retirés, les marécages, les sommets des montagnes ou les sinuosités pleines de buissons de quelque rivière; la vue continuelle de la nature dans toute sa grandeur, et le morne silence qu'il observe dans ses courses

causent une dépression dans son esprit, et comme ses sens de vision et d'ouïe sont toujours tendus, son système nerveux est affecté. Il tressaille à la chute d'une feuille, et, sachant qu'à chaque pas il peut marcher sur quelque reptile dont le venin est mortel, il examine avec une sensation de pénible anxiété l'herbe desséchée sur laquelle il doit passer. Outre cela, il est souvent pressé par la faim et exposé à une fatigue excessive.

« Jeunez dans le désert, et vous rêverez des esprits » est un adage indien très vrai. Si à tout ce qu'on a dit plus haut, on ajoute que l'esprit du chasseur a été préparé dès l'enfance à recevoir les impressions les plus fantastiques, on ne sera pas étonné qu'il devienne superstitieux. Durant les longues soirées d'hiver, quand la neige est épaisse et que le vent aigu mugit à travers les arbres, les parents fument leurs pipes auprès de grosses bûches pétillantes, et racontent aux enfants quelque aventure terrible; ils parlent de bruits surnaturels entendus près de quelques souterrains et de combats épouvantables livrés à de mauvais esprits transformés en animaux sauvages; beaucoup d'entr'eux disent, mais bien bas, qu'à telle heure de la nuit, en revenant d'un marché voisin, ils ont rencontré l'ennemi des hommes dans la forêt, à tel carrefour, ou près du vieux chêne sillonné par la foudre.

L'enfant devient homme; mais ces traditions de

famille sont profondément gravées dans sa mémoire, et quand il est seul dans le désert, près des endroits hantés par les démons, son imagination frappée donne un corps aux fantômes de son cerveau malade.

Il n'est donc pas surprenant que de pareils hommes se soient soumis à la volonté supérieure d'un être tel que Joe Smith, qu'ils voient errer seul dans la solitude des forêts, et qu'ils croient être en communication avec les esprits d'un autre monde, car le nouveau prophète possède toutes les qualités et pratique toutes les jongleries des nécromanciens du moyen âge; son langage est ambigu, solennel et souvent incompréhensible. — Grande preuve, pour le vulgaire, de sa vocation mystique.

Joe a fait retrouver des chevaux et des bœufs perdus depuis plusieurs mois : il regardait à travers une pierre sacrée, qu'il prétend lui avoir été donnée par Dieu, et découvrait ce qu'il désirait savoir. Le bon fermier était émerveillé de trouver sa bête à l'endroit indiqué par Joe, et ne réfléchissait pas que celui-ci, errant continuellement avec ses compères dans les bois et dans les vallées, devait connaître parfaitement tous les lieux retirés et ombreux où les animaux sauvages et domestiques vont chercher, pendant l'été, un abri contre les rayons ardents du soleil.

Ce fut ainsi que, malgré sa mauvaise conduite,

Joe acquit, dans un rayon de plusieurs centaines de milles, la réputation d'être un homme extraordinaire, et quand il se déclara le prophète de Dieu et commença à prêcher sa nouvelle religion, on n'en fut pas étonné. Si Rigdon, ou tout autre, se fussent présentés au lieu de lui, il leur aurait été impossible d'établir le mormonisme ; la fondation d'une nouvelle secte par un homme qui opérait des prodiges, parut, au contraire, toute naturelle.

Comme la pierre que j'ai mentionnée a beaucoup contribué à élever Joe à la position éminente qu'il occupe aujourd'hui, j'insérerai ici une attestation, sous serment, dans laquelle on raconte comment il est devenu possesseur de ce trésor miraculeux.

« Manchester, comté d'Ontario, État de New-York, 1833.

» J'ai fait connaissance avec les Smith, auteurs de la Bible mormon, en 1820 ; ils étaient alors *money diggers*, et ils ont exercé cette profession jusqu'à la fin de 1827 ; en 1832, je creusai un puits, et j'employai Joe Smith comme aide. Après avoir creusé à environ vingt pieds de profondeur, nous découvrîmes une pierre singulière qui excita ma curiosité. Je la portai au haut du puits, et, pendant que nous l'examinions, Joe la mit dans la forme de son chapeau, sur le sommet duquel il appliqua ensuite sa figure. Il a dit que la pierre

lui a été donnée par Dieu, mais cela est faux.

» Le matin suivant, il vint chez moi et me pria de lui donner la pierre, prétendant qu'il pouvait voir à travers; je lui répondis que je ne voulais pas m'en défaire, parce que c'était une curiosité, mais que je la lui prêterais. Après l'avoir obtenue, il publia partout qu'il y voyait des choses merveilleuses, et mit la partie crédule de la population dans un tel émoi que je lui ordonnai de me rapporter la pierre. Il l'avait eue en sa possession pendant environ deux ans. En 1825, autant que je puis m'en souvenir, Hiram Smith (le frère de Joe) vint me trouver et me pria de lui prêter cette même pierre, disant qu'on en avait absolument besoin pour terminer une affaire très importante; je lui répondis que la pierre n'était pas d'une grande valeur pour moi, mais que je désirais la conserver comme curiosité; que cependant je la lui prêterais s'il me donnait sa parole d'honneur qu'elle me serait rendue à ma première requête. Il fit le serment que je demandais, et emporta la pierre. Je pensais alors pouvoir compter sur sa parole, parce qu'il affectait une grande dévotion; mais je fus désappointé, car il manqua à sa parole d'honneur.

Dans l'automne de 1826, je reçus la visite d'un ami qui désira voir cette pierre, dont on avait tant parlé. Je lui dis qu'il pourrait la voir en venant avec moi chez Smith, qui demeurait à envi-

ron un demi-mille de ma maison. Quand je demandai la pierre, Smith me dit, à ma grande surprise, vous ne l'aurez pas. Je lui fis observer qu'elle m'appartenait, et lui rappelai la promesse qu'il m'avait faite lorsque je la lui avais prêtée; mais tout fut inutile, il me regarda méchamment en face, en disant : Peu m'importe à qui diable elle appartient, vous ne l'aurez pas.

» Col. Nahum Howard, »

CHAPITRE XXXIX.

J'omets beaucoup de détails intéressants en eux-mêmes, mais trop longs pour être insérés dans cet ouvrage. Au bout de quelque temps, Joe Smith annonça que les plaques d'or étaient en sa possession; qu'elles étaient couvertes de caractères inconnus; qu'il avait reçu du ciel des bésicles à l'aide desquelles il pouvait les déchiffrer, et qu'il était occupé à les traduire.

Inutile de dire que cette prétendue traduction n'était autre chose que le contenu du livre écrit originairement par Salomon Spalding, et modifié par Rigdon.

Le mormonisme ne comptait alors que six membres : ils se mirent incontinent à l'œuvre, et travaillèrent avec ardeur à la propagation de la nouvelle doctrine. Leurs premiers efforts eurent pour théâtre la partie occidentale de l'État de New-York

et la Pennsylvanie, et furent couronnés du plus grand succès. Après avoir fait un certain nombre de prosélytes, Smith eut une révélation qui ordonnait, à lui et à tous ses adhérents, de transférer leur domicile à Kirkland dans l'Ohio. Beaucoup des sectaires obéirent à cet ordre, vendirent leurs propriétés et s'aidèrent mutuellement à s'établir à l'endroit désigné, qui fut le chef-lieu de la nouvelle église et la résidence des prophètes jusqu'en 1838. Il ne paraît pas, toutefois, qu'ils aient regardé cet établissement comme permanent, car, dans le livre des *Covenants*, il est dit, en parlant de Kirkland : Je leur consacre cette terre pour une courte saison, en attendant que moi, le Seigneur, je les aie pourvus d'autres foyers. »

Au printemps de 1831, Smith, Rigdon et consorts, déclarèrent qu'il leur était enjoint par une révélation de faire un voyage dans le Missouri, où le Seigneur leur montrerait l'emplacement de la nouvelle Jérusalem. Ils partirent, et, à leur arrivée, une autre révélation leur désigna la ville d'Indépendance, dans le comté de Jefferson, comme étant le point central de la terre de promission, où ils devaient bâtir un temple. Peu après leur retour à Kirkland, il y eut un grand nombre de révélations qui commandaient à tous les saints d'acheter des propriétés dans cette terre de promission et de s'y établir. En conséquence, beaucoup d'entre eux se rendirent dans le Missouri,

et commencèrent à construire Sion, comme ils l'appelaient.

Dans la même année 1831, une loi de consécration fut établie dans l'Église par révélation. Elle fut d'abord publiée dans le livre des *Covenants* en ces termes : « Si tu m'aimes, tu observeras mes commandements, et tu me consacreras toutes tes propriétés par un acte irrévocable. » Plus tard, elle fut modifiée de la manière suivante : « Si tu m'aimes, tu me serviras et observeras mes commandements ; tu te souviendras des pauvres, et consacreras à leur soulagement, par un acte irrévocable, la portion de tes richesses qu'il est en ton pouvoir de partager avec eux.

En avril 1832, un comité, composé des principaux sectaires établis à Kirkland et à Indépendance, fut institué par révélation. Les commissaires s'engagèrent par serment et par acte à administrer les affaires des pauvres et celles de l'église, tant à Sion, dans le Missouri, qu'à Shinakar (Kirkland).

En juin 1833, une autre révélation prescrivit de diviser Kirkland en lots, de les vendre et d'en remettre le montant au comité. En 1834 ou 1835, une nouvelle révélation ordonna que les fonds consacrés seraient partagés entre tous les commissaires, et que ceux-ci administreraient séparément, sous le titre d'intendants, les sommes qui leur seraient confiées.

Avant cela, en 1833, une nouvelle révélation avait enjoint de bâtir un temple avec les fonds consacrés. Ces fonds s'étaient trouvés insuffisants, et le comité chargé de l'érection du monument avait contracté des dettes considérables. Ayant vainement tenté de négocier un emprunt pour payer les engagements échus, on eut recours à un autre expédient.

En 1835, Smith, Rigdon et consorts, fondèrent une maison de commerce, et achetèrent des marchandises à Cléveland et à Buffalo pour une très forte somme, à six mois de crédit. Dans l'automne, on établit des succursales qui firent dans les villes de l'est des achats encore plus considérables, dont une partie fut employée à payer les ouvriers du temple, et l'autre vendue à crédit, de sorte que la maison ne put pas acquitter ses billets à leur échéance. Elle essaya de faire d'autres billets, payables à différentes époques ; mais personne ne voulut de son papier. On songea alors à établir une banque, et, en 1837, la fameuse banque de Kirkland commença ses opérations sans avoir rempli aucune des formalités voulues par la loi.

Les actionnaires de cet établissement, qui a fait tant de dupes, payèrent le montant de leur souscription : les uns, en lots de ville estimés cinq à six fois au-dessus de leur valeur ; les autres, en marchandises dont l'évaluation avait été également exagérée, et un très petit nombre en argent.

Les premiers billets émis eurent cours dans les environs, et Smith profita du crédit dont ils jouissaient pour payer avec eux les dettes que lui et ses frères avaient contractées dans le voisinage, tant pour acquisitions de terres que pour d'autres achats. Ces billets ayant été refusés par les créanciers de l'est, on résolut de les changer contre ceux des autres banques. Les anciens de la secte furent, à cet effet, expédiés hors du pays, et ne mirent fin à leurs opérations que lorsque les billets ne valurent plus que six *cents* par dollar.

Au bout de quelques mois, la banque, comme on devait s'y attendre, fut en pleine déconfiture, et Smith tellement embarrassé qu'au printemps de 1838 il partit, avec presque tous ses frères, pour le Missouri, où leurs créanciers les poursuivirent vainement.

Nous devons maintenant revenir un peu en arrière pour rapporter une autre circonstance. En 1836, une assemblée solennelle fut convoquée dans le temple de Kirkland. On publia que ceux qui y assisteraient recevraient un don pareil à celui qui avait été fait aux disciples du Christ le jour de la Pentecôte. A l'époque fixée, une foule de fidèles arrivèrent de toutes les parties du pays. Ils passèrent la journée dans le jeûne et dans la prière, à laver et à parfumer leurs corps, et à oindre leur tête de ce qu'ils appelaient l'huile sainte.

Le soir, ils se réunirent, rompirent le jeûne

en mangeant un pain léger de froment et en buvant du vin à discrétion. Smith, qui savait fort bien comment il fallait les préparer à recevoir l'Esprit saint, les encouragea à boire copieusement, en leur disant que le vin était consacré et ne les enivrerait pas. Comme on peut bien le penser, ils burent immodérément, après quoi ils se mirent à prophétiser, à bénir leurs amis et à maudire leurs ennemis. Puis l'assemblée fut ajournée.

Nous revenons au Missouri. Les Mormons qui, en 1831, s'étaient établis à Indépendance et aux environs, étaient devenus très arrogants, et prétendaient que le pays leur avait été donné par le Seigneur et leur appartenait. Cette singulière prétention irrita tellement les anciens habitants qu'en 1833, ils se levèrent en masse et expulsèrent du comté tous les sectaires. Ceux-ci se réfugièrent dans le comté de Clay, où les habitants les laissèrent vivre en paix jusqu'en 1836. Une manifestation populaire ayant alors eu lieu, les fugitifs se retirèrent dans un district presque désert du pays, qu'ils commencèrent à défricher.

La législature du Missouri, dans sa session de 1836-37, érigea ce district en comté sous le nom de Caldwell, et désigna Far-Ouest pour capitale. Les Mormons y vécurent tranquilllement jusqu'en 1838, époque à laquelle arrivèrent Smith, Rigdon et les autres chefs de la secte. Peu après leur arrivée, on organisa la Société danite, dont le but primitif

fut l'expulsion du comté de tous les dissidents. Les membres de cette société s'engagèrent par un serment, dont la violation entraînait peine de mort, à soutenir leur président et à se défendre les uns les autre, à tort ou à raison, jusqu'à la dernière extrémité. Ils avaient des signes secrets au moyen desquels ils se reconnaissaient entre eux, et étaient divisés en bandes de dix et de cinquante hommes, commandées chacune par un capitaine, et toutes sous les ordres d'un général. Dès que ce corps fut organisé, on enjoignit à plusieurs dissidents de quitter le pays, en les menaçant de mesures rigoureuses s'ils n'obéissaient pas.

Parmi ceux en grand nombre qui partirent en conséquence de cette injonction se trouvaient Lyman Johnson, un des douze apôtres, David et John Whitmer, Hiram Page et Olivier Cowdery, qui tous avaient témoigné de l'authenticité du livre de Mormon.

Sydney Rigdon prit possession de la maison de John Whitmer le lendemain du départ de celui-ci, et, peu après, prêcha son fameux sermon dont le texte était : « Vous êtes le sel de la terre ; mais, si le sel a perdu sa saveur, il est impossible de la lui rendre ; il n'est alors bon qu'à être jeté et à être foulé au pied des hommes. » Cela posé, le prédicateur dit que l'Église était le sel, que les dissidents étaient le sel qui avait perdu sa saveur, et qu'ils devaient être littéralement foulés aux pieds jus-

qu'à ce que les entrailles leur sortissent du ventre.

Dans une des réunions de la bande danite, un des chefs annonça que bientôt les anciens de l'église se présenteraient au monde l'épée au côté, et qu'alors ils parcoureraient tout l'État pour exterminer les hommes, les femmes et les enfants.

Le dernier conflit entre les Mormons et les Missouriens s'éleva au commencement de l'automne de 1838. Il naquit à une élection dans le comté de Davies, où quelques Mormons étaient domiciliés. Un citoyen de Davies, causant avec un de ces sectaires, dit que tous les co-religionnaires de celui-ci votaient de la même manière; cela fut nié avec chaleur, et il s'ensuivit une violente altercation dans laquelle le Mormon appela le Missourien menteur. Ils en vinrent alors aux coups, et, les spectateurs ayant pris fait et cause pour l'un ou l'autre des combattants, une bataille générale s'engagea entre les anciens habitants et les sectaires.

Un ou deux jours après cette rixe, Smith, accompagné d'une bande de ses adhérents de Far-Ouest, entra dans le comté de Davies pour réprimer, disait-il, la populace. Il trouva à son arrivée qu'elle s'était déjà dispersée. Les citoyens de Davies s'assemblèrent à leur tour; mais, ayant reconnu qu'ils ne pourraient pas résister à la troupe mormon, dont le nombre s'était rapidement accru jusqu'à cinq cents hommes, ils battirent en retraite et s'enfuirent de tous les côtés, laissant

désert une vaste étendue de pays. Les vainqueurs tuèrent deux à trois cents cochons et un grand nombre de bœufs, enlevèrent trente à quarante ruches d'abeille, et ravagèrent plusieurs champs de blé. On proclama parmi eux que le Seigneur, par la voix de l'église, avait voué à son armée les dépouilles des infidèles.

Les Mormons étaient riches lorsqu'ils commirent ces actes de brigandage, et leurs propriétés, jusqu'alors, avaient été respectées par les habitants de cette partie du pays. Ils continuèrent leurs déprédations pendant près d'une semaine, après quoi ils durent songer à se défendre contre la milice du comté de Clay, qui avait reçu ordre d'entrer en campagne. Le combat fut sanglant. Je ne m'arrêterai pas à en donner les détails, et je me contenterai de dire que Smith, Rigdon et un grand nombre de leurs adhérents furent faits prisonniers, et qu'une cour d'enquête ordonna leur mise en jugement. Rigdon fut acquitté en vertu de l'*habeas corpus*, et Smith et ses camarades, après avoir été en prison pendant plusieurs mois, échappèrent à leurs gardiens, et parvinrent à gagner Quincy, dans l'Illinois, où la plupart de leurs adhérents, expulsés du Missouri, étaient venus chercher un asile.

Ce fut au commencement de 1839, que les Mormons, dénués de tout, arrivèrent en corps dans l'Illinois. Leur misère et le récit des priva-

tions et des persécutions qu'ils avaient éprouvées, excitèrent la sympathie des habitants, et les firent accueillir avec bienveillance et hospitalité. Après l'arrivée de Smith, la plupart d'entre eux s'établirent à Commerce, hameau situé aux cataractes inférieures du Mississipi, juste en face de l'embouchure de la rivière des Moines, y construisirent des maisons, et, dans le court espace de quatre ans, en firent une ville importante.

Dans l'hiver de 1840, ils s'adressèrent à la législature de l'État pour obtenir diverses chartes: une pour la ville de Nauvoo, nom donné par Smith à Commerce; une pour un corps militaire appelé la légion de Nauvoo; une, pour des manufactures, et une enfin pour l'université de Nauvoo. Le désir de s'assurer leur appui politique était si grand qu'ils obtinrent sans difficulté tous les priviléges demandés, bien qu'ils fussent très étendus. Ces faveurs accordées à des étrangers fanatiques excitèrent la jalousie des autres citoyens, qui dirent hautement que les institutions libérales avaient tout à craindre d'une corporation unie par des liens politiques et religieux aussi étroits.

Les Mormons avaient, dans toutes les élections, voté en corps avec leurs chefs; cela seul les rendait formidables; leur légion, soumise à une discipline sévère, avait été abondamment pourvue d'armes par l'État; ces faits, joints à des griefs

pareils à ceux dont on s'était plaint dans le Missouri, soulevèrent tellement les esprits contre eux que, dans l'été de 1841, les citoyens de l'Illinois s'armèrent pour les attaquer, et qu'il y eut un combat dans lequel les sectaires furent battus. Les citoyens, maintenant, paraissent vouloir se tenir sur la défensive, mais leur intention bien arrêtée est de défendre leurs droits jusqu'à la dernière extrémité.

Depuis que la secte est dans l'Illinois, Smith a réalisé des sommes considérables ; il achète à bas prix de grands terrains, les divise en lots de ville, et vend ceux-ci très chers à ses adhérents. Des lots qui lui ont à peine coûté un dollar sont fréquemment achetés au prix de mille. C'est ainsi qu'il a fondé plusieurs villes dans l'Illinois et dans l'Ioway.

Il a adressé, l'année dernière, deux proclamations à ses adhérents étrangers, pour les inviter à venir s'établir dans le comté de Hancock ; et, chose étrange, des centaines de sectaires sont arrivés des grandes villes manufacturières d'Angleterre. Dire quel sera le résultat de tout cela, est chose impossible ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, politiquement, les Mormons sont déjà très puissants, et que le but de Smith est de rassembler ses adhérents sur un même point, afin de concentrer son pouvoir et ses richesses.

Je mettrai ici sous les yeux du lecteur une lettre adressée à M. Courtenay, en 1842, par un

officier supérieur de l'artillerie des États-Unis.

» Hier (16 juillet) a été un grand jour pour les Mormons : leur légion, forte de trois mille hommes, a été passée en revue par les généraux Smith et Bennet ; son aspect était vraiment imposant, et ses évolutions auraient fait honneur aux meilleures troupes régulières d'Angleterre, de France et de Prusse. Que signifie cela ? Ces gens-là auraient-ils le projet de conquérir le Missouri, l'Illinois, le Mexique ? Il est vrai que leur légion, par sa charte, fait partie de la milice de l'Illinois; mais, ce qui est vrai aussi, c'est qu'il n'y a pas dans toute l'Union une troupe qui lui soit comparable sous le rapport de la discipline et de l'enthousiasme. Commandée par des officiers habiles et ambitieux, que ne pourrait-elle pas faire ? Peut-être tentera-t-on de renverser la constitution des États-Unis, et, si cette entreprise est jugée trop difficile, on songera bien certainement à porter la guerre en pays étranger, et les provinces septentrionales du Mexique, en supposant même que le Texas commence par s'en emparer, finiront par tomber entre les mains de ces sectaires.

Leur nombre s'accroît journellement, et les titres qu'ils donnent et l'argent dont ils peuvent disposer attirent dans leur corps d'officiers des hommes du plus grand mérite. Ils ont nommé Henri Bennet, ex-capitaine dans l'armée des États-Unis, inspecteur-général de leur légion, et il est

breveté comme tel par le gouverneur Carlin. Cet officier jouit d'une réputation méritée comme artilleur et ingénieur militaire, et on m'assure qu'il reçoit une solde régulière, provenant des dîmes payées par cette population belliqueuse. J'ai vu de lui des plans pour fortifier Nauvoo, dignes de Vauban.

Le général John C. Bennet (natif de la Nouvelle Angleterre), est le grand canon du prophète; bien qu'il soit d'une très petite stature, ou l'appelle la pièce de 42. Il aurait pu consacrer ses talents à une cause plus honorable, mais les services qu'il rend à ces gens, ou plutôt au prophète, lui sont, dit-on, bien payés. C'est un excellent tacticien et un homme très savant: il pourrait devenir dangereux pour l'Union. Il était quartier-maître général de l'État d'Illinois, et avait été antérieurement professeur à l'Université d'Érié; ces fanatiques ont donc dû l'acheter très cher. Bien qu'une partie seulement de leurs professeurs et de leurs officiers appartiennent à la secte, ils sont tous unis par un intérêt commun et agiront comme un seul homme dans toutes les circonstances importantes. Ceux qui ne sont pas Mormons à leur arrivée, ne tardent pas à le devenir par intérêt ou par conviction.

Les Smith ne sont pas sans talent. Joe, le chef suprême, a un aspect majestueux et sent son Mahomet depuis les pieds jusqu'à la tête ; le maître

de poste Rigdon est un légiste, un philosophe et un saint. Les autres généraux sont aussi des hommes capables, et on compte parmi eux quelques savants. Comme ils sont incontestablement ambitieux et que la tendance de leur croyance religieuse est d'anéantir toutes les autres sectes, je ne doute pas qu'ils ne soient tous très braves. Il est donc à présumer que cette armée, toujours croissante de sectaires fanatiques, ébranlera ce pays jusque dans ses fondements. La formation d'un empire occidental est certaine. L'histoire ecclésiastique ne présente rien de comparable à ce peuple; car il établit sa religion sur une base savante. Dans son collége, on enseigne toutes les sciences, ainsi que le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'italien et l'espagnol. Les études mathématiques sont dirigées par un professeur très capable, nommé Pratt, et un professeur du collége de la Trinité de Dublin est le président de l'Université.

« J'arrivai incognito le 1er du courant ; les préparatifs qu'on faisait pour la revue m'engagèrent à rester pour la voir; j'avoue qu'elle m'a étonné et inspiré des craintes pour l'avenir. Les Mormons, il est vrai, sont paisibles maintenant; mais c'est le lion qui dort, gardez-vous de l'éveiller.

« La ville de Nauvoo contient environ 15,000 âmes et prend des accroissements rapides. Elle est

d'un dessin régulier, et les affaires municipales paraissent bien conduites. Le pays avoisinant est une superbe prairie. Qui dira que le prophète Mormon n'est pas un des grands esprits du siècle?

« On compte en Europe et en Amérique environ 150,000 Mormons ; ils arrivent en foule à Nauvoo et dans la banlieue ; ils ne se sont établis dans l'Illinois que depuis un an, et cependant ils sont déjà au nombre de près de 30,000 dans la ville et aux alentours.

CHAPITRE XL.

J'eus, pendant ma résidence chez M. Courtenay, occasion de tuer plusieurs panthères. On croyait que depuis plus de vingt ans ces farouches animaux avaient entièrement quitté le pays. Un grand nombre de dindons, d'agneaux et de petits cochons avaient récemment disparu dans le voisinage, et, pensant que le maraudeur était quelque chat-tigre venu du sud, nous avions fait plusieurs battues dans les ronces et dans les champs de roseaux; mais n'ayant rien trouvé, M. Courtenay en avait conclu qu'une bande de nègres marons rôdait dans les environs, et avait ordonné qu'à l'avenir on fit bonne garde pendant la nuit.

Il arriva qu'un jour toute la famille fut invitée à un mariage qui avait lieu de l'autre côté de

la rivière ; n'ayant pas de vêtements convenables pour une telle cérémonie, je restai à la maison, et à midi montai à cheval et partis seul avec toute la meute pour faire une battue. Bien que la chaleur fût étouffante, le vent était très fort, et son mugissement à travers les roseaux m'empêchait d'entendre l'aboiement des chiens. Arrivé à une de nos haltes précédentes, éloignée d'environ quinze milles, je m'étendis par terre et laissai paître mon cheval. Je fumais ma pipe depuis une demi-heure quand je vis toute la meute sortir des ronces et se précipiter au milieu des roseaux, en passant à vingt mètres de moi ; j'étais sûr qu'elle ne courait pas après un ours ou un daim, et, ayant remarqué qu'il y avait un sentier dans le champ de roseaux, je sautai en selle et suivis la chasse, en me demandant ce que ce pouvait être : l'animal, s'il eût appartenu à aucune des petites espèces félines, se serait tenu dans les ronces où les chiens n'auraient pas pu l'attaquer.

Je cheminai rapidement jusqu'à un marécage planté de grands cyprès, de l'autre côté duquel j'aperçus à travers les clairières un autre champ où les roseaux étaient plus élevés et beaucoup plus épais. J'attachai mon cheval en lui donnant toute la longueur du lasso afin qu'il pût brouter les jeunes feuilles des roseaux, pris mon couteau bowie et ma carabine, et entrai dans le marécage en suivant la piste des chiens. Arrivé à l'autre

champ de roseaux, j'entendis devant moi les aboiements furieux de toute la meute qui était évidemment en arrêt; je ne pouvais me diriger que par le bruit, car il m'était impossible de rien voir; les roseaux étaient si élevés et si épais que ce fut avec une peine inouie que j'arrivai à une vingtaine de mètres des chiens; je reconnus que je m'approchais de nouveau d'un marécage aux roseaux qui s'éclaircissaient de plus en plus, et, levant les yeux, j'aperçus non loin de moi un gros arbre à coton, au pied duquel les chiens étaient probablement arrêtés; mais je ne pouvais pas les voir; je me mis à examiner avec soin les branches supérieures de l'arbre pour m'assurer qu'elles ne récélaient pas quelque chat-tigre; n'ayant pu rien découvrir, je coupai les roseaux à droite et à gauche, et m'avançai de dix autres mètres; alors seulement j'aperçus, à ma grande surprise, à trente pieds au-dessus de ma tête, une grosse panthère qui serrait le tronc de l'arbre entre ses énormes pattes, et jetait des regards irrités sur les chiens groupés au-dessous d'elle.

J'aurais voulu me retirer, mais je n'osai pas de peur que le moindre bruit n'attirât l'attention de l'animal de mon côté et qu'il ne s'élançât sur moi de sa position élevée. Les aboiements des chiens devinrent de plus en plus bruyants; je levai deux fois ma carabine mais, je ne tirai pas: mes nerfs étaient trop agités et mes bras tremblaient; je fi-

nis, toutefois, par me calmer, et, réfléchissant qu'il y avait dans la meute des chiens qui auraient presque pu combattre corps à corps le terrible animal, j'appuyai mon arme contre un gros roseau et fis feu. J'avais bien visé : bien qu'elle ne fût pas tuée du coup, la bête tomba mortellement blessée; les chiens se précipitèrent sur elle, elle s'en débarrassa par une violente secousse et tenta de regrimper sur l'arbre; c'était au-dessus de ses forces, après deux bonds inutiles, elle chercha à se glisser parmi les roseaux; les gros chiens revinrent alors à la charge, et le monstre, qui perdait rapidement la vie avec son sang, n'opposa plus aucune résistance. Je n'avais pas eu le temps de recharger ma carabine qu'il était mort.

Quand je m'approchai, toute la meute était sur le cadavre, excepté une petite chienne noire, qui menait presque toujours la chasse, et que je vis s'élancer à travers les roseaux, le nez rasant la terre et la queue pendante. La panthère était une femelle très maigre, de la plus grande taille; je reconnus à ses mamelles qu'elle avait un petit qui ne pouvait pas être loin, et je tentai d'engager la meute à suivre la chienne; mais je ne pus y parvenir : tous les chiens étaient tellement occupés à déchirer la victime et à boire son sang, qu'il eût été dangereux d'employer la force pour les faire marcher. Je restai donc, durant dix minutes au moins, à les regarder et à attendre qu'ils en

eussent assez. Tout à coup, j'entendis un aboiement, un rugissement et un cri plaintif. Je pensai d'abord que le petit avait été découvert; mais, comme les chiens partirent au grand galop, et continuèrent la chasse pendant plus de vingt minutes, je me convainquis bientôt que ce devait être quelque nouvelle bête, ours ou sanglier. Je suivis, et je n'avais pas fait cinquante pas, qu'un grand bruit dans les roseaux m'avertit que l'animal poursuivi revenait sur sa piste, et que j'aperçus, à vingt mètres de moi, la chienne noire morte et horriblement déchirée.

J'étais sur le point de m'avancer vers elle, quand le bruit s'approchant de plus en plus, je me jetai derrière un petit massif de ronces. A peine y étais-je, qu'une autre panthère s'élança hors des roseaux.

Jamais je n'avais vu un animal aussi terrible et en même temps aussi majestueux. C'était un mâle: ses mâchoires étaient couvertes de sang et d'écume; sa queue fouettait l'air, et parfois il regardait résolument derrière lui, comme incertain s'il devait fuir ou combattre ceux qui le poursuivaient. Ses yeux se dirigèrent à la fin vers l'endroit où était la chienne, et, d'un seul bond, il sauta de nouveau sur le cadavre, qu'il roula sous ses pattes jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une masse informe.

Tandis que l'animal furieux était ainsi à vingt

mètres de moi, j'aurais pu le tirer ; mais je n'osai le faire en l'absence des chiens. Peu après, ils sortirent des roseaux ; le monstre écrasa d'un seul coup de patte un jeune chien plein de feu, qui était un peu en avant des autres, gagna en quelques bonds un gros arbre sur lequel il grimpa, et, arrivé à une hauteur de vingt pieds, s'arrêta, et répondit aux aboiements des chiens par un grondement aussi bruyant que celui du tonnerre.

Je fis feu, et, cette fois, la mort fut instantanée : ma balle avait crevé l'œil et pénétré jusqu'à la cervelle. L'animal, dans ses dernières convulsions, se cramponna à l'arbre : puis, ses pattes lâchèrent prise, et il tomba pesamment.

Le soleil était déjà couché, et, ne voulant pas perdre du temps à écorcher la bête, je me contentai de couper sa longue queue, que je m'attachai comme trophée autour du corps. Mes aventures, toutefois, n'étaient pas encore terminées ; car, pendant que je traversais le champ étroit de roseaux qui me séparait de l'endroit où gisait le cadavre de la panthère femelle, les chiens donnèrent de nouveau de la voix, et, trois minutes après, ils avaient dépisté une autre bête. La nuit s'avançait rapidement, et je commençais à être alarmé. Jusqu'alors tout m'avait réussi : j'avais tué d'un seul coup un ennemi terrible, que le chasseur le plus audacieux, quand il est seul,

n'ose pas attaquer; mais aurais-je le même bonheur dans une troisième rencontre? C'était plus que je ne pouvais espérer, et, d'ailleurs, comment viser dans l'obscurité? Je laissai donc les chiens aboyer tant qu'ils voulaient, et cheminai vers ma première victime, dont je coupai aussi la queue, comme preuve de ma prouesse. Ce faisant, je réfléchis que, s'il y avait beaucoup d'autres panthères dans le couvert, il serait très imprudent de retourner seul à l'endroit où j'avais laissé mon cheval; et, en conséquence, je m'assurai du bon état de ma carabine, et allai rejoindre les chiens. Arrivé près d'eux, je vis une autre panthère, mais celle-là n'était pas dangereuse : c'était un petit qui s'était réfugié, à quinze pieds au-dessus de terre, sur un arbre dont le tronc, frappé par la foudre, avait été brisé à environ trois mètres de ses racines; le sommet de la partie brisée, sur laquelle était la bête, était engagé dans les branches d'un autre arbre.

La queue de l'animal pendait et les chiens sautaient pour tâcher de l'attraper; le petit semblait enchanté, miaulait de plaisir, et tantôt descendait, tantôt montait comme pour inviter ses compagnons de jeu à le suivre. J'éprouvais une grande répugnance à tuer un animal si gracieux et si folâtre; mais j'y fus forcé, autrement je n'aurais pas pu emmener les chiens. Je le tuai

donc, et après l'avoir attaché autour de mon cou, je me mis à chercher avec la plus grande anxiété le lieu où j'avais laissé mon cheval.

Il n'y a presque pas de crépuscule en Amérique, surtout dans le printemps. Plus je me pressais, moins j'avançais; je me perdis, je m'embourbai dans une fondrière, et je m'écorchai les mains et la figure dans les ronces, et ce ne fut qu'après une heure de la marche la plus pénible que j'entendis enfin les bruyants hennissements de mon cheval, impatient de sa longue solitude. Bien que je ne fusse éloigné de la maison que de dix-huit milles, et que la route fût parfaitement sûre, je m'arrangeai de manière à me perdre trois ou quatre fois, et, pour en finir, je jetai la bride sur le cou de mon cheval et m'en rapportai à son instinct pour me tirer d'embarras.

Il était près de minuit quand j'arrivai aux barrières de la plantation de M. Courtenay, et je fus très étonné de voir briller des torches de tous les côtés. Je parcourus l'avenue au galop, et appris d'un nègre que la famille était revenue à la maison depuis longtemps, et que le souper avait été servi comme d'habitude à huit heures; qu'on m'avait attendu avec la plus vive anxiété, et que M. Courtenay, craignant qu'il ne me fût arrivé quelque malheur, avait résolu d'aller lui-même à ma recherche avec la plus grande partie de ses

nègres. Laissant mon cheval à l'esclave, je courus vers la maison où les chiens avaient déjà annoncé mon arrivée. La famille vint sous le portique pour me recevoir, et me demanda simultanément la cause de ma longue absence.

» J'ai attrapé les voleurs, répliquai-je en m'approchant du groupe, je les ai tués, et j'ai perdu deux chiens; voici mes dépouilles opimes.»

Mon hôte fut stupéfié : chasseur comme il l'était, il pouvait juger de la grandeur des animaux par les signes que j'avais apportés. Le fait était si remarquable qu'il voulut absolument partir cette nuit même avec ses nègres pour écorcher les bêtes, et, après avoir soupé à la hâte, il nous quitta pour exécuter son projet. Je racontai mes aventures à mon aimable hôtesse et à sa nièce, et j'eus la satisfaction de voir que mon récit excitait des émotions qu'on n'éprouve que pour les personnes auxquelles on porte le plus vif intérêt.

Le bruit de mon aventure se répandit, et pour convaincre les fermiers du voisinage, il fallut leur montrer les peaux de mes victimes. Les gazettes de l'ouest parlèrent de mes exploits, et pendant deux mois au moins je fus tout-à-fait un *lion*.

Peu de jours après cette chasse singulière, la Caroline, le plus beau et le plus grand bâteau à vapeur du Mississipi, se heurta contre un snag (1),

(1) *Snag*, signifie littéralement, bosse; nœud, chicot.

en descendant le fleuve, et coula immédiatement à fond. Heureusement l'eau était très basse, et les ponts supérieurs ne furent pas submergés. Des secours arrivèrent des plantations voisines, et on eut bientôt débarqué tous les passagers sains et saufs, mais trois cents moutons, cent cochons, quatre-vingts vaches et douze chevaux, furent abandonnés à leur malheureux sort. Ces pauvres bêtes luttant contre le courant rapide et regardant vers le rivage, comme pour implorer assistance, faisaient vraiment peine à voir.

Un cochon, deux vaches et cinq chevaux furent les seuls qui parvinrent à gagner la terre ; les autres disparurent sous les coups réitérés du poisson *gar* et d'autres monstres, ou, emportés par le fleuve, allèrent servir de pâture aux alligators et aux cawanas du sud.

Très peu des objets embarqués étaient assurés, et des centaines de tonneaux de tabac du Missouri et de barils de farine du Kentuckey furent plusieurs jours après recueillis par les *naufrageurs* de l'Arkansas et du Ténessée. Les marchandises ainsi perdues par naufrage sur le Mississipi sont rarement revendiquées ; presque toujours leurs propriétaires, à la nouvelle du sinistre, ramassent tout l'argent qu'ils peuvent, s'enfuient

On donne ce nom en Amérique à un tronc d'arbre isolé, devenu stationnaire au fond d'une rivière.

changent de nom, et entreprennent de nouvelles spéculations dans un autre état.

M. Courtenay reconnut parmi les passagers plusieurs de ses amis qu'il s'empressa d'inviter à venir loger à la maison. Des abris temporaires furent construits pour les autres naufragés, en attendant que quelque bâteau à vapeur pût les emmener. La catastrophe avait été si soudaine qu'on n'avait sauvé aucun bagage. Plusieurs Anglais qui voyageaient pour acheter du coton et des minéraux perdirent des sommes considérables. Quant aux Américains, bien qu'ils se plaignissent à grand bruit, et qu'ils jurassent d'intenter une action contre le fleuve, contre le bâteau à vapeur, contre tout le monde, pour je ne sais combien de millions de dollars, leurs pertes étaient insignifiantes, attendu qu'un homme, dans les États occidentaux, à l'habitude de porter tout son argent dans son portefeuille et dans sa poche, et que tout son bagage consiste dans une valise longue de deux pieds, laquelle contient une chemise, deux chemisettes, trois jabots, un rasoir et une brosse qui lui sert pour ses cheveux, pour ses habits, pour ses bottes, et peut-être pour ses dents.

L'énumération des pertes que chacun prétendait avoir faites était vraiment amusante à entendre ; il n'y avait pas un seul voyageur, même parmi ceux qui avaient pris passage sur le pont

qui n'eût perdu de dix mille à cinquante mille dollars, avec lesquels il allait acheter une plantation de coton, un bâteau à vapeur, ou toute une cargaison de cigarres de la Havanne, et ce qui ajoutait au burlesque de la scène, c'était la facilité avec laquelle chacun trouvait un témoin pour attester sa perte. « J'avais cinq mille dollars s'écriait l'un, demandez au général, il vous dira si c'est vrai. — « C'est vrai, aussi sûr que je suis un honnête homme, répondait le général, et la preuve, c'est que j'ai troqué avec le juge mes billets de banque de l'est contre les siens du sud. »

Il serait impossible de donner une idée des nombreuses escroqueries dont un bateau à vapeur du Mississipi est le théâtre. J'en mentionnerai une comme spécimen. Un prédicateur ambulant, bien connu sur les deux rives et dans toute la longueur du fleuve pour être un fripon, avait l'habitude, avant d'avoir été envoyé au pénitentiaire pour filouterie, de vivre confortablement à bord des bateaux à vapeur, sans jamais rien payer. A Saint-Louis, il se faisait inscrire pour la Nouvelle-Orléans, et, comme dans l'ouest, on ne paie le prix du passage qu'à l'arrivée, il descendait à terre à Vicksburg, à Natches, à Bayou, à Sarah ou à toute autre station intermédiaire; puis, s'embarquant sur un autre bateau à destination de l'Ohio, il prenait sa place jus-

qu'à Louisville et débarquait à Meinphis. Il n'avait pour tout bagage qu'un parapluie vert en coton ; mais afin d'endormir tout soupçon, il s'arrangeait toujours de manière à voir le capitaine ou le commis à leur bureau, et leur demandait confidentiellement s'ils connaissaient le passager qui couchait au-dessus de lui, si c'était une personne respectable, chose dont il lui importait beaucoup d'être instruit, attendu que ses malles contenaient des sommes considérables qui lui avaient été confiées par diverses sociétés. La conséquence était que, le croyant riche, le capitaiue et les officiers avaient pour lui les plus grandes attentions, et l'invitaient à boire avec eux. Quand il disparaissait, ils exprimaient les plus vifs regrets d'avoir été obligés de laisser le monsieur en arrière, et espéraient le voir à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans ou à Louisville, ou du moins qu'il leur écrirait pour réclamer ses malles; mais ils ne tardaient pas à reconnaître qu'on n'avait pas laissé de malles, qu'aucune n'avait été apportée à bord, et qu'ils avaient été dupés par un adroit aigrefin.

En moins de vingt-quatre heures, presque tous les naufragés furent embarqués sur d'autres bateaux; mais ceux qui avaient été invités par M. Courtenay différèrent leur départ de quelques jours pour assister à une grande partie de pêche qui devait avoir lieu sur le lac. Parmi les

nouveaux hôtes se trouvaient des planteurs du sud et des courtiers anglais en coton. Un de ces derniers avait demeuré quelque temps à Nauvoo et savait beaucoup d'anecdotes amusantes sur les Mormons. J'en choisis, dans le nombre, une qui est l'avortement d'un miracle de la façon de Smith.

Sur la fin d'un beau jour d'été, un homme d'un aspect vénérable se présenta à la porte d'un fermier de l'Ioway, et demanda l'hospitalité pour la nuit. Elle lui fut accordée sur-le-champ et on lui servit un bon souper.

Le repas terminé, le fermier ,qui paraissait être un vieillard jovial, fantasque et rusé, causa pendant plusieurs heures avec l'étranger. Celui-ci, bien qu'il semblât souffrir beaucoup d'esprit et de corps, répondait civilement et gracieusement à tout ce qu'on lui disait, comme s'il eût été désireux de plaire à son hôte. A la fin, cependant, il demanda à se retirer, s'excusant sur sa fatigue et son indisposition, et, ayant été conduit à la chambre qu'on lui avait préparée, il se mit au lit.

Vers le milieu de la nuit, le fermier et sa famille furent réveillés par des gémissements épouvantables qu'ils reconnurent provenir de la chambre du voyageur. Étant allés voir ce qu'il avait, ils le trouvèrent horriblement malade, poussant les cris les plus lamentables, et en proie à des douleurs si aiguës qu'il paraissait ne pas s'aperce-

voir de ce qui se passait autour de lui. Rien de ce que l'expérience et la charité peuvent suggérer ne fut négligé pour le soulager; mais tous les efforts furent vains, et il expira au bout de quelques heures à la grande consternation du fermier et de sa famille.

De bonne heure dans la matinée, deux voyageurs frappèrent à la porte et demandèrent à se rafraîchir. Le fermier dit qu'il leur offrirait volontiers l'hospitalité, mais que, dans ce moment, sa maison était dans la plus grande confusion; et il leur raconta la mort de l'étranger. Les nouveaux venus parurent très surpris et très affligés du malheur arrivé au pauvre homme, et demandèrent poliment la permission de voir le cadavre. Le fermier naturellement y consentit, et les conduisit à la chambre du mort. Après avoir regardé celui-ci en silence durant quelque minutes, le plus âgé des voyageurs dit gravement qu'ils étaient des anciens *de l'Église de Jésus-Christ*, *des saints des derniers Jours*, qu'ils avaient reçu de Dieu le pouvoir de faire des miracles et de ressusciter les morts, et qu'ils étaient sûrs de rendre à la vie le cadavre gisant devant eux.

Le fermier fut grandement étonné en apprenant la qualité et la puissance des personnes qui lui parlaient, et il leur demanda d'un air rien moins que crédule si elles étaient bien sûres de pouvoir faire ce qu'elles promettaient.

— « Certainement! il n'y a pas de doute. Le Seigneur nous a expressément envoyés pour faire des miracles, afin de prouver la vérité de la mission du prophète Joseph Smith, et des livres et doctrines qui lui ont été révélés. Envoyez chercher tous vos voisins, afin que nous puissions ressusciter le mort en présence d'une multitude, et que le Seigneur et son église puissent être glorifiés par tous les hommes. »

Le fermier, après avoir un peu réfléchi, consentit à laisser faire les étrangers, et, selon leur désir, envoya ses enfants à ses voisins, qui, attirés par l'espoir de voir un miracle, accoururent en foule à la maison.

Dès que tout le monde fut rassemblé, les Mormons se mirent à l'œuvre. Ils s'agenouillèrent devant le cadavre, et, levant les yeux et les mains vers le ciel, entonnèrent une prière de toute la force de leurs poumons. Dans ce moment le fermier, frappé d'une idée soudaine, quitta silencieusement la maison, et resta absent pendant quelques minutes. A son retour, il se plaça près du lit et attendit patiemment que la prière fût terminée et que les *anciens* se disposassent à accomplir leur miracle. Il leur dit alors avec le plus grand respect que, s'ils voulaient bien le permettre, il leur adresserait quelques questions relatives au prodige qu'ils allaient opérer. Les Mormons ayant répondu qu'ils n'avaient rien à

objecter, le fermier commença son interrogatoire.

« Êtes-vous bien certain de pouvoir rendre cet homme à la vie?

— » Oui, nous en sommes certains.

— » Comment savez-vous que cela est en votre pouvoir?

— » Nous venons de l'apprendre par une révélation du Seigneur.

— » Êtes-vous bien sûrs que cette révélation venait du Seigneur?

— » Oui : nous ne pouvons avoir aucun doute à cet égard.

— » Votre pouvoir de rendre cet homme à la vie dépend-il de la nature particulière de sa maladie, ou bien pouvez-vous ressusciter tout autre cadavre?

— » Nous pouvons rendre à la vie un cadavre quelconque.

— » Ainsi donc, si cet homme avait péri de mort violente et si un de ses bras avait été coupé, vous pourriez le ressusciter et lui rendre aussi son bras?

» — Certainement! Il n'y a pas de limites au pouvoir que le Seigneur nous a donné; le mort serait rendu à la vie même si ses deux bras et ses deux jambes avaient été coupés.

» — Pourriez-vous le ressusciter si on lui avait tranché la tête?

» — Certainement, nous le pourrions.

» — Eh! bien, dit le fermier en souriant, je ne doute pas de la vérité des assertions d'hommes aussi saints que vous; mais je désire que le miracle soit le plus complet possible. Afin que mes voisins, ici présents, soient pleinement convertis, et avec votre permission, puisque cela vous est tout-à-fait égal, je vais décapiter ce cadavre. »

Ce disant, il tira de dessous son habit une large et pesante hache bien aiguisée, la fit tournoyer autour de sa tête, et était sur le point, à en juger du moins par les apparences, de la faire tomber sur le cou du cadavre, quand, à la grande surprise de tous les assistants, le mort sauta sur pieds, en jurant par l'enfer et par le diable qu'il ne se laisserait couper la tête à aucun prix.

Les spectateurs saisirent immédiatement les Mormons et leur eurent bientôt fait confesser que le prétendu mort était aussi un *ancien* de la secte et qu'ils l'avaient envoyé à la maison du fermier avec ordre d'y mourir, afin qu'ils pussent venir ensuite, comme par hasard, et opérer un miracle qui étonnerait tout le monde. Le fermier, après avoir infligé un châtiment sévère aux imposteurs, les laissa partir en les invitant à aller pratiquer ailleurs leurs jongleries.

Ces deux *anciens* de l'*église de Jésus-Christ*, *des saints des derniers jours* étaient l'honnête Joe et son digne compère et coadjuteur Sydney Rigdon.

CHAPITRE XLI.

Le jour de pêche arriva enfin. Nous partîmes deux heures avant le lever du soleil, accompagnés des cuisiniers noirs et d'une vingtaine d'autres esclaves, et, après avoir cheminé pendant douze milles, fîmes halte devant une longue rangée de tentes dressées pour la circonstance, sur le bord d'un ce ces jolis lacs qu'on rencontre si fréquemment dans l'ouest. Cinquante nègres étaient déjà sur les lieux, coupant du bois, préparant le déjeûner, apprêtant les amorces et les lignes, ou nettoyant les barils vides dans lesquels nos victimes projetées devaient être salées. A peine avions-nous eu le temps de regarder autour de nous que nous vîmes arriver de vingt côtés différents autant de familles qui avaient été invitées à prendre part au divertissement; nous les accueillîmes à la mode des planteurs : « Eh! eh! avez-vous faim? Sam! Napoléon! Washington! César! vite le déjeuner! »

Les jours précédents, on avait ramassé dans les ruisseaux du voisinage une immense quantité d'écrevisses, de vérons et de crustacées, et on avait traîné jusqu'au lac les piroges et les canots de toutes les rivières à trente milles à la ronde. La vue des quatre-vingts embarcations de toute espèce qui composaient notre flotte était vraiment amusante.

Après avoir déjeûné à la hâte, mais de bon appétit, nous nous embarquâmes, chacun de nous emmenant un nègre pour amorcer sa ligne et décrocher le poisson. Les pagayes se mirent en mouvement, et les canots, se tenant éloignés les uns des autres d'une cinquantaine de mètres, ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à la partie la plus profonde du lac. Là, on fit les derniers préparatifs, et on paria à qui attrapperait le premier poisson. Deux des plus grandes embarcations, montées seulement par des nègres, avaient reçu ordre de parcourir continuellement la ligne des bateaux pêcheurs pour recueillir le poisson à mesure qu'on l'attrapperait.

A un signal donné par les dames qui nous observaient du rivage, les lignes furent lancées à l'eau, et, au même moment, un hurrah étourdissant, poussé par cent voix, annonça qu'on avait mordu à tous les hameçons et que chaque pêcheur s'imaginait avoir gagné son pari. On ne put, toutefois, savoir qui était le gagnant, et, au milieu de l'effervescence générale, personne ne songea à s'en informer.

La diversité du poisson était égale à la rapidité avec laquelle on le prenait : il y avait des grondins, des perches, des poissons-soleil, des buffles, des truites et vingt autres espèces. En moins d'une demi-heure, mon canot était comble, et ma cargaison, bien certainement, m'aurait fait cou-

ler bas, si une des allèges n'était venue fort à propos m'en débarrasser. La gaîté la plus vive régnait sur le rivage et sur le lac, et la scène était de temps à autres variée par des accidents comiques qui faisaient d'autant plus rire qu'il n'y avait pas le moindre danger.

Le canot près de moi était plein jusqu'au bord, et n'avait plus que deux pouces hors de l'eau. Il contenait le voyageur anglais et un nègre qui était une espèce d'original. Plus le produit de leur pêche s'accumulait, plus leur position devenait risible : sentant le bateau s'enfoncer sous leurs pieds, ils criaient au secours comme des possédés ; l'allège s'approchait rapidement, et n'était plus qu'à cinq mètres de distance, quand la ligne de l'Anglais fut si soudainement tirée par un gros poisson que le pêcheur perdit son centre de gravité et tomba sur le côté gauche du canot. Le nègre, voulant rétablir l'équilibre, jeta son poids sur le côté opposé ; par malheur, son compagnon blanc eut simultanément la même pensée, et se rejeta aussitôt en roulant sur les poissons vers le côté droit ; l'embarcation chavira, et adieu vérons, écrevisses, lignes, hommes, tout fut submergé, et chacun de rire en voyant les deux plongeurs reparaître à la surface de l'eau et marcher droit vers le rivage. Nous continuâmes à pêcher jusqu'à environ neuf heures et demie ; les rayons du soleil devinrent alors si

ardents que nous fûmes obligés de chercher un abri sous les tentes.

Si la scène avait été animée sur le lac, elle ne le fut pas moins sur le rivage, quand tous les nègres des deux sexes, s'étant partagés par groupes, se mirent à écailler, à éventrer et à saler le poisson. Chacun d'eux avait à raconter quelque grande pêche où un monstrueux poisson, long d'un mille, avait été attrapé par un heureux sambo du sud. Les jeunes filles écoutaient, la bouche béante d'étonnement et de terreur, et les hommes clignaient de l'œil et s'efforçaient de garder leur sérieux en débitant ces belles histoires auprès desquelles toutes les merveilles du véridique baron Munchausen n'étaient rien.

L'appel pour recommencer la pêche mit fin à leurs burlesques inventions. Nous fûmes aussi heureux que nous l'avions été dans la matinée, et, au coucher du soleil, nous retournâmes à la maison, laissant aux nègres le soin de saler et d'encaquer le poisson pour l'approvisionnement de la plantation.

Peu de jours après, je dis adieu à M. Courtenay et à sa charmante famille, et m'embarquai avec mon cheval à bord d'un bateau à vapeur qui allait à St-Louis. Le matin suivant j'arrivai dans cette ville.

Mon arrivée produisit une grande sensation parmi les habitants, auxquels les trafiquants qui,

négociaient dans l'extrême ouest, avaient souvent parlé des richesses des Shoshones. Dans l'espace de deux ou trois jours, je reçus de divers spéculateurs plus de cent propositions tendant à l'extermination et à la spoliation des Indiens occidentaux, et j'en aurais indubitablement reçu dix mille autres si je n'eusse trouvé un bon moyen de me débarrasser de ces importuns. J'envoyai leurs missives aux journaux, au fur et à mesure qu'elles me parvenaient, et les trafiquants rirent de bon cœur en voyant paraître, dans un seul jour, trente lettres toutes écrites du même style et pour le même objet.

Un soir, je trouvai à la poste une lettre de Joe Smith, dans laquelle il m'invitait à me rendre près de lui, le plus tôt possible, parce que la position des affaires exigeait que nous nous missions sur le champ d'accord. Cette nouvelle me fit le plus grand plaisir; je partis le lendemain matin, et arrivai avant midi à St-Charles, petite ville sur le Missouri, presque entièrement habitée par des créoles français, trafiquants de pelleteries ou trappeurs. Là, je vis pour la première fois un bac à vapeur, et, à dire vrai, je ne comprends pas comment, avant l'invention de Fulton, on pouvait, dans cet endroit, transporter d'une rive à l'autre des chevaux et des charettes; la rivière roule ses eaux bourbeuses avec une vélocité incroyable et forme des tourbillons qui semblent

assez forts pour engloutir tout ce qui les approche.

Après avoir quitté St-Charles, je traversai un pays montueux et arrivai de rechef sur le Mississipi; mais là le père des eaux, comme les Indiens l'appellent, se présenta sous un aspect entièrement nouveau pour moi : ses eaux ne s'étant pas encore mêlées à celles du Missouri, étaient tout-à-fait transparentes, et ses bords, hauts de plusieurs centaines de pieds, me rappelaient les contrées arrosées par le Buonaventure. Durant deux jours, je cheminai ayant toujours le fleuve en vue. Après quoi, le terrain devint tellement âpre et montueux, qu'arrivé à Louisiana, village naissant et plein d'avenir, je m'embarquai sur un autre bac pour passer dans l'État d'Illinois, où des prairies unies permettaient de voyager plus rapidement.

Les bords du Mississipi, dans l'Illinois, sont d'une fertilité étonnante; il en résulte que les fermes et les villages sont moins disséminés, et qu'on rencontre à une courte distance les unes des autres des villes bâties avec goût et magnificence. Quincy, entre autres, peut être citée comme une ville vraiment belle, et tout-à-fait européenne par sa propreté et par le style de ses constructions. D'élégantes fontaines versent leurs eaux fraîches et limpides au bout de chaque rangée de maisons; plusieurs des places sont superbes, et comme la ville est bâtie sur une colline élevée de

plusieurs centaines de pieds au-dessus de la rivière, la vue est vraiment admirable.

Partout où je m'étais arrêté entre St-Louis et Quincy, j'avais entendu dire du mal des Mormons ; mais entre Quincy et Nauvoo, il en fut tout autrement : de ce côté, la partie éclairée de la population a oublié les misérables jongleries des chefs mormons pour observer avec plus de soin les progrès et les plans de la secte ; elle reconnaît dans Joe Smith un homme de volonté et d'énergie, qui a le pouvoir de tout emporter devant lui, et elle le craint en conséquence.

Après Quincy, je cheminai pendant environ soixante-dix milles dans un pays entièrement plat, mais admirablement cultivé, traversai plusieurs petits villages, et, au milieu du second jour, arrivai à ma destination.

CHAPITRE XLII.

Nauvoo, la ville sainte des Mormons et la capitale présente de leur empire, est située dans la partie nord-ouest de l'État d'Illinois, sur la rive orientale du Mississipi, par le 40° 35'' lat. nord ; au nord, au sud et à l'ouest, elle est limitée par le fleuve, qui, là, forme un grand arc et a près de deux milles de large, et à l'est par une superbe prairie. Elle est éloignée de dix milles du fort Madison dans l'Ioway, et de plus de deux cents de St-Louis.

Bien que le terrain sur lequel elle est construite soit très inégal, il n'y a pas de grandes hauteurs. A quelques pieds au-dessous du sol, s'étend un vaste lit de pierre calcaire, d'où on peut extraire une quantité presque inépuisable d'excellents matériaux pour bâtir. Dans l'enceinte de la ville, s'élèvent un grand nombre de *tumulus* antiques, qui prouvent qu'à une époque reculée cet endroit était de quelque importance.

La ville a environ quatre milles de long sur trois de large; mais son contour est très irrégulier, et elle ne couvre pas autant de terrain que sa longueur et sa largeur sembleraient l'indiquer.

Elle est dessinée régulièrement; ses rues se croisent à angles droits et sont généralement très longues et d'une largeur convenable. La plupart des habitations ne sont encore que des cabanes en troncs d'arbre; mais on a dernièrement construit beaucoup de maisons en briques et en madriers. Les principaux édifices sont le temple et un hôtel appelé Nauvoo-House; mais ni l'un ni l'autre ne sont encore terminés. Le dernier de ces bâtiments, construit en briques avec fondations en pierres, à cent vingt pieds de façade sur soixante de profondeur, et doit avoir trois étages, sans compter le rez-de-chaussée. Bien qu'il soit principalement destiné à recevoir et à héberger les voyageurs, il contient ou plutôt contiendra un appartement magnifique, dont la jouissance à perpétuité est

assurée au prophète Joe Smith et à ses héritiers et descendants.

Il prétend que le privilége de ce logement lui a été accordé par le Seigneur, dans une révélation spéciale, en récompense des services qu'il a rendus à l'église.

Le temple mormon est un superbe édifice, en pierre, large de quatre-vingts pieds et long de cent quarante, indépendamment d'une cour extérieure de trente pieds, ce qui donne à tout le bâtiment une longueur de cent soixante-dix pieds. Au rez-de-chaussée sont les fonts baptismaux, construits à l'imitation de la fameuse mer de bronze de Salomon; ils sont supportés par douze bœufs bien modelés et couverts en plaques d'or; sur les panneaux des fonts, sont peints divers sujets de l'Écriture sainte. L'étage supérieur du temple doit, quand il sera fini, servir de loge aux francs-maçons et à d'autres sociétés secrètes. Dans la partie du bâtiment réservée à la congrégation, il y a deux rangées de pupitres: l'une pour les prêtres, et l'autre pour les grands dignitaires de l'église.

Une dîme a été établie sur tous les fidèles pour l'édification de ce temple; ceux qui résident à Nauvoo ont été obligés de travailler chaque dix jours à l'extraction de la pierre ou au bâtiment. Il y a aussi dans Nauvoo deux moulins à scies, mus par la vapeur, un moulin à farine également

à vapeur, une grande manufacture d'outils et une fonderie. Une compagnie très riche du Stafford-shire y a aussi établi une manufacture de porcelaine anglaise.

La population est très mélangée. Le rassemblement général des saints a naturellement réuni des hommes de toutes les classes et de toutes les espèces ; la grande majorité d'entre eux sont des gens grossiers et ignorants, qui croient sincèrement au prophète et à ses doctrines. Il y a dans le nombre beaucoup de prosélytes venus des districts manufacturiers de l'Angleterre, auxquels les missionnaires de Smith ont facilement persuadé d'échanger la misère de leur terre natale contre l'aisance et l'abondance de la terre promise. Ces hommes sont dévoués au prophète, et obéissent à ses ordres comme ils obéiraient à ceux de Dieu.

Par la constitution de l'Illinois, ces étrangers deviennent électeurs après six mois de résidence dans l'État. Ils votent aveuglement d'après les inspirations de Smith dont l'influence sur eux est si grande qu'aux élections de Nauvoo, en 1842, il n'y eut que six voix contre les candidats présentés par lui. Je pense que la plupart des Mormons sont des hommes ignorants et trompés, consciencieusement dévoués à leur nouvelle religion ; mais leurs chefs sont des hommes de talent qui ne professent le mormonisme que parce

qu'il leur procure richesses, titres (1) et pouvoir.

Comme position militaire, Nauvoo, défendu par vingt à trente mille fanatiques bien armés et bien pourvus de provisions, serait très formidable. Il n'est accessible que du côté de l'est où la nature du terrain, qui est vaseux, présenterait

(1) J'ai parlé de titres; je dois m'expliquer: Il y a aux États-Unis beaucoup de personnes qui, en raison de leur fortune, de leur éducation et de leur position sociale, auraient difficilement adhéré au mormonisme. Joe Smith, comme fondateur de secte, a prouvé qu'il connaissait parfaitement ses compatriotes et leur avidité pour toute espèce de distinctions; car il est de fait qu'aucun peuple ne hait le mot égalité autant que le peuple américain. Joe Smith a institué des titres, des dignités et des charges, correspondants à ceux des gouvernements de l'ancien monde; il n'a pas encore osé se faire roi, mais il a créé une noblesse qui le soutiendra quand il jugera à propoe de prendre le titre souverain. Les fidèles chargés du soin de l'église forment l'ordre des Templiers et ont leur grand maître et leurs autres officiers; les Danites, le bataillon sacré; les *Celères* de Romulus sont *comites* ou comtes, et leurs chefs sont *conducteurs* ou ducs. Puis viennent les pontifes, les évêques, etc., etc. Cette organisation a produit les résultats prévus par le prophète, et a attiré au mormonisme un grand nombre de citoyens riches des États de l'est, qui sont venus en Europe, comme émissaires de Joe, sous les titres fastueux de grands commandeurs, de princes de Sion, de comtes de Jérusalem, de directeurs du St-Collége, etc., etc.

de grands obstacles aux assiégeants. L'intention de Smith est d'y concentrer ses adhérents jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour défier toutes les attaques qu'on voudrait tenter contre lui.

Nauvoo est un mot hébreux qui signifie une habitation belle et sûre pour l'homme. Les Mormons ne considèrent pas cette ville comme leur demeure définitive ; ce n'est pour eux qu'un lieu de repos où ils ne resteront que jusqu'à ce qu'ils aient rassemblé des forces suffisantes pour conquérir *Indépendance* (Missouri), qui selon eux est le pays le plus fertile, le plus agréable et le plus désirable de la terre. *Indépendance* est leur Sion ; c'est là qu'ils ont l'intention d'élever leur grand temple dont la pierre angulaire est déjà posée ; c'est dans cette contrée salubre et délicieuse que tous les saints, après s'être réunis, trouveront leur Éden et construiront leur nouvelle Jérusalem.

Il ne m'est pas permis de révéler ce qui s'est passé entre Joe Smith et moi. On comprendra que toute indiscrétion à ce sujet compromettrait mes plans futurs, je dirai seulement que le prophète me reçut avec la plus grande cordialité, et confirma les offres que ces agents m'avaient faites chez les Comanches. Toutefois, quand je voulus vérifier si les Mormons agiraient conformément aux promesses de leurs chefs, j'appris, à mon grand désappointement, que les moyens d'exé-

cution n'étaient pas encore prêts. Le prophète m'avait dit que les Renards, les Osages, les Winnebegoes, les Sioux et les Mennomonis, se mettraient en mouvement à son premier signal : Ayant visité les Renards pour m'assurer de la vérité de cette assertion, je découvris que ces Indiens avaient effectivement promis d'agir, mais seulement après l'accomplissement de certaines promesses qui leur avaient été faites par les Mormons, et que ceux-ci, à ma connaissance, n'étaient pas encore en position de remplir.

J'appris de Joe Smith lui-même comment Dieu l'avait choisi pour être le possesseur et le gardien de la divine Bible. On lui avait ordonné de se présenter le 22 septembre.

« Cejour-là, me dit-il, je me levai de bon matin, montai avecma femme sur une charrette à un cheval, appartenant à un voyageur qui s'était arrêté chez moi pour passer la nuit, et me rendis à la colline où le livre était enterré. Je laissai ma femme dans la charette, sur le bord de la route, allai seul à la colline, éloignée de trente à quarante perches, déterrai le livre, le cachai au haut d'un arbre, et retournai à la maison. Le lendemain, je partis pour la ville de Macedon, où j'avais de l'ouvrage ; mais, une dizaine de jours après, ma femme m'ayant prévenu qu'on disait mon livre enlevé par quelqu'un, je louai un cheval pour revenir chez moi. J'y arrivai dans l'après-midi,

ne m'arrêtai que le temps strictement nécessaire pour prendre une tasse de thé, allai à la recherche de mon livre, que je trouvai tel que je l'avais laissé; ôtai ma blouse, en enveloppai mon trésor, le mis sous mon bras et retournai à la maison, éloignée d'environ deux milles, toujours courant, bien que le manuscrit, étant écrit sur des plaques d'or, pesât une soixantaine de livres. Je fus attaqué en route par deux hommes; je les renversai par terre, m'échappai, et arrivai chez moi sain et sauf avec mon fardeau. »

J'ai rapporté textuellement les paroles de Smith, à quoi il ajoute quelque part, dans sa traduction du livre, que, sans les vertus surnaturelles de la pierre dont il était porteur, il n'aurait jamais pu supporter les fatigues et vaincre les obstacles auxquels il fut exposé durant cette terrible nuit.

Le précieux manuscrit est donc en sa possession; mais, hélas! il est écrit en hiéroglyphes égyptiens. Joe appelle à son secours la deuxième merveilleuse pierre, le don de Dieu, et, se hâtant de regarder à travers, voit un ange dont le doigt est dirigé vers un endroit où se trouvent des *besicles miraculeuses!!* Oui, c'étaient tout bonnement deux humbles morceaux de cristal poli, qui devaient rendre les plaques d'or intelligibles. Je ne dois pas omettre que lesdites besicles sont un lourd et vilain ouvrage du siècle dernier. Elles sont mon-

tées en argent, et le nom de l'ouvrier Schneider-Zurich y est gravé très lisiblement.

Le livre de Mormon fut publié en 1830. Depuis cette époque, ses apôtres ont propagé ses doctrines et ses absurdités avec un zèle digne d'une meilleure cause ; ils ont répandu ses principes dans tous les États-Unis et dans le Canada, et, traversant l'Océan, ont fait beaucoup de prosélytes en Angleterre. Quelques-uns d'entre eux sont partis récemment pour la Palestine. Des efforts aussi vigoureux ayant été et étant encore faits pour la propagation des doctrines de ce livre, et des résultats si grands ayant déjà été obtenus, il devient intéressant d'examiner l'histoire de cette étrange imposture.

Le livre de Mormon a la prétention d'être l'histoire d'un peuple qui habitait l'Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb. On y lit que ce peuple descendait d'un certain Lehi, venu, à travers l'Océan, du continent oriental à celui d'Amérique ; que son histoire, contenant des prophéties et des révélations, fut, par l'ordre de Dieu, gravée sur de petites plaques, et enterrée sous la colline de Comora, située dans la partie occidentale de l'État de New-York ; qu'on conserva ainsi le souvenir de cette race et de sa croyance religieuse jusqu'à l'époque où les descendants de Laman, de Lemuel et de Sam, qui étaient les trois fils aînés de Lehi, se levèrent en armes et détrui-

sirent les descendants de Nephi, le frère cadet. Depuis lors, les descendants des fils aînés tombèrent dans l'idolâtrie et devinrent un peuple brun, sale et dégoûtant. C'est de lui que sont issues les présentes tribus indiennes.

Les plaques restèrent dans l'endroit où elles étaient déposées jusqu'en 1827, époque à laquelle un ange du Seigneur les découvrit à Joe Smith *junior*, qui les traduisit par inspiration divine.

Pour qu'un récit aussi extraordinaire inspirât la moindre créance, il faudrait des preuves plus qu'ordinaires : examinons celles qui ont été données jusqu'à présent.

Jamais on n'a produit les plaques au grand jour; bien que depuis leur prétendue découverte on ait toujours contesté leur existence, celle-ci n'est attestée que par la simple assertion de Smith et par les certificats de onze autres individus, qui disent avoir vu les objets en question; or, en admettant même que ces témoins soient tous des hommes honnêtes et dignes de foi, Smith ne pouvait-il pas les tromper facilement? Ne pouvait-il pas se procurer des plaques, y inscrire des caractères quelconques, et les montrer ensuite comme vrais à ces témoins? Ne pouvait-il pas ainsi en imposer à leur crédulité et à leur ignorance, et s'il était nécessaire de donner à sa prétendue découverte des apparences d'antiquité, ne pouvait-il pas avoir recours à un procédé chimique? Mais nous n'ad-

mettons pas que ces témoins étaient honnêtes, car six d'entre eux, après avoir porté témoignage, ont quitté la secte et se sont ainsi contredits ; Joe lui-même, en parlant d'eux, dit qu'ils étaient tellement méprisables qu'un homme qui se respectait ne pouvait avoir aucune relation avec eux.

Quelques sectaires ont prétendu qu'une copie des plaques a été présentée au professeur Anthon, savant distingué, et qu'il a certifié la fidélité de la traduction du livre de Mormon ; lisons ce que le professeur lui-même écrit à ce sujet dans une lettre récemment publiée :

« Il y a un grand nombre d'années, je ne me rappelle pas maintenant la date précise, un paysan d'un extérieur très commun, se présenta chez moi avec une lettre du docteur Samuel L. Mitchell, qui me priait de donner mon opinion sur un certain papier empreint de divers caractères, que le docteur ne pouvait pas déchiffrer, et dont le porteur désirait vivement avoir l'explication. Un très bref examen du papier me convainquit que ce n'était qu'une mystification très grossière. Les caractères étaient rangés en colonnes comme ceux des Chinois et offraient le plus étrange mélange que j'aie jamais vu : des lettres grecques, hébraïques, et d'une foule d'autres langues, toutes plus ou moins déformées par ignorance ou à dessein, étaient mêlées avec diverses ébauches de demi-lunes, d'étoiles et d'autres objets naturels, et le

tout finissait par une grossière représentation du Zodiaque mexicain. Il était évident que le papier en question avait été préparé par quelque rusé drôle, dans le but d'en imposer au paysan qui l'apportait, et c'est ce que je n'hésitai pas à dire à ce dernier. Il me raconta alors toute l'affaire, et je vis qu'effectivement il avait été la dupe d'un escroc. »

Le professeur ajoute qu'il donna au paysan un écrit dans lequel il déclarait qne les signes tracés sur le papier ne paraissaient être qu'une imitation de divers caractères alphabétiques, et qu'ils n'avaient aucun sens.

La lettre suivante, dans laquelle on me parle de Joe Smith, quand il était *découvreur* de trésors, rappellera probablement au lecteur le type de Dousterwivel dans l'Antiquaire de Walter-Scott; on pourrait presque s'imaginer que Walter-Scott a emprunté à Joe, ou que celui-ci a emprunté au grand romancier.

« Je fis connaissance avec Joe Smith *senior* et sa famille, en 1820. Ils demeuraient, à cette époque, à Palmyra, à environ un mille et demi de ma résidence. Une grande partie de leur temps était employée à fouiller la terre pour trouver de l'argent, surtout durant la nuit, parce que, disaient-ils, c'était alors qu'on découvrait le plus facilement les trésors. Je leur ai entendu raconter des histoires merveilleuses sur les découvertes

qu'ils avaient faites dans l'exercice de leur profession de *money diggers.* Ils disaient, par exemple, que dans telle ou telle place, dans telle colline, ou à la ferme d'un certain homme, il y avait caché des barils et des tonneaux d'or et d'argent monnayés, des lingots d'or, des images d'or, des chaudières en bronze, remplies d'or et d'argent, des chandeliers d'or, des épées, etc., etc, et ils ajoutaient que presque toutes les collines de cette partie de l'État de New-York avaient été élevées par la main des hommes, et qu'elles contenaient de vastes souterrains, dans lesquels Joe *junior* pouvait voir, en plaçant dans son chapeau, de manière à exclure toute lumière, une pierre d'un aspect singulier. Ils prétendaient qu'alors ledit Joe pouvait apercevoir toutes les choses contenues dans l'intérieur de la terre, qu'il voyait dans les souterrains sus-mentionnés de gros lingots d'or et des plaques d'argent, et qu'il découvrait les esprits commis à la garde de ces trésors, vêtus de costumes antiques. Parfois, on pouvait s'emparer de ces trésors très facilement; dans d'autres moments, c'était très difficile. La facilité de s'en approcher dépendait principalement de l'état de la lune. La nouvelle lune et le vendredi saint, étaient, autant que je puis m'en souvenir, les époques qu'on regardait comme les plus favorables à la découverte et à l'enlèvement des trésors. Bien que je ne crusse pas un mot de toutes ces belles

histoires, la curiosité finit par me pousser à accepter l'invitation qu'ils me firent de les accompagner dans leurs excursions nocturnes; j'en raconterai quelques incidents :

» Joe Smith *senior* vint me trouver un soir, et me dit que son fils Joe avait regardé dans sa pierre, et avait vu à peu de perches de sa maison deux ou trois barils d'or et d'argent, enterrés à quelques pieds de profondeur, et que le vieux Joe et moi étions les seuls qui pussions les prendre. Je consentis à être de l'expédition, et, au commencement de la nuit, me rendis à l'endroit désigné.

« Joe *senior* traça d'abord un cercle de douze à quatorze pieds de diamètre : « Ce cercle, dit-il, contient le trésor. » Il ficha ensuite en terre, autour de ce cercle, une rangée de baguettes de coudrier, afin de tenir éloignés les mauvais esprits; dans ce cercle, il en traça un autre de huit à dix pieds de diamètre, et en parcourut trois fois la périphérie en marmottant entre ses dents quelques paroles que je ne pus pas comprendre; puis il ficha une verge d'acier au centre des cercles, et m'enjoignit le plus profond silence, de peur d'éveiller le mauvais esprit qui avait la garde du trésor. Après avoir creusé autour de la verge une tranchée d'environ cinq pieds de profondeur, le vieillard me demanda, par signes, la permission de s'absenter, et alla à la maison pour s'enquérir auprès

de son fils de la cause de notre désappointement. Il ne tarda pas à revenir, et dit que Joe était resté tout le temps à la maison, regardant dans sa pierre, et observant les mouvements du mauvais esprit; que celui-ci s'était avancé vers le cercle et avait fait enfoncer l'argent, dès qu'il avait vu le cône que nous avions formé autour de la verge. Nous retournâmes alors à la maison, et le vieillard déclara qu'il avait commis une erreur au commencement de l'opération; « sans cela, dit-il, nous aurions eu l'argent. »

» Une autre fois, ils se régalèrent à mes dépens: ils avaient remarqué dans mon troupeau un gros et gras mouton noir; le vieux Joseph et un de ses plus jeunes enfants vinrent un jour chez moi, et me dirent que Joseph *junior* avait découvert plusieurs trésors d'une grande valeur, qu'on ne pouvait avoir que de la manière suivante : il fallait emmener à l'endroit où les trésors étaient enfouis un mouton noir, lui couper la gorge et le promener pendant qu'il saignait autour du cercle; moyennant cela, la colère du mauvais esprit serait apaisée, et on pourrait enlever les trésors dont quatre parts me seraient réservées. Par curiosité, je leur donnai le mouton, ils m'informèrent plus tard que la bête avait été tuée, ainsi que cela avait été prescrit; mais qu'ayant commis une errreur dans l'opération, on n'avait obtenu aucun résultat.

« Quand ils se furent aperçus que les gens riches du voisinage n'ajoutaient plus foi à leurs fouilles d'argent, ils prétendirent avoir trouvé une bible d'or dont le livre de Mormon, disaient-ils, n'était que l'introduction. Ce dernier ouvrage fut bientôt en état d'être livré à la presse. On ne songea pas à empêcher la publication, vu qu'un livre provenant d'individus sans influence, sans probité et sans honneur, n'excitait les appréhensions de personne. Les deux Joseph et Hiram promirent de me montrer les plaques, dès que le livre de Mormon serait traduit; maisplus tard, ils prétendirent qu'ils avaient reçu un ordre formel de ne pas les montrer. Ils se contredisaient continuellement sur la manière dont le livre avait été obtenu et traduit: le vieux Joseph disait qu'il avait vu les plaques et qu'il savait qu'elles étaient en or; d'autres fois, elles semblaient seulement être en or, et souvent il avouait qu'il ne les avait jamais vues. »

William Stafford.

Voici un curieux document écrit par un des ouvriers qui ont imprimé la bible mormon.

« Ayant remarqué dans un des derniers numéros *des signes des temps*, une notice sur un ouvrage intitulé : *Impostures et monstruosités mormons;* j'ai pensé qu'il serait peut-être utile à la cause de la vérité de rapporter une circonstance relative à l'authenticité du livre mormon qui eut lieu du-

rant sa publication et tandis que j'étais employé comme ouvrier dans l'établissement où il était imprimé.

» Cette circonstance est la suivante : Martin Harris, qui payait les frais d'impression et qui était le seul homme de toute la clique qui possédât quelque chose, nous avait souvent parlé de la sagesse merveilleuse des traducteurs des plaques mystérieuses : nous résolûmes d'éprouver leur sagesse. Après avoir mis une feuille en forme, nous la cachâmes et dîmes à Harris qu'elle était perdue, et qu'il y aurait, par conséquent, une lacune considérable dans le livre, si on ne nous donnait pas les moyens de composer une autre feuille semblable à celle qui avait été égarée. Cette nouvelle agita beaucoup le vieux monsieur, mais après quelques moments de réflexions, il dit qu'il essayerait de réparer notre manque de soin. Au bout de deux ou trois semaines, une autre feuille nous fut présentée ; comme nous nous y attendions, elle ne ressemblait nullement à la première, et l'écolier le plus ordinaire aurait pu en écrire autant, après avoir lu, ainsi que les sages l'avaient fait, le manuscrit à l'endroit où la feuille manquait. Inutile de dire que ceux qui étaient dans le secret de ce tour en rirent beaucoup, et comme nous n'étions pas des *chrétiens*, et que nous travaillions seulement pour *l'or périssable*, nous ne nous occupâmes de l'imposture que pour

nous en garantir. Aucun des ouvriers employés à l'établissement ne se convertit, bien que l'auteur de cette lettre eût été averti par Harris que, s'il ne le faisait pas, il périrait dans l'année 1832. »

T. N. S. Tucker.
Groton, mai 23, 1842.

CHAPITRE XLIII.

Examinons maintenant les vues politiques des Mormons et suivons Smith dans ses visions ambitieuses de souveraineté future. C'est un fripon et un escroc, personne n'en doute, et cependant, il y a quelque chose de grand dans sa composition : Joe, le chétif, misérable et nécessiteux *money digger*, a été jeté dans le moule des conquérants et formé de la même argile que la nature a employée pour créer Mahomet.

Son début fut heureux : la plupart de ses adhérents se réunirent autour de lui à Kirkland, et reconnurent son pouvoir comme celui du bras droit de Dieu, et un grand nombre d'hommes appartenant aux classes élevées de la société se sont joints à lui, attirés par l'ascendant d'un génie audacieux, ou par l'espoir de partager sa gloire et sa puissance.

Kirkland, toutefois, était une ville dans l'intérieur des terres ; Smith y trouvait de l'opposition

de tous les côtés; son pouvoir y était restreint, et ses plans n'avaient pas assez d'espace pour se développer. Il tourna ses vues vers les frontières occidentales du Missouri : ce ne fut qu'une pensée, mais chez lui, une action rapide était une conséquence aussi naturelle de la pensée que la foudre l'est de l'éclair. Qu'on examine sur la carte du pays la ville sainte et la terre promise de la nouvelle secte, et on reconnaîtra aisément que le nouveau prophète a l'intention bien arrêtée de former un vaste empire.

Depuis douze à quinze ans, le gouvernement des États-Unis s'est constamment occupé à envoyer aux frontières de l'ouest toutes les tribus indiennes orientales disposées à vendre leurs terres et celles qui, s'étant révoltées contre son despotisme, ont été vaincues dans la lutte. L'imprudence de cette politique est évidente :

Entouré et démoralisé par les hommes blancs, l'Indien tombe dans un état complet d'abrutissement et de décadence; cela est prouvé par les tribus Choctaws qui rôdent constamment aux environs de la Mobile et de Nouvelle-Orléans, par les Winnebegoes qui dernièrement sont entrés en contact immédiat avec les colons du Wisconsin, par les Pottawatomis sur les deux rives du lac Michigan, par les Miamis de l'Indiana septentrional et par beaucoup d'autres. Les tribus des frontières et du désert s'accroissent, au contraire, jour-

nellement, à un petit nombre d'exceptions près, telles que les Kansas ou Mandans qui ont été récemment balayés de la surface de la terre par la petite vérole. Quelques-unes des plus petites tribus sont peut-être détruites par la guerre ou s'incorporent avec d'autres et perdent ainsi leur nom et leur nationalité ; mais l'accroissement de la population indienne est considérable parmi les grandes nations indépendantes, telles que les Chippewas et Dahcotahs (Sioux) au nord des États-Unis ; les Comanches et les Paunis sur les frontières et même au cœur du Texas ; les Shoshones sur les limites méridionales de l'Orégon ; et les braves Apaches du Sonora, ces intrépides bédouins des déserts méxicains, qui constamment à cheval, errent par bandes immenses entre le rivage oriental du golfe de Californie et les eaux du Rio-Grande.

Plus les tribus des frontières deviennent nombreuses, plus s'accroît leur haine profonde contre les Américains. Elles ont toutes été plus ou moins maltraitées, et chaque outrage nouveau fait à une tribu est enregistré dans la mémoire de toutes les autres qui n'attendent qu'un moment favorable pour se venger. Dans la guerre contre les Wisconsins (les Sacs et les Renards) en 1832, de malheureux guerriers s'étaient rendus par capitulation après une lutte glorieuse ; ils avaient avec eux plus de deux cents vieillards, femmes

et enfants auxquels les Américains ordonnèrent de traverser la rivière qui, dans cet endroit, avait plus d'un demi mille de large ; n'ayant aucune embarcation, les pauvres créatures essayèrent de passer à l'aide de leurs chevaux ; pendant qu'elles luttaient contre un courant de neuf milles à l'heure, on les fusilla traitreusement dans l'eau.

Ce fait est connu de toutes les tribus, même des Comanches qui sont si éloignés ; il leur a donné la mesure de ce qu'elles peuvent attendre de gens qui violent ainsi la foi des traités. Les Wisconsins demeurent maintenant sur la frontière occidentale mais leurs griefs sont trop sanglants pour qu'ils n'en conservent pas le souvenir de génération en génération. Il n'y a pas une seule tribu, même parmi celles qui ont été leurs ennemies héréditaires qui ne soient prêtes à embrasser leur cause, car leur histoire, en définitive, est celle de presque toutes les nations indiennes transplantées au-delà du Mississipi.

Ces aborigènes sont donc de dangereux voisins, surtout en cas de guerre civile ou d'un conflît avec l'Angleterre. Les Etats-Unis déploreront, quelque jour, mais trop tard, leur avidité passée et leur cruauté envers les propriétaires naturels de leur vaste territoire.

C'est parmi ces tribus que Joe Smith désire jeter les fondements de son empire futur. En s'établissant à Indépendance, il interposait entre

les deux ennemis une espèce de force neutre dont chacun d'eux aurait acheté l'appui par le don d'un immense et riche territoire. Comme nous l'avons vu, les chances de la guerre ont poussé Smith et les siens sur les rives orientales du Mississipi, Mais les Mormons alors n'étaient qu'une multitude indisciplinée et turbulente, sans tactique et sans moyens militaires ; aujourd'hui il en est autrement. Déjà le prophète a envoyé des agents habiles au-delà du fleuve ; les Sacs et les Renards, qui résident à présent à environ quatre-vingts milles de Nauvoo, et beaucoup d'autres tribus sont en bonne intelligence avec les saints des derniers jours. Quelques apôtres intrépides du Mormonisme se sont rendus à l'extrême ouest, chez les nations indomptées des prairies afin d'y organiser une force offensive toujours prête à agir.

Smith étend ainsi, de chaînon en chaînon, son influence, qui est déjà sentie dans l'Illinois, dans l'Ioway, dans le Missouri, à Washington et même au pied des Montagnes-Rocheuses. Des centaines de Mormons, sans avouer leur croyance, sont allés dans le Texas et s'y sont établis. Ils mettent en réserve toutes leurs récoltes, et ont un bétail nombreux et des troupeaux de chevaux, afin de pourvoir, sans nul doute, aux besoins d'une armée, en cas d'invasion.

Poussons plus loin notre examen de cette poli-

tique adroite et prévoyante, et nous admirerons le génie qui y préside. Nous ne sommes pas une de ces personnes, si communes de nos jours, qui ont adopté pour devise le *Nil admirari;* le génie, bien ou mal dirigé, est toujours le génie, et, tout en flétrissant la vie passée de Smith et ses abominables impostures religieuses, nous devons rendre justice à l'esprit dominateur qui a pu concevoir de si vastes idées, et asservir à sa volonté une telle multitude d'hommes.

La population du Texas ne s'élève pas à soixante dix mille âmes, et elle est divisée en vingt-cinq croyances religieuses différentes. Les deux tiers des habitants sont des coquins qui ont fui la vindicte des lois de leur pays et qui, non-seulement sont un fléau et un obstacle pour la civilisation, mais reflètent le déshonneur sur l'autre tiers des Texiens qui sont venus de climats lointains pour se livrer honnêtement au commerce et à l'agriculture. Cette agrégation d'êtres si divers, quoique fermement unie sur un point, la guerre contre le Mexique, est continuellement en désaccord sur tous les autres. Trois mille Texiens prendraient les armes pour combattre les Mexicains, mais on n'en trouverait pas deux cents pour marcher contre les Mormons, et cela pour une raison bien simple : le gouvernement seul et non un individu retirerait quelque avantage d'une victoire ; or, au Texas, chacun ne pense qu'à soi-même. Outre

cela, les Mormons, indépendamment de leur excellente discipline, sont, comme tous les Yankees, très habiles à manier la carabine. Ils auraient aussi l'avantage du nombre : au moment où j'écris, ils comptent cinq mille soldats bien dressés et, s'ils envahissaient le Texas, ils pourraient facilement faire marcher dix mille hommes de la Sabine au Rio-Grande, de la Rivière Rouge au golfe du Mexique. Ils ne rencontreraient pas d'opposition, et un an après avoir été conquis tout le Texas deviendrait mormon, et Joe, Roi, Empereur, Pharaon, juge ou régénérateur, régnerait sur deux cent cinquante mille sujets dévoués.

Je prie le lecteur de remarquer que ce ne sont pas les rêves d'une imagination échauffée; non, nous parlons d'après notre ferme conviction, et nos rapports avec les Mormons ont été suffisamment intimes pour nous mettre à même de connaître leurs projets pour l'avenir.

Ainsi que je l'ai dit, Joe cherche surtout à gagner l'amitié des aborigènes; cela fait, il n'y aura pas en Amérique un pouvoir capable de lui résister avec succès. Afin d'arriver à son but, le prophète admet que les Indiens sont les vrais, quoique coupables, descendants des tribus sacrées, et il les flatte en reconnaissant leur antiquité, le seul faible à l'aide duquel le blanc peut

captiver et même aveugler l'ignorant mais rusé homme des bois.

Pour bien expliquer les plans et la marche de Smith, il ne sera peut-être pas hors de propos de faire quelques remarques sur la localité qu'il a choisie pour être le siége de son empire et où il a déjà établi ses adhérents.

D'après les prophètes mormons, tout le pays, entre les Montagnes Rocheuses et les Alleghanies, était habité, il y a environ deux mille trois cents ans par une innombrable population issue d'une famille juive, qui avait émigré de Jérusalem, du temps du prophète Jérémie, quelque six à sept cents ans avant Jésus-Christ. D'immenses villes avaient été fondées, de somptueux édifices élevés, et tout le pays était parfaitement civilisé.

Le livre de Mormon parle de villes entourées de prodigieuses murailles en pierre, et de batailles dans lesquelles des centaines de mille hommes furent tués. Le pays plus tard devint une vaste et horrible solitude parcourue par de rares bandes de sauvages, descendus d'une branche de la susdite famille juive, lesquels, en punition de leur méchanceté, avaient eu leur couleur changée du blanc au rouge; mais les émigrants d'Europe et leurs descendants ayant rempli le pays, et Dieu ayant daigné octroyer une révélation qui a fait connaître la véritable histoire du passé

en Amérique et les événements qui sont sur le point de s'accomplir, a ordonné en même temps aux saints des derniers jours d'occuper le pays qui était jadis peuplé par les membres de la vraie Église.

Les États de Missouri et d'Illinois, et le territoire d'Ioway sont les contrées vers lesquelles jusqu'à présent le prophète a dirigé ses vues d'agrandissement et qui doivent former le noyau de l'empire mormon. « Les autres États tomberont sous le glaive exterminateur de la glorieuse domination prophétique, comme l'agneau sans défense tombe sous les coups du puissant roi des forêts. »

Je n'ai pas donné mes notes sur les Mormons dans un ordre chronologique, mais au fur et à mesure que je les recueillais. Le lecteur conviendra avec moi que le sujet mérite d'attirer l'attention. Si absurde et si ridicule que soit cette croyance, aucune autre n'a trouvé en si peu de temps des prosélytes aussi nombreux et aussi dévoués. Leur nombre s'élève, d'après mes derniers renseignements, à trois cent mille, et ils ont richesse, énergie et unité. Tout les favorise, et le gouvernement fédéral les a laissé agir en toute liberté pendant si longtemps que je doute qu'il ait le pouvoir de les disperser ; toute tentative de leur enlever les priviléges qui leur ont été accordés serait le signal d'un soulèvement général.

Ils ont fortifié Nauvoo et peuvent mettre en campagne une armée régulière aussi nombreuse que celle que le gouvernement fédéral pourrait envoyer contre eux. Vainqueurs, ils peuvent compter sur la coopération de soixante-dix mille Indiens; vaincus, ils peuvent se réfugier chez ces derniers et attendre une occasion plus favorable pour agir. La perte même de leur chef Joe Smith ne les affaiblirait pas de beaucoup; il y a, pour le remplacer, une foule d'hommes qui n'auraient peut-être pas, comme lui, pu former la confédération religieuse et politique, mais qui sont très capables de la soutenir maintenant qu'elle est si forte. Les États-Unis me paraissent dans ce moment menacés d'une révolution. Quels en seront les résultats? il est difficile de le dire, mais peu d'années décideront la question.

CHAPITRE XLIV.

Ayant maintenant raconté les principaux événements dont j'ai été témoin ou dans lesquels j'ai joué un rôle, tant en Californie qu'au Texas, j'essaierai de tracer une ébauche topographique et zoologique de ces régions presque ignorées; car les Texiens eux-mêmes ne connaissent rien de l'intérieur de leur pays.

Le long des rives de l'Océan Pacifique, depuis le 40° jusqu'au 34° latitude nord, la température de l'air est à peu près la même durant toute

l'année ; la seule différence qu'il y a entre l'hiver et l'été est que les nuits de la première de ces saisons sont un peu froides. Il est facile de se rendre compte de cette douceur de température : les vents froids du nord, rendus encore plus perçants par leur passage au-dessus des neiges et des glaces des grands lacs septentrionaux, ne peuvent pénétrer à travers la chaîne rocheuse et boisée, située au sud du 44° latitude nord ; vers l'est, au contraire, ils sont sentis très vivement. Ne rencontrant aucun obstacle, ils suivent leur cours jusqu'au rivage même du golfe du Mexique, de sorte qu'au 26° latitude nord, sur les frontières méridionales du Texas, l'hiver est toujours l'hiver, c'est-à-dire qu'au mois de janvier il faut faire du feu dans les appartements et se couvrir de flanelle et d'habits de laine, tandis que le même mois, sur l'Océan pacifique, jusqu'au 40°, est tellement doux que les étrangers du sud, et même les insulaires des îles Sandwich, n'ont pour tout vêtements que des pantalons de nankin et des vestes de guingamp.

Durant l'été, il y a aussi une grande différence entre les deux côtes du continent : dans la haute Californie et dans le territoire shoshone, bien que la chaleur produite par les rayons du soleil soit très intense, la température est tellement rafraîchie par les brises de montagne et de mer que le mercure ne s'élève jamais au-dessus de 95°

Fahrenheit, tandis qu'à l'est, depuis le 27°, dans le Texas méridional, et le 30°, dans la Louisiane, jusqu'au 49°, sur le lac Supérieur, le mercure monte chaque année jusqu'à 100°, fréquemment jusqu'à 105 et à 107° à Saint-Louis, dans la prairie du Chien, à la baie Verte, aux chutes de Saint-Antoine, et sur le lac Supérieur.

Il résulte de tout cela que le climat de la côte occidentale de l'Amérique est le plus beau du monde, et que l'air y est tellement pur que, dans les plus grandes chaleurs de l'été, un bœuf, tué, nettoyé et coupé en tranches, se conserve durant des mois entiers sans avoir été ni fumé ni salé.

Ce qui contribue aussi à rendre ces contrées salubres et d'un séjour agréable, c'est qu'on n'y trouve pas, comme dans les États-Unis, dans le voisinage d'Acapulco, et dans le Mexique occidental, des marécages, des marais et des bayous, lesquels, se séchant pendant l'été, et exposant aux rayons du soleil des millions de poissons morts, imprègnent l'air de miasmes qui engendrent le typhus, la fièvre jaune, la dyssenterie et des maladies de poumon.

Si le lecteur jette un regard sur la carte que j'ai dessinée du territoire shoshone, il verra que le pays est parfaitement arrosé. Tous les lacs sont transparents et profonds; les rivières et les ruisseaux, frais et limpides, coulent sur un lit de roche. Sauf quelques fourmis qu'on trouve dans

les forêts, et la *conconilla* ou grosse mouche luisante de la Californie, il n'y a aucun insecte. On rencontre fort peu de vers et de chenilles; aussi les petites espèces d'oiseaux carnivores se réduisent-elles à deux ou trois; les grosses espèces, telles que le vautour ordinaire et celui à tête rouge, et le corbeau, sont très utiles pour débarrasser les prairies des milliers d'animaux sauvages qui périssent tous les ans, à la suite de combats ou par la soif. Sur la côte occidentale, l'aspect du pays est généralement varié : la monotonie de l'intérieur des prairies est rompue par des massifs de beaux arbres et par des collines qui, de loin en loin, surgissent brusquement de leur base. Près du littoral, les plaines sont coupées par diverses chaînes de montagnes donnant naissance à des milliers de ruisseaux rapides, qui portent leurs eaux fraîches et limpides aux tributaires de la mer, lesquels sont très nombreux entre l'embouchure du Calumet et celle du Buonaventura. La côte est bordée d'une lisière de pins élevés et de magnolias odorants, qui, en quelques endroits, s'étendent jusqu'au rivage, sur de hautes falaises, si abruptes, que le plus grand vaisseau de guerre pourrait naviguer sans danger à leur pied. Je me souviens d'avoir une fois vu, au-dessus de la baie de San Francisco, les matelots d'un brick mexicain, assis au bout de leurs vergues de perro-

quet, cueillir, en passant, des fleurs sur les branches des arbres.

Dans la partie du pays qui est coupée de montagnes, le sol est presque partout minéral, et les montagnes elles-mêmes contiennent de riches mines de cuivre. Je connais des lits de galène qui ont une étendue de plus de cent milles, et, dans quelques régions, des couches de magnésie couvrent la majeure partie des chaînes les plus élevées. La plupart des courants d'eau sablonneux du territoire shoshone contiennent une grande quantité de poudre d'or, que les Indiens recueillent deux fois par an, et dont ils trafiquent avec les Mexicains et avec les Arrapahoes.

Les principaux courants d'eau aurifères sont des affluents du Buonaventura; mais il y en a beaucoup d'autres qui se déchargent dans de petits lacs de formation volcanique. Les montagnes, dans le voisinage du Colorado de l'ouest et dans le pays des Arrapahoes, sont pleines d'argent, et il n'y a peut-être pas de peuple au monde qui puisse montrer une plus grande profusion de ce métal que ces Indiens.

Le territoire shoshone est de formation moderne, du moins en comparaison des contrées plus méridionales, où les Cordilières et les Andes s'avancent jusqu'au bord même de l'Océan. Il est évident que la plus grande partie du pays, à l'ouest

du Buonaventura, a été enlevé à la mer par quelque terrible éruption volcanique. Ce n'est que depuis environ deux siècles, et peut-être moins, que ces feux souterrains ont cessé d'exercer leurs ravages. Ils ont transformé des prairies en montagnes, et affaissé, à une profondeur considérable au-dessous de la surface de la terre, des montagnes et des forêts, dont le site est maintenant indiqué par des lacs d'une eau claire et transparente, fréquemment imprégnée d'un léger goût de soufre qui n'est pas désagréable. On trouve tous les jours, dans le sable et parmi les cailloux de leur rivage, des pierres précieuses, telles que topazes, saphirs et améthystes. J'ai souvent vu, dans les jours calmes, à quelques brasses de profondeur, le sommet de pins qui sont encore debout dans leur position naturelle. Dans les rivières et ruisseaux du midi, on trouve des émeraudes d'une très belle eau, et très souvent des opales.

Les rochers sont généralement de formation basaltique; mais le marbre, blanc, noir et vert, le porphyre rouge, le jaspe et le granit rouge et gris, abondent à l'est du Buonaventura. On trouve du quartz en blocs immenses sur quelques montagnes près du littoral, et surtout dans la chaîne désignée dans ma carte sous le nom de Montagne du Monstre, au pied de laquelle furent déterrés les restes du grand lézard saurien.

La majeure partie du pays consiste en prairies couvertes d'herbe *bleue*, de *muskeet grass*, de trèfle, de foin de prairie, et d'autres herbes communes dans l'est du continent d'Amérique ; çà et là sont disséminés des massifs de pruniers sauvages, de baies, et d'une espèce toute particulière de chêne nain qui ne s'élève jamais à plus de cinq pieds et qui porte cependant de très gros glands sucrés. Des buissons de noisetiers s'étendent souvent dans une longueur de trente à quarante milles et sont la demeure de millions d'oiseaux aux couleurs les plus riches et les plus variées.

Le long des cours d'eau qui arrosent les prairies, poussent des arbres magnifiques, tels que l'érable, le magnolia, le frêne bleu et vert, le chêne rouge et le cèdre, autour desquels grimpent des vignes sauvages chargées de raisin. Près du littoral, le pin blanc et noir devient excessivement commun, et les petites plaines et les collines sont couvertes de cette espèce de poirier épineux qui nourrit l'insecte cochenille. Tout autour du volcan éteint, et principalement dans le voisinage de la colline Nanawa-Ashta-Jeriè, site de notre établissement sur le bord du Buonaventura, les buissons sont couverts de fèves vanille d'une qualité supérieure.

Les lacs, les rivières et les ruisseaux de l'intérieur abondent en poissons. Dans les premiers, la perche, la truite et la carpe sont très com-

munes; dans les seconds, le saumon, le poisson-chat blanc, la tortue à écaille tendre, l'huître perlière, la perche de mer (lupus maritimus) l'écrevisse et cent familles de l'espèce crevette offrent à l'Indien une grande variété d'aliments délicats pendant l'hiver. Dans les baies, le long de la côte, les maquereaux, les bonites, les tortues et malheureusement les requins, sont très nombreux. Sur le rivage même et dans les fentes des rochers on trouve des homards et des crabes de diverses espèces.

Les oiseaux de proie les plus communs sont l'aigle chauve et celui à tête blanche, le noir et le gris, le faucon, le milan, l'épervier, le vautour noir et celui à tête rouge, le corbeau et la corneille. Parmi les granivores, le dindon, le wapo (petite espèce d'autruche de prairie), le faisan commun et celui doré, le paon sauvage d'une couleur blanchâtre tirant sur le gris et la poule de Guinée; ces deux derniers volatiles, qui sont très nombreux, ne sont pas indigènes, mais se sont échappés, il y a environ un siècle, de diverses missions de la Haute-Califormie et se sont depuis multipliés d'une manière incroyable; à tous ces oiseaux, il faut ajouter le coq de bruyère, la poule de prairie, la perdrix, la caille, le perroquet vert et une foule d'autres que je ne puis citer, parce que j'ignore leur dénomination générique.

Parmi les oiseaux aquatiques, qui sont très

nombreux, je ne mentionnerai que les cygnes, les oies, diverses espèces de canards, et surtout les oies du Canada qui, depuis novembre jusqu'à mars, paissent par milliers dans les prairies.

Il y a aussi une très grande diversité de quadrupèdes : entre les graminivores, je dois d'abord nommer les mustangs ou chevaux sauvages qui errent dans des pâturages naturels par troupeaux de centaines de mille. Leur taille et leur espèce varient selon le pays où on les trouve ; mais ceux de la Californie, du Sonora et de la partie occidentale du Texas sont la plus belle race du monde. Ils furent importés de l'Andalousie par les Espagnols, peu après la conquête de Grenade, et l'évêque de Léon, avant leur embarquement, exorcisa le diable hors de leurs corps.

M. Catlin dit qu'en voyant le cheval comanche il fut très désappointé ; c'est très probable attendu que ce voyageur n'a visité que la frontière septentrionale du Texas et les villages les plus pauvres de toute les tribus comanches ; mais s'il se fût avancé jusqu'au Rio Puerco, il aurait vu la vraie race de la Mecque, avec laquelle les Musulmans conquirent l'Espagne, il aurait aussi remarqué combien un beau climat et la vie sauvage ont amélioré ces nobles animaux et les ont rendus supérieurs à la souche primitive en stature, en vitesse et en vigueur. Avec l'un d'eux j'ai fait un voyage de cinq mille milles, et, arrivé sur le Mis-

souri, je l'ai vendu huit cents dollars. C'était un cheval entier, blanc comme la neige et haut de dix-sept paumes et demi. Il aurait valu plus de mille louis en Angleterre.

Après le mustang viennent le majestueux bison, le rapide bouquetin, le daim, l'antilope, l'élan, le chien de prairie, le lièvre et le lapin.

Les carnivores sont : la panthère rouge ou puma (1), le jaguar, l'ours gris, noir et brun ;

(1) Le puma est aussi appelé lion d'Amérique, cougar, et dans les États occidentaux, catamont. Il était répandu jadis sur tout le continent d'Amérique, et même maintenant on le rencontre quelquefois, en remontant vers le nord, jusqu'à la baie d'Hudson; sous quelque latitude qu'on le trouve, il est sanguinaire ; mais sa force, sa grandeur et sa soif de sang varient selon le climat.

J'ai tué cet animal dans la Californie, dans les Montagnes Rocheuses, dans le Texas et dans le Missouri. Dans chacun de ces pays, il présentait un caractère tout différent. Au Chili, il est presque aussi gros que le lion d'Afrique; à l'extrême nord, il s'amoindrit et devient aussi mince et aussi agile que le léopard de chasse; dans le Missouri et dans les Arkansas, il fait principalement sa proie des poules et des petits cochons, et fuit devant les chiens, les vaches et même les chèvres. Dans la Louisiane et dans le Texas, il évite l'homme, mais combat les chiens, déchire les chevaux, et tue même le bison par simple amusement. Dans l'Anahuar, dans les Cordilières et dans les Montagnes Rocheuses, il dédaigne de fuir, devient plus majestueux dans ses mouvements et fait face à ses adversaires quels qu'ils soient. Il

le loup noir, blanc et gris ; le renard bleu, rouge et noir ; le blaireau, le porc-épic, le hérisson et

n'attaque guère, toutefois, que lorsqu'il a des petits. Dans le Sonora et dans la Californie, il est encore plus féroce : quand il a faim, il chasse par l'odorat, comme le chien, en rasant la terre de son nez ; dès qu'il a rencontré une piste, il la suit, en parcourant vingt milles à l'heure, jusqu'à ce qu'il puisse s'élancer sur une proie ; que ce soit un cavalier isolé ou une armée, un daim ou dix mille bisons, peu lui importe, il assaillit tout.

Pendant que j'étais chez les Comanches, un prêtre mexicain, qui avait fait, comme missionnaire, une longue résidence chez les Indiens, arriva au grand village. Il se rendait à St-Louis (Mississipi), où il était appelé par des affaires ecclésiastiques. Les Comanches l'accueillirent très affectueusement, lui donnèrent une mule fraiche, des couvertures neuves et une petite escorte pour le conduire jusque chez les Wakoes.

C'était un homme de talent qui n'avait aucun des préjugés de sa caste ; il avait passé la plus grande partie de sa vie dans le désert, au milieu des tribus sauvages qui résident sur les deux rives de l'Anahuar. Ayant beaucoup étudié ces enfants de la nature, il avait appris à les aimer. Il me plut tellement que j'offris de commander l'escorte qui devait l'accompagner. Mon offre fut acceptée, et nous étant munis d'une longue tente et des provisions nécessaires, nous nous mîmes en route.

Nous arrivâmes, sans aucun incident remarquable, à la grande crevasse que j'ai déjà mentionnée. Nos provisions tirant alors à leur fin, nous dressâmes notre tente sur le

le coati, petit animal farouche à queue touffue, à grosse tête et à l'aboiement bref et aigu, lequel

bord même de l'abîme, et nous arrêtâmes pendant une demi-journée pour chasser et laisser paître nos chevaux. Quelques daims furent tués, et pour éviter une attaque nocturne des loups, qui étaient très nombreux dans le voisinage, nous suspendîmes la viande à la perche de traverse dans l'intérieur de la tente. Celle-ci avait environ quarante pieds de long sur sept de large. De grands feux furent allumés aux deux extrémités ; on ramassa du bois pour les alimenter durant la nuit, et un vieil Indien et moi nous chargeâmes de les entretenir jusqu'au lever de la lune.

Ces arrangements terminés, nous étendîmes nos peaux de bison, plaçâmes nos selles en guise d'oreillers, et comme nous étions tous très fatigués, nous nous couchâmes, sinon pour dormir, du moins pour reposer. Pendant la plus grande partie de ma faction, je m'amusai à écouter le récit que le père me fit de ses aventures, puis il suivit l'exemple des Indiens, qui, tous, s'étaient profondément endormis. Mon compagnon de garde, à l'autre extrémité de la tente, me dit que la lune se lèverait dans une couple d'heures, et que si nous jetions une quantité suffisanse de bois sur le feu, nous pourrions aussi dormir sans crainte. Je remis du combustible sur le foyer, m'enveloppai dans ma couverture et ne tardai pas à tomber dans un profond sommeil.

Je me réveillai en sursaut, pensant avoir entendu le frottement d'un corps contre la toile extérieure de la tente. Mon feu était entièrement éteint, mais la lune était levée, et l'heure du danger était passée. En levant la tête, je m'aperçus qu'à l'ouverture opposée de la tente le feu était aussi

tient du renard et du loup et ne se trouve que sur le territoire shoshone et dans la Haute-Califormie.

presque éteint. La nuit était devenue froide ; je m'enveloppai plus étroitement dans ma couverture et me rendormis bientôt aussi profondément qu'auparavant.

Je fus réveillé de nouveau ; mais cette fois, ce n'était pas une illusion, car je sentais une lourde pression sur ma poitrine. J'ouvris les yeux, je pus à peine m'empêcher de pousser un cri en voyant que le poids qui avait troublé mon sommeil n'était rien moins que la patte de derrière d'un énorme puma. Il était là, me tournant le dos et semblant observer avec avidité un quartier de daim suspendu au-dessus de sa tête. Mes sensations, dans ce moment, n'étaient rien moins qu'agréables; mon cœur battait rapidement; au moindre mouvement nerveux qui m'échapperait peut-être malgré moi, l'attention de l'animal serait détournée et ses griffes s'enfonceraient dans mes chairs.

J'avançai la main droite vers la fonte placée sous ma tête pour prendre un de mes pistolets, mais les fontes étaient boutonnées, et je ne pouvais les ouvrir qu'en faisant un léger mouvement. Je restai donc immobile. A la fin, je sentis le poids glisser en bas de mes côtes, et je vis que, pour mieux sauter après la viande, le puma s'était un peu porté vers la gauche, et qu'une de ses pattes de devant reposait sur la poitrine du prêtre. Je pris alors un des pistolets, et j'allais l'armer sous ma couverture, quand j'entendis à la fois un cri et un rugissement; puis il y eut un terrible fracas; une couverture, pendant une seconde, fut roulée sur moi; la toile de la tente fut crevée à un pied au-dessus de ma tête,

Les amphibies sont : la loutre d'eau douce et de mer, le castor, le rat musqué et une espèce de long lézard, armé de dents aiguës, dont la tête et la queue ressemblent beaucoup à celles du caïman, mais dont le corps est très court. C'est un animal très féroce, qui tue tout ce qu'il attaque, et qui est très redouté des Indiens. On le trouve

et peu après le bruit d'une chute pesante dans la crevasse parvint à mon oreille. Le père cria de nouveau ; mon pistolet partit par hasard, et les Indiens, ne sachant ce que c'était, poussèrent un effroyable cri de guerre.

La scène, dont le récit a exigé tant de lignes, ne dura que quelques secondes.

Quand le calme fut rétabli, on voulut savoir ce qui était arrivé : il paraît qu'au moment même où le puma prenait son élan, le prêtre s'était éveillé et avait poussé un cri ; l'animal effrayé s'était lancé à travers la toile de la tente, les griffes embarrassées dans la couverture du prêtre.

Celui-ci s'était évanoui, et ne reprit connaissance qu'au jour, après que je l'eus saigné avec mon canif. La peur avait produit un terrible effet sur lui, et ses cheveux qui, le soir précédent, étaient aussi noirs que le jais, étaient devenus blancs comme la neige. Il ne se rétablit jamais, malgré les soins qui lui furent prodigués par les Indiens qui l'accompagnèrent à St-Louis. Il avait perdu la raison, et j'appris plus tard qu'il était mort deux jours après son arrivée au collége des Jésuites.

Quant au puma, les Indiens le trouvèrent mort au fond de la crevasse, complètement enveloppé dans la couverture, et ayant presque tous les os brisés.

sur le bord de quelques lacs, dans les endroits humides et ombreux, ou au milieu des roseaux ; heureusement il est très rare. Les Shoshones, qui le craignent plus que l'ours gris, n'ont aucun nom pour le désigner, et l'appellent tantôt le mauvais esprit, tantôt le fléau. Jusqu'à présent aucun naturaliste ne l'a décrit, et je n'en ai jamais vu un mort, bien que j'aie entendu dire qu'on en a tué quelquefois.

Dans le Texas, le pays présente deux aspects très différents l'un de l'autre. La frontière orientale et le littoral ne sont qu'une continuation de marécages, de cyprès, des ruisseaux fangeux et des champs de roseaux de l'Arkansas méridional et de la Louisiane occidentale, tandis qu'au contraire le nord et l'ouest ressemblent beaucoup aux contrées que je viens de décrire. Le climat est très salubre à deux cents milles de la mer et à cent milles ouest de la Sabine, qui forme la limite orientale du Texas ; mais à l'est et au sud, on est exposé à toutes les maladies qui ravagent la Louisiane, l'Alabama et les Florides.

Tout le Texas est évidemment de formation récente : les prairies salines à l'est du Rio-Grande sont encore couvertes de toutes les espèces de coquillages qu'on trouve dans le golfe du Mexique, mêlés à des squelettes de requin, et, de loin en loin, à des pétrifications de tortue, de dauphin et de bonite. A des centaines de milles de l'Océan ,

on trouve le sable marin à quelques pieds au-dessous du sol, et, quoique le terrain semble s'élever graduellement en s'éloignant du littoral, les plaines méridionales dominent de très peu la surface de la mer. Ce n'est qu'à partir du trentième degré nord que les prairies prennent une forme ondulante et continuent à monter jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses où elles acquièrent une hauteur de quinze à seize cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le Texas ne possède aucune chaîne de montagnes; mais, à cent milles nord de San-Antonio de Bejar, les collines de San-Seba surgissent et s'étendent en ligne parallèle avec les Montagnes Rocheuses jusqu'aux pics verts, dans le voisinage de Santa-Fé. Ces collines contiennent plusieurs mines d'argent, et je ne doute pas que ce métal ne soit très commun dans la chaîne à l'est du Rio Grande. On trouve aussi de l'or en grande quantité dans tous les affluents du Rio Puerco, mais je n'ai jamais entendu dire qu'on y ait recueilli des pierres précieuses.

Sauf les districts boisés qui bordent la Louisiane et les Arkansas, la plus grande partie du Texas est prairie. Une longue forêt, appelée par les Américains les *Cross-Timbers*, commence à un des coudes de la Rivière Brasos et s'étend jusqu'à la Rivière Rouge; ses productions et celles des prairies sont semblables à celles du territoire shoshone.

Avant l'année 1836, les grandes prairies occidentales du Texas contenaient plus d'animaux et une plus nombreuse variété d'espèces qu'aucune autre région du monde de la même étendue, et je ne pense pas que les choses aient changé depuis. Il y avait, et il y a probablement encore des myriades de serpents, une diversité inconcevable de reptiles venimeux et la tarentule ou vampire, dont la morsure est mortelle; mais tous ces ennemis ne sont rien, comparés aux hideux et terribles habitants des marécages et des rivières fangeuses de la partie orientale du Texas, sur laquelle la nature semble avoir jeté sa malédiction. Dans la prairie on n'a à redouter les attaques des reptiles que durant deux à trois mois de l'année, et encore est-on souvent débarrassé de leur présence par les feux qui, chaque automne éclatent dans l'herbe desséchée. Le voyageur sait ce qu'il a à craindre, est aidé par l'instinct de son cheval, se tient sur le qui vive, observe l'ondulation de l'herbe et peut toujours se servir de sa carabine et de ses pistolets, s'il rencontre un ours, un puma ou toute bête féroce; s'il est attaqué, il peut combattre, et il arrive rarement des malheurs dans ces rencontres, parce que ces animaux errent toujours isolés; le loup seul va par bande, mais, comme dans les prairies il est presque toujours gorgé de pâture, il s'enfuit à l'approche de l'homme.

Le loup de prairie étant tout-à-fait différent de

celui d'Europe, j'emprunterai une page à Ross Cox qui donne une assez bonne description de ses habitudes. Ce voyageur, toutefois, n'ayant pas décrit l'animal lui-même, j'ajouterai qu'en général la couleur du loup de prairie est grise mélangée de noir, que ses oreilles sont rondes et droites, qu'il a environ quarante pouces de long et qu'il possède la sagacité et la finesse du renard.

« Les loups de prairies, dit Cox, sont beaucoup plus petits que ceux qui habitent les bois. Ils marchent généralement réunis en grand nombre, et il est rare qu'on en rencontre un isolé. Deux ou trois d'entre nous en ont souvent poursuivi des bandes de cinquante et de cent, et les ont chassés devant eux de toute la vitesse de leurs chevaux.

« Leur peaux n'étant d'aucune valeur, nous ne gaspillons pas beaucoup de poudre et de plomb à les tirer. Les Indiens, qui sont obligés de payer très cher leurs munitions, ne les emploient que contre des animaux qui peuvent rapporter quelque chose. Il en résulte qu'on permet aux loups de se multiplier, et que plusieurs parties du pays sont complètement envahies par eux. Les Indiens en attrappent un grand nombre dans des pièges qu'ils établissent dans le voisinage des endroits où ils envoient paître leurs chevaux domestiques; ces pièges sont simplement des excavations, couvertes de petites branches d'arbre et de foin, sur lesquelles

on met pour amorce un morceau de viande. Une fois tombés dans les trous, les loups ne peuvent plus en sortir et périssent par la famine ou sous le couteau de l'Indien. Ces bêtes pernicieuses détruisent annuellement un grand nombre de chevaux, surtout pendant l'hiver, quand ces derniers étant enfoncés dans la neige ne peuvent se défendre contre leur ennemis plus légers ; dix à quinze loups s'attachent alors à une seule victime, et, à l'aide de leurs longs crocs, séparent en quelques minutes la tête du corps. Mais lorsque les chevaux peuvent se servir de leurs jambes, ils font éprouver de grandes pertes à leurs agresseurs ; je vis, un matin, les cadavres de deux chevaux qui avaient été tués la nuit précédente ; autour d'eux gisaient huit loups morts ou estropiés.

J'ai dit que les dangers auxquels le voyageur est exposé dans les grandes prairies sont presque nuls, mais il en est bien autrement dans les marécages et dans les étangs fangeux de l'est, où l'ennemi continuellement aux aguets est aussi toujours invisible, et où la vitesse du cheval et les armes du cavalier ne servent à rien, parce qu'alors l'homme et la bête nagent dans une eau profonde, ou sont enfoncés dans la vase jusqu'à la poitrine.

Parmi ces monstres des marécages et des lagunes d'eaux stagnantes, l'alligator figure au premier rang par sa grandeur et sa voracité. Il n'est pas

redoutable pour l'homme, bien que les planteurs de coton racontent beaucoup d'histoires de nègres emportés par ce gigantesque reptile, je ne pense pas qu'il ait jamais enlevé aucun être humain ayant vie; mais, quoiqu'il ne fasse aucun mal à l'homme, ce monstre est un fléau pour toutes les espèces d'animaux et surtout pour les chiens et les chevaux. Il arrive souvent qu'un voyageur dévie de son chemin en traversant un marécage ou un champ de roseaux fangeux, si c'est un nouveau venu dans le Texas oriental, sa perte est certaine; son pauvre cheval se démène vainement dans une masse mobile de vase, tombe dans un trou et, avant de pouvoir se remettre sur pieds, se sent entraîné de plus en plus profondément par une force irrésistible, jusqu'à ce qu'il soit étouffé. Cette force est la queue de l'alligator avec laquelle cet animal saisit sa proie, si pesante et si forte qu'elle soit. Je citerai textuellement les paroles de M. Andubon, qui a parfaitement décrit la puissance de cette queue.

» La puissance de l'alligator gît dans sa grande force, et il trouve ses principaux moyens d'attaque et de défense dans son énorme queue, si bien organisée par la nature pour pourvoir à ses besoins et à sa sûreté, qu'elle atteint, quand elle est courbée en demi-cercle, sa vaste gueule. Malheur à qui approche à portée de ce terrible battoir; l'homme le plus vigoureux, s'il n'était pas tué

serait dangereusement blessé. Le monstre, en frappant, pousse tous les objets qui sont dans l'intérieur du cercle vers ses mâchoires, qui, au moment où la queue agit, sont ouvertes de toute leur grandeur et un peu tournées de côté afin de recevoir les objets qu'elles broient en un clin d'œil de la manière la plus horrible. »

Et, cependant, comme je l'ai dit, l'alligator n'est guère redoutable pour l'homme. Dans la Louisiane occidentale et dans l'est du Texas, on chasse beaucoup cet animal pour sa graisse avec laquelle les planteurs oignent généralement les rouages de leurs moulins. La chasse a lieu durant l'automne, et, comme dans cette saison les hommes sont occupés à recueillir le coton ou à emmagasiner le maïs, ce sont presque toujours des petits nègres qu'on envoie dans les bois pour faire la provision de graisse. Il arrive très rarement des malheurs à ces enfants, parce que, se tenant dans l'intérieur du cercle formé par la queue, ils coupent celle-ci avec une hache.

M. Andubon ajoute :

» A l'automne, quand l'air est devenu plus froid durant la nuit et au commencement du jour, les alligators quittent les lacs pour chercher des quartiers d'hiver. Ils creusent un trou sous les racines des arbres, ou se couvrent simplement de terre des deux côtés, et sont alors tellement engourdis et indolents qu'on pourrait s'asseoir

et chevaucher sur eux aussi facilement qu'un enfant monte sur son cheval de bois. Les nègres qui les attaquent se mettent à l'abri de tout danger en séparant la queue du corps d'un seul coup de hache. On les coupe ensuite en gros morceaux qu'on fait bouillir tous ensemble dans une bonne quantité d'eau, à la surface de laquelle on ramasse la graisse avec de grandes cuillers. Un seul homme tue souvent plus d'une douzaine de gros alligators dans la soirée, prépare son feu dans le bois où il a établi son bivouac pour son opération, et dans la matinée extrait l'huile. »

Dès que le cavalier sent que son cheval s'enfonce, son premier mouvement, si c'est un voyageur inexpérimenté, est de sauter hors de selle et de chercher à gagner à pied ou en nageant les roseaux dont les racines donnent au terrain un certain dégré de solidité ; dans ce cas, il est probablement perdu, car il est en danger immédiat du cawana, monstre hideux et terrible, dont, chose étrange à dire, l'existence est encore ignorée des naturalistes européens, bien qu'il ne soit que trop connu de tous les habitants résidant sur le bord des rivières et des lagunes qui se déchargent dans la Rivière Rouge. C'est une énorme tortue, ayant la tête et la queue d'une alligator, sauf qu'elles ne sont pas rétractiles ; son écaille a un pouce et demi d'épaisseur et est aussi impénétrable que l'acier ; il se tient dans des trous, au fond des

rivières vaseuses, ou dans les roseaux marécageux et a souvent dix pieds de long sur six de large, indépendamment de la tête et de la queue qui doivent donner à ce monstre effroyable une longueur de vingt pieds. Une masse aussi pesante est naturellement incapable de faire aucun mouvement rapide, mais, dans les marécages en question, ces animaux sont très nombreux, et l'homme ou la bête qui s'écarte un seul instant des petites pièces de terrain solide, formées par les groupes les plus épais de roseaux, doit nécessairement venir à portée d'un de ces monstres, dont les mâchoires sont toujours ouvertes et prêtes à saisir leur proie.

On n'a jamais pris vivant un cawana arrivé à sa pleine croissance, mais, en desséchant des lagunes, on a souvent trouvé des écailles longues de douze pieds.

Bien qu'on ait pêché des centaines de petits de ces animaux, on n'a jamais pu parvenir à tirer sur le rivage aucun des gros qui avaient mordu à l'hameçon, parce qu'ils enterrent leurs pattes, leur tête et leur queue si profondément dans la vase, que la vapeur seule serait assez forte pour leur faire lâcher prise.

Des officiers de l'armée des États-Unis et des arpenteurs, envoyés sur la Rivière Rouge par le gouvernement fédéral, établirent leur résidence chez le capitaine Finn. Un jour que la conversa-

tion était tombée sur le cawana, on résolut d'essayer de vérifier la force de l'animal. Un pesant levier en fer fut transformé par un forgeron en un énorme hameçon, qui fut attaché à la chaîne de l'ancre d'un petit bateau à vapeur, et, comme cette étrange ligne à pêcher n'avait pas une longueur suffisante, on y ajouta un câble long de quarante brasses, de la grosseur du poignet d'une femme. L'hameçon fut amorcé avec un agneau né depuis peu de jours, et jeté à dix mètres du rivage, dans un trou profond, où le capitaine Finn savait qu'un des monstres demeurait. L'extrémité du câble fut attachée à un vieux arbre à coton.

La soirée du surlendemain était très avancée, et la pluie tombait par torrents, quand un nègre vint annoncer qu'on avait mordu à l'hameçon. Tout le monde courut vers la rivière, et vit qu'en effet le câble était très tendu ; mais le temps étant trop mauvais pour qu'on pût rien faire cette nuit-là, l'expérience fut remise au matin suivant.

Un cheval vigoureux, qui fut attelé au bout du câble, le tira facilement hors de l'eau, jusqu'à ce que la chaîne devînt visible ; mais malgré tous ses efforts, ne put pas vaincre la résistance. Finn ordonna alors à un nègre d'amener deux bœufs extrêmements forts ; pendant un grand nombre de minutes, ces animaux furent fouettés et aiguillonnés inutilement ; à la fin, unissant toute leur force, ils donnèrent une violente secousse et en-

traînèrent le câble après eux. L'hameçon s'était redressé, et à ses barbes étaient attachés des morceaux d'os et de cartilages provenant du palais du monstre.

Mais pour revenir aux dangers que court le voyageur : quand son cheval s'étant enfoncé, le cavalier quitte la selle, ce qu'il a de mieux à faire, est de revenir sur sa piste; mais qu'il se méfie de ces petits massifs de ronces, ayant généralement trois à quatre mètres de circonférence, qui s'étendent, çà et là, sur le bord des marécages; car il y rencontrerait des reptiles et des serpents inconnus dans les prairies, tels que le mocassin d'eau à anneaux gris, la vipère brune et le congo noir à tête rouge et à tête cuivrée; tous se réunissent et nichent, pour ainsi dire, dans ces petits oasis secs, et leur morsure est suivie d'une mort instantanée.

Voilà les dangers qui menacent le voyageur dans les marécages; mais on est exposé à beaucoup d'autres en traversant les lagunes, les rivières ou les petits lacs. Tous les affluents de la Sabine et de la Rivière Rouge, au-dessus du grand coude situé à vingt milles nord de *la prairie perdue*, ont des bords marécageux et des fonds vaseux, et sont impraticables quand l'eau est trop basse pour qu'un cheval puisse nager. Plusieurs de ces rivières ont des bacs, et il y a sur quelques lagunes, dans le voisinage des plantations, des ponts flottants, mais ils appartiennent à des particuliers,

et le propriétaire d'un bac, n'étant pas lié par un contrat, ne passe que les personnes qu'il veut et au prix qu'il veut.

Je rapporterai un fait qui mettra le lecteur à même de comprendre la nature du pays et les difficultés d'un voyage par terre dans le Texas. La grande fourche *Sulphur* (soufre) est un des plus dangereux affluents de la Rivière Rouge; on ne peut en approcher des deux côtés qu'en traversant des marécages de roseaux, larges de dix milles, et où la route est tellement difficile que la largeur des deux marécages, si courte qu'elle soit, ne peut être parcourue par un cheval frais et vigoureux en moins de quatorze heures. Juste à mi-chemin, il faut passer la rivière, et on ne peut le faire sans un bac, car l'eau est très basse et le fond si mou, que tout objet qui le touche s'enfonce à une profondeur de plusieurs brasses. Avant 1834, aucun blanc ne demeurait dans ce district, et les Indiens n'y venaient que durant la saison de la chasse, et toujours pourvus d'une demi-douzaine de canots pour leur propre usage et pour celui des voyageurs. Les Texiens ne sont ni aussi prévoyants ni aussi hospitaliers.

La population blanche s'étant accrue dans cette partie du pays, un homme appelé Gibson éleva une hutte sur le bord méridional de la rivière, construisit un bateau plat, et se mit à passer les voyageurs, à raison de trois dollars par tête.

Comme l'émigration était très nombreuse, le passeur devint bientôt riche, et entra dans une espèce de société avec les bandes libres qui étaient déjà organisées. Un jour, vers midi, un spéculateur en terres se présenta de l'autre côté de la rivière et appela le bac. Dans ce moment, le ciel était couvert de nuages noirs et épais, et des éclairs se succédaient les uns aux autres dans toutes les directions; tout indiquait que la soirée ne se passerait pas sans un de ces épouvantables orages, si communs dans ce pays durant les mois d'avril et de mai. Gibson ne tarda pas à paraître dans son bateau; mais aulieu de le détacher, il entra en conversation. — D'où venez-vous? eh! — Des établissements, répondit l'étranger. — « Vous avez une rivière bien dangereuse et bien vaseuse à passer? — Oui, répliqua l'autre, qui le savait parfaitement. — Et vous avez derrière vous un sacré orage bien noir et bien bruyant. »

C'était ce que le voyageur savait aussi, et comme il pensait que la conversation pouvait tout aussi bien être continuée pendant la traversée, il dit: « Dépêchez-vous, mon brave homme, je suis très pressé, et je ne voudrais pas passer la nuit dans ces roseaux pour cent dollars. — Ni moi pour mille, répondit Gibson. — Eh bien! étranger, combien me donnerez-vous, pour que je vous passe? — Le prix ordinaire, je suppose; deux ou trois dollars. — Oh! cela serait suffisant pour

un pauvre homme, quand il fait beau et qu'il a beaucoup de temps à perdre; mais du diable si je vous embarque pour dix fois cette somme maintenant que vous êtes si pressé et que vous avez un tel orage derrière vous. »

Le voyageur reconnut qu'il avait à faire à un mauvais garnement, mais comme il était lui-même un Arkansien de la vraie race, il résolut de rendre au passeur la monnaie de sa pièce. — « C'est une infâme escroquerie, s'écria-t-il, voyons, combien voulez-vous, après tout? — Eh! mais, pas un *cent* moins de cinquante dollars. »

L'étranger fit tourner son cheval, comme s'il voulait s'en aller; puis, revint vers le bord, et dit: « Vous êtes un coquin et vous abusez de ce que je suis pressé. Je vous donnerai ce que vous me demandez; mais, pensez-y bien, je ne repasserai plus par cette route et je publierai votre conduite dans tous les journaux de l'Arkansas. »

Gibson éclata de rire; il avait *enfoncé* un étranger, et il se moquait de tous les journaux du monde; il répondit donc: « vous êtes bien le maître de faire ce qui vous plaira, » et, détachant le bateau, il traversa rapidement la rivière. Avant de laisser entrer l'étranger dans le bac, il demanda l'argent, qui lui fut payé en cinq billets de dix dollars. Après les avoir déposés dans sa poche, il se mit à ramer de toute sa force.

Arrivé sur l'autre rive, l'étranger mena son

cheval à terre, et, pendant que Gibson était baissé pour attacher la chaîne, lui donna un coup de pied dans la tempe, et l'envoya rouler, privé de sentiment, dans le bateau; puis, reprenant son argent, il sauta en selle, et, en passant devant la hutte, engagea tranquillement la femme du passeur à aller voir son mari qui s'était fait un peu de mal en ramant.

Ces extorsions sont si fréquentes et si notoires que les émigrants pauvres ne se servent jamais de bacs et préfèrent tenter le passage comme ils peuvent, bien que des centaines d'entre eux aient péri dans la tentative.

Outre l'alligator et le cawana, il y a dans ces rivières beaucoup d'autres bêtes voraces d'un aspect terrible, tel que le poisson-diable, le poisson à scie, le poisson cornu et surtout le redoutable gar. L'été on attrape souvent le premier de ces animaux dans les lacs et dans les bayous qui, desséchés pendant une saison, sont transformés en pâturages. Ces lacs, toutefois, ont toujours de l'eau dans les endroits les plus profonds, et c'est là qu'on a pris des *diables* pesant quatre cents livres et au de-là.

Le poisson à scie ne se trouve que dans le Mississipi et dans ses affluents; sa longueur varie de quatre à huit pieds. Le poisson cornu, long de quatre pieds, a sur la mâchoire supérieure une substance osseuse, forte et courbe, longue d'un pied,

dont il se sert pour attaquer les chevaux, les bœufs et même les alligators, quand il est pressé par la faim. Mais le gar est le plus terrible des poissons d'Amérique ; un écrivain de la Louisiane en donne la description suivante :

» Il y a beaucoup de variétés du poisson gar; le gar-alligator, qui a quelque fois dix pieds de long, est vorace, féroce et redoutable même pour l'homme. Ses mouvements sont aussi rapides que le vol de l'oiseau ; sa gueule est allongée, ronde à l'extrémité et garnie de dents aiguës et serrées; son corps est couvert d'une écaille tellement dure qu'elle est impénétrable à une balle de carabine, et que quand elle est sèche on peut en tirer du feu en la frappant avec l'acier; son poids est de cinquante à quatre cents livres, et son aspect est hideux. C'est, en réalité, le requin de rivière, mais il est plus terrible que le requin de mer et est regardé comme bien plus redoutable que l'alligator. »

C'est en effet un animal bien terrible : je l'ai vu, une fois, saisir sa proie et l'entraîner au fond de l'eau avec la rapidité d'une flèche. Étant chez le capitaine Finn, je vis un jour un de ces monstres entrer dans une crique d'eau transparente; l'ayant suivi par curiosité, je ne tardai pas à découvrir qu'il n'avait pas quitté la grande eau sans motif, car, juste au-dessus de moi, il y avait un alligator qui dévorait une loutre.

En apercevant son ennemi, l'alligator ne pensa qu'à fuir; il laissa tomber sa proie et se mit à monter vers le rivage; mais le gar, d'un seul bond, arriva près de lui, et, ouvrant les mâchoires, le saisit au milieu du corps. Je pouvais voir parfaitement à travers l'eau transparente, et cependant je ne m'aperçus pas que l'alligator fît le moindre effort pour échapper aux terribles dents. Il y eut un bruit comme celui produit par le broiement d'écailles et d'os, et le gar quitta la crique, emportant sa victime dans sa gueule. L'amphibie était presque coupé en deux, et sa tête et sa queue traînaient à la remorque le long de chaque flanc de son ennemi.

Outre ces bêtes, le voyageur qui traverse les rivières et les bayous en a beaucoup d'autres à redouter, peu ou point connues des naturalistes. Parmi elles, est le vampire de vase, espèce d'araignée-sangsue, ayant seize courtes pattes autour d'un corps qui a la forme et la grandeur d'une assiette; au centre de l'animal, qui est noir dans toute autre partie, il y a une tache vermillon foncé, d'où s'élancent une quantité de *suceurs* noirs, longs d'un pouce et demi, au moyen desquels le vilain reptile tire le sang des animaux avec une telle rapidité que, bien qu'il ne pèse pas plus de deux onces dans son état naturel, il devient, peu de minutes après s'être attaché, de la grandeur d'un chapeau, et pèse plusieurs livres.

Ainsi saigné dans une grande rivière, le cheval perd souvent connaissance avant d'arriver à la rive opposée, et devient la proie du gar. Si la rivière est petite, et si l'animal n'est pas épuisé, il court impétueusement vers le rivage, et se roule par terre pour se débarrasser de sa terrible sangsue; mais celle-ci reste attachée jusqu'à ce qu'elle meure de réplétion, ou que sa victime succombe d'épuisement. En traversant les bayous du Texas oriental, je descendais toujours de cheval pour voir si les sangsues ne s'étaient pas attachées. Le ventre et le poitrail sont les parties généralement attaquées, et ces vampires sont si tenaces que le seul moyen de s'en délivrer est de les couper, en passant sous elles une lame de couteau.

Mais laissons ces dégoûtants animaux et revenons aux bois et aux prairies des hautes terres, où la nature semble toujours riante, où les fleurs, les oiseaux et d'inoffensifs quadrupèdes, présentent à l'œil un spectacle agréable et varié. Rien de joli comme de voir les gambades et les jeux d'un troupeau de chevaux ou d'antilopes; il n'y a pas de jeunes chats qui soient plus folâtres qu'eux, quand ils paissent paisiblement dans les prairies, et, cependant, ceux qui, comme les Indiens, ont le temps et les occasions d'étudier les animaux grégaires, découvrent chez eux des vices que, jusqu'à présent, on n'avait attribués qu'à l'homme.

Il paraîtrait que, même parmi les animaux, là

où il y a société, il y a un tyran et un paria. A bord des vaisseaux, dans une école, ou dans tout autre endroit où des hommes sont renfermés, il y en a toujours un qui domine les autres par sa force brutale ou par l'ascendant de son caractère, et, comme conséquence, il y en a aussi un autre qui est dédaigné, maltraité, battu par ses compagnons. Il en est de même chez les brutes grégaires : dans un troupeau de bisons, de chevaux ou d'antilopes, on découvre au premier coup d'œil les deux contrastes. Deux des animaux se tiennent éloignés du troupeau ; l'un regardant fièrement autour de lui ; l'autre timide et abattu. A chaque minute, on voit une bête cesser de paître pour aller faire une caresse au premier et donner un coup de pied au second. J'ai souvent observé des scènes pareilles, et j'en ai aussi remarqué la conséquence ; c'est que, parfois, le paria se tue lui-même, autre crime qu'on supposait n'être commis que par des créatures douées de raison. J'ai vu des chevaux, quand ils étaient fatigués de leur vie de paria, tourner plusieurs fois autour d'un gros arbre, comme pour s'assurer qu'il avait la dureté requise ; puis, ils mesuraient leur distance, et se précipitant avec furie, se brisaient le crâne, et mettaient fin à leur misère en se débarrassant de la vie.

Je me souviens d'un autre fait dont j'ai été témoin à l'établissement. Je n'étais encore qu'un en-

fant, et pendant la forte chaleur du jour, j'avais l'habitude de prendre mes livres et d'aller, avec un des missionnaires, étudier près d'un torrent, à l'ombre d'un magnolia.

Tous les arbres autour de nous étaient peuplés de nombreuses républiques d'écureuils, gambadant et sautillant de branche en branche. Oubliant tout, nous restions quelquefois des heures entières à observer leurs jeux. Nous en avions remarqué un qui se tenait isolé et immobile entre les tiges d'une absinthe, à moins de dix mètres de notre station habituelle; dès que les autres écureuils l'apercevaient, ils sautaient sur lui, le mordaient, l'égratignaient et ne cessaient que lorsqu'ils étaient fatigués; la pauvre bête n'opposait aucune résistence et n'exprimait sa douleur que par des cris plaintifs.

Toutes les fois que cette scène avait lieu, le bon père me faisait une leçon de morale, et frappait des mains pour épouvanter les assaillants.

« Oui, dis-je un jour, répétant ses propres paroles, c'est naturel.

—Hélas! non, me répondit-il, cela est trop horrible pour être naturel; c'est un des maux engendrés par la société. » Le père était un grand philosophe et disait vrai.

Un jour que nous observions ce paria, nous aperçûmes un autre écureuil, tout jeune, qui se glissait lentement à travers les arbrisseaux envi-

ronnants. Il avait dans la bouche un fruit mûr, une corme, autant que je puis m'en souvenir; à chaque instant il s'arrêtait et regardait, comme s'il craignait d'être découvert; à la fin, il arriva près du paria et déposa devant lui son offrande au malheur.

Je ne saurais exprimer ce que nous éprouvâmes en voyant cette scène touchante; un des acteurs montrait une reconnaissance si douce et si humble, et l'autre semblait être si heureux de sa bonne action; malheureusement ils furent aperçus par les autres écureuils qui sautèrent sur eux; le jeune s'échappa en deux bonds, l'autre se soumit à son sort. Je me levai, tous les écureuils disparurent, excepté la victime; mais cette fois, contre son habitude, elle quitta l'arbrisseau, marcha lentement vers le bord de la rivière et monta sur un arbre. Une minute après, nous la vîmes à l'extrémité d'une branche qui s'avançait au-dessus d'une eau très rapide et nous entendîmes un cri plaintif; c'était son adieu à la vie et au malheur. Elle sauta au milieu du courant, qui, en un instant la porta un peu au-dessous, sur un bas-fond.

Malgré son âge, le père entra dans la rivière et sauva le suicide. Je l'emportai à la maison, lui donnai bien à manger, et bientot son poil repoussa et redevint épais et luisant. Quoiqu'entièrement libre, la pauvre bête ne tenta jamais de

s'échapper dans les bois et s'apprivoisa tellement que, toutes les fois que je montais à cheval, elle sautait sur moi et m'accompagnait dans mes courses lointaines. Huit ou dix mois après, elle fut tuée par un serpent à sonnettes qui la surprit endormie sur ma couverture, à un de nos campements.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Typographie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.